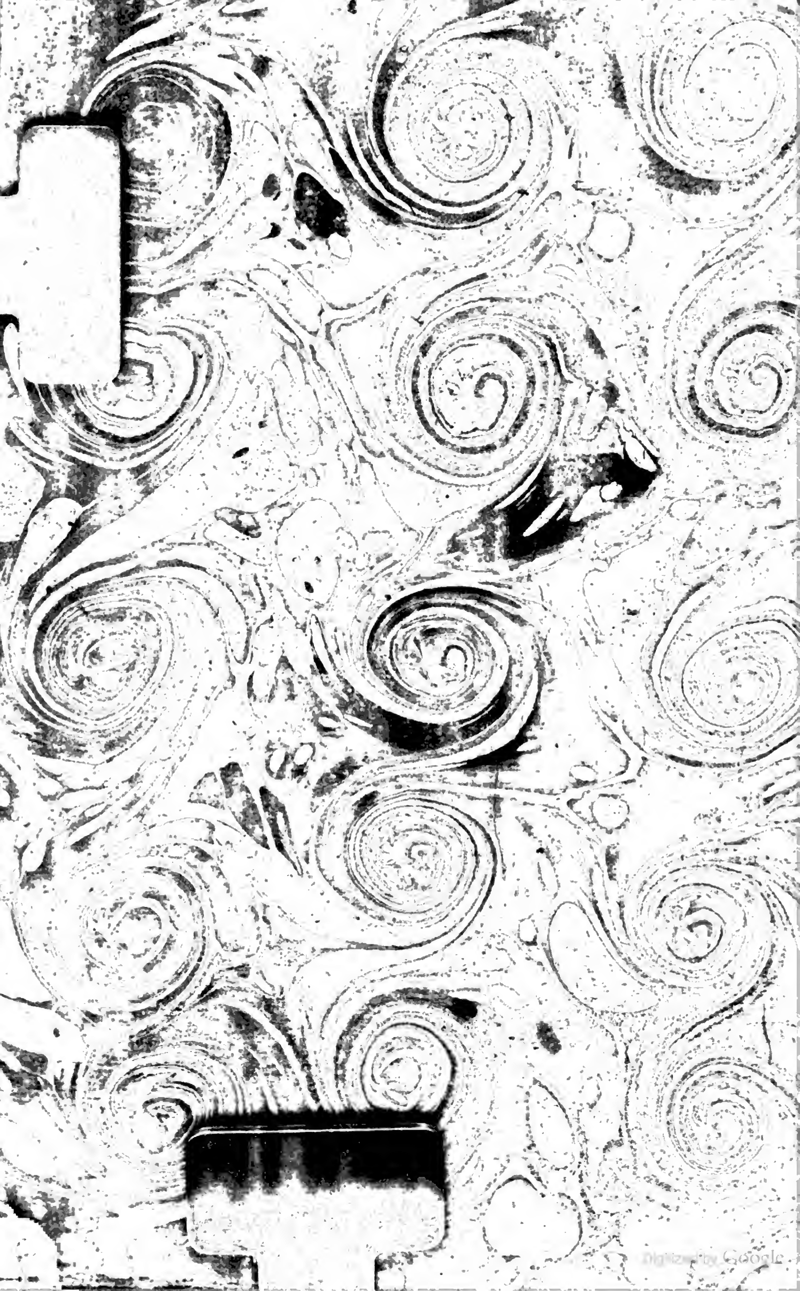






ESSAI SUR LE LAIT

CONSIDÉRÉ MÉDICINALEMENT

SOUS SES DIFFÉRENS ASPECTS,

OU

HISTOIRE

De ce qui a rapport à ce fluide chez les femmes, les enfans & les adultes, ſoit qu'on le regarde comme cauſe de maladie, comme aliment, ou comme médicament.

PAR M. PETIT-RADEL,
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien-Major du Roi dans les Indes Orientales.



A PARIS,
Chez l'Auteur, rue de Bourbon, fauxbourg Saint-Germain, N°. 161.
Et chez BOUDET, Libraire, rue S. Jacques, N°. 240.

1786.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus,
Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus & mens
Poscentique gravem persæpè remittit acutum.

HORAT. de Art. Poët.



PREFACE.

DEPUIS qu'on s'eſt fait une loi dans les Sciences de ne regarder comme vrai, que ce qui ne répugne point à la nature connue des choſes, & de ne rien établir que ſur l'expérience, la Médecine a fait des progrès qui ſurprennent ceux qui comparent ſon état actuel à ce qu'il était avant que cette méthode n'eût été adoptée. Les phénomènes du corps humain ſont appréciés d'après les loix de la Phyſique même. La mixtion des humeurs eſt rapportée aux règles de la Chimie qui en développe les caractères. Les parties étudiées ſous les divers points de vue qu'elles préſentent, ne peuvent exercer aucun mouvement, qu'il ne ſoit ſaiſi par le Médecin, & apprécié à ſa juſte valeur. Les moindres variations que les paſſions de l'ame & les changemens de l'atmoſphère amènent dans la conſtitution du corps, fixent ſon attention, & le dirigent dans le choix des moyens propres à y remédier.

Cependant, malgré le fond inépuiſable de connaiſſances qui lui a été tranſmis par ſes ayeux, & malgré celui qu'il a pu acquérir par lui-même, le Praticien n'eſt encore que trop ſouvent réduit à gémir ſur la faibleſſe des armes dont il ſe ſert pour combattre les ennemis qui viennent aſſaillir l'humanité de toutes parts. Peu capable d'évaluer ſa prudence dans ces momens de détreſſe, l'on voit néanmoins l'ignorance blamer ſans ménagement ſa conduite. Mais les reproches qu'elle lui fait ſont-ils fondés? Quiconque connaît les reſſorts ſecrets qui animent notre machine, en voyant des déſordres qui ne ſont ſuſceptibles d'aucune correction, rend plus de juſtice au Praticien malheureux que les circonſtrances fâcheuſes font taxer alors d'impéritie. Quoique juſte en lui-même, ce motif de conſolation ne doit pas le rallentir dans l'étude des maux qu'il cherche à ſurmonter, ni dans celle des remèdes qu'il doit leur appliquer. Obſerver les différences des maladies, noter les nuances que les choſes non-naturelles ou les remèdes leur apportent, marquer les

changemens que la Nature opère pour agir ou rester tranquille, selon que les circonstances le demandent, tel est le travail continuel du Praticien déjà muni des connaissances que son jugement doit lui rappeller, selon les cas qui se présentent. Faites donc tous vos efforts, jeunes Etudians, pour vous rendre capables de remplir ces devoirs, & pour mériter la confiance que des travaux long-temps continués doivent nécessairement vous attirer. L'intime persuasion où vous serez d'avoir agi conformément aux règles de l'Art que vous aurez profondément étudié, sera votre plus belle récompense.

L'homme étant, par sa nature & par ses rapports avec tout ce qui l'entoure, sujet aux détériorations qui minent continuellement son existence, le desir inné de sa conservation lui a fait faire tous les efforts possibles pour se soustraire à leurs causes. Les vaisseaux chargés des richesses prises dans les contrées torréfiées par l'aspect continuel du soleil, lui en apportèrent les moyens. La Matière Médicale enrichie par ces émigrations, ouvrit aux

Chimiſtes une nouvelle carrière, & des médicamens juſqu'alors inconnus leur fournirent des extraits, des quinteſſences, des huiles, des ſels & nombre d'autres remèdes que leur Art enfante tous les jours. Juſque-là, les Médecins Galéniſtes s'étaient bornés à mêler enſemble les ſimples qu'ils cueillaient dans nos campagnes, d'après la connaiſſance des vertus qu'ils leur avaient obſervées. Les uns & les autres, en travaillant & multipliant leurs procédés, donnèrent naiſſance à ces nombreuſes compoſitions que l'on regarde encore comme les antidotes les plus aſſurés contre la multitude de maux qui affligent l'humanité.

Il était cependant un remède qui, trop mépriſé des malades, parce que, peut-être, la Nature le leur offrait par-tout avec profuſion, pouvait néanmoins remplacer ceux qu'on allait chercher avec tant de peine dans les régions éloignées. Il n'eſt pas néceſſaire de nommer le lait pour donner à entendre que c'eſt lui que nous déſignons ici. On ne penſait à lui que quand on avait éprouvé l'inſuffiſance des autres. Mais alors

le bien qu'on lui voyait produire, loin de lui attirer l'attention qui lui était due, se trouvait tous les jours combattu par la facilité qu'on avait de se le procurer. La plupart des hommes n'apprécient les choses qu'à raison des dépenses qu'ils doivent faire pour les obtenir. Le lait, d'après cela, pouvait-il l'emporter sur le benjoin, le storax, le baume de la Mecque, l'opoponax, & nombre d'autres remèdes que l'Inde ou l'Arabie nous fournissent à si haut prix?

Si ce remède simple ne put, dès-lors, s'attirer du vulgaire la considération que devait lui donner l'excellence de ses vertus, il n'en fut pas moins apprécié des Médecins qui jugent moins de la bonté des médicamens par le luxe qui les accompagne, que par leur analogie avec nos humeurs. Les plus anciens en effet le prescrivirent dans beaucoup de maladies où il opéra des merveilles. On est étonné, en parcourant les ouvrages des Grecs & des Arabes, de voir la multitude des cas où il fut employé. Les Chimistes, en introduisant les produits de leurs opérations dans la pratique, en ont

ſingulièrement reſtreint l'uſage, & il ſerait peut-être entièrement tombé, ſi Frédéric Hoffman, & quelques autres Praticiens, n'euſſent réveillé l'attention des Médecins ſur un remède auſſi précieux. Ce ſavant Praticien a été ſon partiſan zélé; il en a diſcuté les bons comme les mauvais effets dans une Diſſertation ſur le lait d'âneſſe. Il avait été précédé de Baricelli, de Bonconi, d'Echardt & de Prauſer; mais, plus célèbre & plus éloquent que ces Auteurs, il a mieux réuſſi qu'eux à entraîner l'opinion publique. Quelques Médecins, après Fréd. Hoffman, ont également conſidéré le lait, mais chacun ſous différens aſpects. Pluſieurs diſſertations où l'on a traité pareillement cette matière, ont paru dans diverſes Facultés; mais elles ne préſentent également le lait que ſous un point de vue, & encore y manque-t-il beaucoup de choſes. Cependant l'on emploie tous les jours cet aliment ſimple; & dans les livres que l'on conſulte pour avoir quelques notions ſur lui, au-lieu d'y rencontrer un enſemble de ce qu'on cherche, on n'y trouve que des

descriptions tellement éparses, qu'il n'y a que les Médecins auxquels les sources en sont connues, qui puissent se les procurer. C'est donc pour obvier à cet inconvénient, que j'ai entrepris cet Essai. Je n'ai point oublié, en y travaillant, la réflexion de la Fontaine :

> Chacun tourne en réalités,
> Autant qu'il peut, ses propres songes.

J'ai rapporté ce que les expériences & les observations ont établi de certain, étant peu curieux d'orner une matière susceptible en quelques endroits du coloris de l'imagination. Quoique je n'aie eu en vue, dans le commencement de cet Ouvrage, que le lait de femme, je n'ai pu me dispenser de prendre quelquefois celui de vache pour sujet. Il est le plus commun, &, conséquemment, celui que l'on soumet le plus ordinairement aux expériences. J'aurais pu étendre à un plus grand nombre de maladies l'usage de ce médicament, ayant pour garans les Anciens qui l'ont employé dans une multitude de cas où actuellement nous

hésiterions avec raison de le prescrire; mais j'ai mieux aimé laisser au Praticien le choix des circonstances où il pourrait convenir, que d'en spécifier de douteuses où le remède pût nuire, étant donné par des personnes qui n'auraient su les distinguer. J'ai terminé cet Essai par l'exposé des usages dont peuvent être les produits du lait, &, en cela, j'ai suivi l'exemple de Baricelli. J'ai été surpris, en cherchant les matériaux propres à mon travail, de l'abondance des richesses que nous ont laissées nos Prédécesseurs, notamment sur la sérosité. Bonconi de Mutigliana, Roderic à Castro, Trévi & Muller, nous en ont donné des Traités particuliers qui ne laissent à desirer qu'une meilleure théorie. Ils renferment tous de bonnes choses, quoique mêlées à beaucoup d'explications anciennes qui en rendent la lecture fastidieuse. Puissent mes efforts être de quelque utilité!



INDEX.



Nota. En faveur des perſonnes qui ne ſont point familiariſées avec les termes de Médecine, nous avons ajouté, à la fin de cet Ouvrage, l'explication de ceux qui nous ont paru les plus difficiles à comprendre. Celles à qui ce langage n'eſt point étranger, pourront ſe diſpenſer d'y avoir recours.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *Eſſai ſur le lait conſidéré médicinalement, &c., par M. PÉTIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris*, &c. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion.

A Paris le 13 Avril 1786. PAULET.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; ſalut. Notre bien amé le ſieur PETIT-RADEL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Eſſai ſur le lait conſidéré médicinalement ſous ſes différens aſpects, &c.;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A ces cauſes voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilège, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilège que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent privilège ſera réduite à celle de la vie de l'expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles 4 & 5 de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement ſur la durée des Privilèges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la

permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de 6000 liv. d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent privilège; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, garde des ſceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre château du louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le neuvième jour d'Août, l'an de grâce mil ſept cent quatre-vingt-ſix, & de notre règne le treiſième. Par le Roi en ſon conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 525, fol. 35, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1785. A Paris, le 12 Septembre 1786.

Signé, KNAPEN *Syndic.*

ESSAI



ESSAI
SUR LE LAIT



CONSIDÉRÉ MÉDÉCINALEMENT
SOUS SES DIFFÉRENS ASPECTS.

Un fluide blanc, d'une ſaveur douce & légèrement ſucrée, travaillée d'abord dans le ſyſtême vaſculaire de la mère, & ſubiſſant une élaboration nouvelle dans le labyrinthe glanduleux de deux organes que la Nature a diſpoſé pour ſa ſéparation, dût de tout temps fixer non-ſeulement l'attention des Médecins par rapport à ſes propriétés, mais encore celle des perſonnes qui ne peuvent conſidérer les moindres phénomènes de l'économie animale ſans admirer les vues ſages de celui qui l'a formée. Une telle conſidération, propre à ſatisfaire la curioſité de ces dernières, dût particulièrement piquer celles des mères qui préſentent continuellement aux organes qui ſéparent

ce fluide, connu de tout temps sous le nom de *Lait*, les tendres gages de l'amour qui doivent l'en extraire pour le convertir en leur propre substance. Si quelques-unes furent indifférentes sur les fonctions qu'un pareil fluide est destiné à remplir, les maux dont la Nature les accable lorsque, sourdes à sa voix, elles dédaignent le devoir respectable qu'elle leur impose, dûrent bientôt leur inspirer des sentimens plus naturels. C'est donc en quelque sorte autant pour faire connaître à celles que leur éducation met au-dessus du vulgaire, tout ce qui a rapport à ce fluide précieux, que pour éclairer ceux qui l'emploient comme médicament, que nous entreprenons d'en tracer l'histoire. Ainsi, pour mettre en ordre tout ce qu'on peut dire sur une matière aussi étendue, nous considérerons le lait 1°. dans les organes de la femme où il se sépare ; ce qui nous conduira naturellement à traiter de la composition de ces organes, de la sympathie qu'ils entretiennent avec les parties éloignées qui leur correspondent ; de la manière dont ils opèrent leurs fonctions; de la nature de l'humeur qu'ils séparent, de ses différences, & des accidens auxquels elle donne lieu quand quelques obstacles s'opposent à sa filtration. 2°. Chez l'enfant, où nous l'examinerons comme substance alimentaire propre à son développement, & comme cause de maladie lorsque la combinaison de ses principes est contraire à celle qu'il

doit naturellement avoir. 3°. Enfin chez les adultes de différent sexe ; ce qui nous conduira à traiter de ses diverses propriétés, comme aliment & comme médicament, dans les maladies pour lesquelles il est ordinairement employé.

CHAPITRE I.

Du lait considéré dans les organes de la femme où il se sépare.

QUAND on parcourt les différens temps de la vie de l'homme, on ne peut s'empêcher de s'arrêter sur les différentes époques qui en partagent le cours d'une manière trop sensible pour ne pas être apperçues. Si l'habitude de les avoir continuellement sous les yeux, rend la multitude indifférente à leur égard, elles n'en sont pas moins, pour le Philosophe qui cherche à se rendre compte de tout, une source inépuisable de réflexions. De ces époques il n'y en a point de plus frappante que celle de la puberté. Le principe de la vie qui, du moment de la conception, n'avait été employé qu'à développer les organes infiniment délicats de l'enfant, fait un dernier effort, vers ce temps, pour annoncer la perfection de son ouvrage. Une force nouvelle se répand dans tous les membres, une sensibilité inconnue les anime,

une irritabilité exquise les dispose à tous mouvemens. Un coloris vif, diversement mêlé à l'albâtre, sert de fond au bleu azuré du sang qui coule paisiblement dans les veines transparentes de la peau. Des sources multipliées viennent arroser périodiquement le sol où doivent un jour germer les premières semences de l'humanité. La poitrine, uniforme jusqu'alors, se pare de deux organes qui se développent insensiblement pour être en état de préparer chez la mère l'aliment qu'elle doit offrir à l'enfant nouveau né. Une fonction si essentielle à l'humanité, demande que nous nous arrêtions un peu sur la structure de ces organes.

ARTICLE I.

Des organes secrétoires du lait.

CONDUITS par un génie différent de celui qui anime la Poésie, nous devons éviter les peintures séduisantes & les écarts de l'imagination. Nous laisserons donc aux Sapho, aux Ovide & aux Tibulle à se complaire sur la forme, comme sur la solidité de ces organes, & sur les molles ondulations que leur imprime le sentiment de la volupté. Moins agréables peut-être, mais plus utiles, nous nous bornerons à considérer la composition d'une partie qui, sans contredit, mérite toute l'attention du Contemplateur de la Nature. La perspective

que nous allons offrir a le berceau de l'humanité pour horizon, puisse cette seule considération fixer entièrement l'attention de ceux qui cherchent à la connaître sous toutes ses faces.

SECTION I.

De l'extérieur des organes secrétoires du lait.

C'EST dans l'intervalle de l'adolescence à la puberté que la poitrine prend une forme nouvelle chez la femme. Cette forme provient moins d'un changement dans la fabrique des parties solides ou molles qui la constituent, que de l'augmentation de volume des organes destinés à la secrétion du lait. Ces organes, connus sous le nom de *mamelles* chez l'homme, & de *tétines* chez les animaux, ne présentaient dans l'enfance, comme dans la virilité, qu'un tubercule verruqueux, adhérent à un disque applati. A mesure que la puberté approche le disque, se tuméfie, s'arrondit & prend une forme régulière; le milieu se colore & représente un espace circonscrit que l'on nomme *aréole* (1). Du centre s'élève une petite pyramide

(1) *Areola*, petite place, diminutif d'*area*. Cette aréole est diversement colorée dans les différens âges de la vie. Elle est d'un bel incarnat chez les jeunes filles; elle devient plus foncée chez les adultes, & enfin elle passe au brunâtre

spongieuse, poreuse & rugueuse, que la sensibilité développe, & que l'indifférence déprime. Les Anatomistes, guidés par le vocabulaire de leur science, lui ont donné le nom de *papille.* Les pores de ce corps conduisent à divers vaisseaux qui constituent l'organe. Une peau fine & transparente, tendue sur cet hémisphère naissant, borne & modifie sa croissance. Adhérant lâchement dans tout son contour au tissu subjacent, elle jette dans la pyramide plusieurs prolongemens pour lui donner plus de fermeté.

Le Philosophe, qui ne laisse échapper aucune circonstance propre à démontrer les vues de la Providence, prend plaisir à remarquer cette correspondance du nombre des mamelles avec celui des enfans que la mère doit nourrir (1), leur situation

& au noirâtre chez les vieilles femmes. Ces nuances proviennent sans doute de la dilatation, du resserrement ou de l'oblitération du réseau vasculaire qui est sous l'épiderme. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul mamelon pour chaque mamelle, il a des cas rares où l'on en a vu deux, lesquels rendaient l'un & l'autre beaucoup de lait. Sennert en cite un.

(1) Les femmes ont rarement plus de deux enfans, & conséquemment elles n'avaient pas besoin d'un plus grand nombre de mamelles. On doit donc renvoyer à la Mythologie l'histoire des femmes qui en ont eu jusqu'à six ou huit. On sait que les Gymnosophistes Egyptiens & Indiens caracté-

à la partie supérieure de la poitrine, de manière à ne point gêner l'exercice des bras qui doivent soutenir l'enfant lorsqu'il en tire sa subsistance. Il admire sa prévoyance à doubler les sources de la vie naissante, pour parer aux maux qui feraient survenus, si quelque accident en eût tari la source unique.

Section II.

De l'intérieur des organes secrétoires du lait.

Ce que nous venons de dire n'expose que l'esquisse d'une partie du tableau que la belle Nature

---

risaient la Nature par une suite de mamelles qui se continuaient du haut de la poitrine jusqu'au ventre. Le volume de ces organes varie beaucoup, ils sont si prolongés au Sénégal, si l'on en croit les voyageurs, qu'ils descendent jusqu'au ventre. Il n'est point rare d'en voir de pareils dans la Caffrerie. Les mamelles ont été ainsi placées à la poitrine, non point, comme le dit Plutarque, *pour que la mère puisse, en nourrissant son enfant, l'embrasser & le baiser, ce qui doit lui être agréable*, mais pour qu'en l'allaitant, elle ne découvre point les parties que la pudeur doit tenir cachées; ce qu'elle n'aurait pu faire si les mamelles eussent été placées plus bas. La Nature a différemment agi chez les quadrupèdes, & non pas sans raison. Leurs mamelles sont placées le long du ventre, & commodément pour nourrir leurs petits lorsqu'ils sont appuyés sur leurs quatre extrémités. Cette position n'était point nécessaire chez la femme qui doit reposer sur les extrémités inférieures dans la station.

offre à nos regards. Pour l'avoir parfait, il faut recourir au scalpel qui seul peut fournir un nouvel aliment à l'admiration. Eh bien, cet épiderme ou peau dont nous venons de parler, sous laquelle on voit les veines unir leur bleu tendre à la blancheur de l'organe, abandonne intérieurement nombre de lames qui, en s'écartant les unes des autres, forment autant d'espaces dont aucun ne se ressemble en étendue ou en figure. C'est dans ces espaces que les ramifications infiniment subtiles des artères thorachiques & mammaires internes, en allant se perdre dans le corps glanduleux des mamelles & dans la papille, versent une humeur d'une nature oléagineuse. Abondante pendant la jeunesse, elle donne à l'organe sa sphéricité, & son absence dans la vieillesse laisse aux lames cellulaires la liberté de se rétablir & de ramener les mamelles à l'état primitif, propre à l'enfance. Cette huile, quoiqu'épaissie dans les cellules, n'en est pas moins résorbée à mesure qu'elle se dépose (1). Cette fonction est opérée par un nombre égal de réseaux veineux qui jouent

(1) Cette résorption est plus prompte chez les femmes de travail, chez celles que la fièvre lente mine, ou que les passions vives tiennent toujours en suspend, que chez celles qui vivent dans l'indolence.

à l'envi, comme les artères sur les parois des cellules. Elles portent le produit de leur résorption au cœur le réservoir commun (1), d'où il doit ensuite être uniformement distribué dans toute l'économie animale.

Jusqu'ici, rien de particulier qu'on ne puisse observer dans les autres parties du corps. Mais en pénétrant davantage vers l'aréole, alors on découvre un corps glanduleux qui en occupe toute l'étendue. Un tissu lamineux, tenace & blanchâtre, lui donne une certaine résistance. Il paraît divisé par divers enfoncemens qui lui donnent l'apparence d'un amas de glandes amoncelées. Si l'on se fixe à un seul de ces corpuscules, & que la pointe du scalpel en pénètre doucement l'intérieur, les yeux armés de la loupe, en parcourant les surfaces résultantes de la section, découvrent que chacune d'elles se resout en nombre de petits grains duriuscules & livides que les Anatomistes nomment *acini*. Cette division est si multipliée, que l'on n'y apperçoit aucune borne. Que d'objets se présentent à la vue quand on poursuit ainsi la Nature

---

(1) Ces glandes paraissent quelquefois à la vue lorsque les mamelles sont surchargées de lait, & le tact souvent distingue chacune d'elles de manière à ne point les confondre. Elles se tuméfient, s'abcèdent & s'ulcèrent dans les affections schirreuses & cancereuses des mamelles.

jusque dans son sanctuaire même en suivant une seule des avenues qui y conduisent ! Mais ces globules n'attirent tant notre attention que parce qu'ils sont les économes à qui la sage Providence a commis le soin de séparer de la masse générale des humeurs l'aliment précieux qui nous occupe. Nous ne chercherons point à en pénétrer la composition première dans l'adolescence, car nous n'y trouverions qu'un tissu informe qui ne satisferait nullement nos yeux. La mère qui nourrit, la femme qui porte dans son sein les gages de l'amour, ou celles qui les ont récemment mis au jour, nous offrent un tableau dont les traits pourront plus amplement nous satisfaire.

On trouve en effet chez elles un nombre infini de canaux excrétoires, blanchâtres, transparens, plus ou moins volumineux, s'étendant depuis une demi-ligne jusqu'à deux quand ils sont remplis de leurs fluides (1). Ces canaux sont infiniment petits

(1) Ces canaux sont très-extensibles ; ils sont d'autant plus dilatés, qu'il y a long-tems que l'enfant n'a pris le mamelon. Le lait abonde alors dans leur intérieur, & les mamelles sont tellement gonflées, que la moindre pression fait sortir le lait du mamelon comme par un assez grand nombre de petits scyphons. Quelques petits cependant que soient ces canaux, ils s'y forme cependant quelquefois des calculs qui sont assez volumineux. Haller, dans ses *Opuscules pathologiques*, fait mention d'un qui sortit à la suite de

chez les filles, les vielles femmes, & chez les hommes. Ils naissent des racines très-multipliées, de chacun des *acini* dont nous venons de parler. Un examen plus scrupuleux pourrait même convaincre que ces *acini* n'en sont qu'un amas, tant il est difficile de pouvoir les en séparer sans intéresser l'une ou l'autre de ces substances. Selon la loi des vaisseaux, ces canaux, à mesure qu'ils s'éloignent de leur naissance, & qu'ils approchent du mamelon, se réunissent plusieurs ensemble, & forment de plus gros troncs. Nuck, Anatomiste Danois, pensait d'après ses propres expériences, qu'ils formaient un cercle à la base de la papille duquel naissaient de plus petits canaux qui venaient s'ouvrir au-dehors du mamelon; mais celles qu'ont réitérés les DD. Boëhmer (1) &

l'ouverture d'un abcès à la mamelle d'une jeune fille. Il était rond, contourné en spirale, & représentant parfaitement la figure du vaisseau laiteux qui le renfermait. Sa superficie était inégale & d'un blanc jaunâtre. Cet Auteur le regarde comme ayant été formé de la substance caseuse endurcie.

(1) « Quelques recherches que nous ayons faites, nous » n'avons jamais pu trouver de zône particulière, de cercle » dans l'origine ni dans la continuité de ces canaux; nous » n'y avons également pu appercevoir aucune valvule, » puisque par la simple pression de la mamelle, le mercure » s'écoulait par les orifices de la papille ».

Ph. Adolph. Boëhmer, Obs. anat. rar. fasc. Præfat.

Walther (1), infirment singulièrement son opinion.

Parvenus au mamelon au nombre de douze (2) environ, ils le parcourent en suivant ses différens plis (3). Ils sont soutenus par les prolongemens celluleux que l'épiderme fournit au-dedans, & peuvent, ainsi que la papille, se développer quand une cause stimulante détermine leur action. Enfin ils s'ouvrent par des orifices forts petits, dans les rugosités de la papille, comme on le peut voir pour peu qu'on presse le corps de la mamelle d'une nourrice. Sur l'aréole & la papille s'ouvrent les conduits de différentes glandes sébacées (4) qui répandent une

(1) Ce Médecin ayant injecté à Berlin diverses matières, différemment colorées, dans chacun des conduits laiteux de la papille, il ne put découvrir aucun mélange de ces couleurs, d'où l'on peut conclure qu'il n'y a aucun réservoir commun, & que le corps glanduleux de la mamelle, loin d'être unique, est un composé d'autant de glandes qu'il y a de duits laiteux qui viennent s'ouvrir au mamelon.

(2) Nous laissons aux Anatomistes à s'accorder sur ce nombre qui peut-être varie chez les divers sujets.

(3) Il y a tout lieu de croire que les espèces de zigzags qu'ils font alors, remplissent les fonctions de valvules que quelques Auteurs ont admises dans les tuyaux, la sortie du lait par le mamelon, sans qu'il y ait engorgement aux mamelles, & la facilité avec laquelle les injections pénètrent ce genre de vaisseaux n'étant point en leur faveur.

(4) Ces glandes, si bien décrites par Morgagni, dans ses *Adversaires anatomiques*, forment des tubercules ou

humeur visqueuse propre à les lubréfier & à les préserver des suites fâcheuses qu'occasionnerait un contact trop rude. Divers vaisseaux lymphatiques (1) communiquent avec les glandes & avec les vaisseaux lactés, & serpentant dans le tissu cellulaire, entremêlés avec les vaisseaux d'autre genre, ils rapportent dans le systême lymphatique (2) l'humeur laiteuse qui n'a pu se faire jour au-dehors.

---

petites éminences que l'on découvre sur toute l'aréole, & même au-dehors. La simple pression, chez les femmes, comme chez les hommes, en fait sortir une humeur plus ou moins lente. Winslow, qui a souvent vu cette humeur de couleur blanchâtre, la regardait comme du lait, d'où il concluait que ces glandes communiquaient avec les conduits laiteux, & qu'elles étaient autant de mamelles auxiliaires.

(1) « Du mercure poussé dans les tuyaux excréteurs des » mamelles par celle de leurs extrémités qui se termine à » la papille, après avoir pris la précaution de suspendre » cette partie avec du fil, non-seulement pénètre tout le » corps de la mamelle, mais se glisse encore très-promptement dans les veines, & delà dans les veines axillaires ; les vaisseaux lymphatiques se remplissent aussi, » & le mercure passe, par leur moyen, jusque dans les » glandes des aisselles ». *Traité d'Anat.* de M. Sabatier, Tom. II.

(2) Les nourrices qui regorgent de lait, le sentent remonter vers les aisselles après la digestion ; le passage de ce fluide est souvent sensible depuis l'aisselle jusqu'aux mamelles.

Les nerfs provenus de la quatrième des paires dorsales, après avoir donné des rameaux aux muscles pectoraux, viennent se perdre dans les glandes dénommées & dans la papille, autour des vaisseaux desquelles ils forment autant de plexus & de gaînes nerveuses. C'est à eux qu'on doit rapporter la sensibilité exquise dont jouit le mamelon chez les femmes ; sensibilité qui, mise en jeu, est capable de les jetter dans des convulsions affreuses ; sensibilité que manifeste aussi bien la simple excoriation de la papille, que la dégénération terrible de l'organe à laquelle on donne le nom de *cancer*. Des vaisseaux artériels, nés des mammaires & thorachiques, après un nombre infini de divisions, que nous ont si bien exprimés les travaux des Ruisch & des Haller, apportent aux cellules leur humeur adipeuse, & aux glandes le lait qu'elles doivent séparer. Quelques-unes de ces dernières divisions se reployent ; elles abandonnent leurs caractères artériels, & ne sont plus que des veines dont les rameaux, devenant de plus en plus volumineux, & unis à d'autres qui proviennent des vaisseaux absorbans, elles viennent former des troncs correspondans aux artères, & versent ainsi dans les veines souclavières le sang & les autres humeurs qu'elles ont prises de l'organe.

SECTION III.

De la sympathie des mamelles avec la matrice.

En vain l'on considère scrupuleusement chaque partie du corps humain dans les divers périodes de la vie, en vain l'on soumet à l'analyse les humeurs qui coulent dans leurs vaisseaux; si l'on n'examine point les influences & les rapports que ces parties ont les unes avec les autres, on ne peut rendre raison d'aucun des phénomènes qu'on leur voit produire. Ces rapports se manifestent dans quelque état que l'on considère l'homme, soit en santé, soit en maladie. On voit dans ces cas un consentiment des parties qui conspirent à l'exercice de chaque fonction, ou une sorte de compassion par laquelle une partie étant souffrante, l'autre éprouve une affection pareille ou différente. Les Médecins qui ont fréquemment occasion d'observer de pareils rapports, & d'en apprécier les causes, leur ont donné le nom de *sympathie*. Ils en reconnaissent deux espèces, la sympathie d'action ou celle qui a lieu en état de santé, & la sympathie de passion ou celle qui se manifeste dans l'état de maladie.

Si l'on trouve dans la structure des mamelles des vaisseaux sanguins, des nerfs, des vaisseaux lymphatiques, du tissu cellulaire, en un mot des

parties qui soient communes à toutes les autres ; on ne trouvera point étonnant que cette similitude d'organisation les fasse correspondre à l'action des organes plus éloignés ; aussi y correspondent-elles. Nous n'accumulerons point ici les preuves pour établir une vérité que le témoignage des Auteurs & l'observation journalière manifestent suffisamment. Nous nous bornerons à considérer les rapports qui nous intéressent le plus, ceux qu'elles entretiennent avec la matrice, afin que les réflexions qu'ils nous donneront lieu de faire, rendent plus intelligible ce que nous dirons sur la secrétion du lait.

1°. Les mamelles se forment à l'âge de puberté en même temps que l'organe destiné à la conception, de manière que le gonflement du sein & l'expansion de la matrice, paraissent reconnaître une cause commune & réciproque.

2°. Toute cause stimulante, appliquée aux endroits les plus sensibles de ces organes, porte son impression jusque sur la papille dont elle détermine l'érection (1).

(1) « Admirandum hunc inter mammas & uterum consensum, binos libidinis fontes, abundè testatur earumdem » mamillarum confricatio quæ in feminis, ut ipsamet fatentur, non leve est veneris languentis irritamentum. Ob» servat Carpus mammarum contrectationem ac præsertim

3°.

3°. Dans les violens accès d'hystérisme, la matrice & les mamelles sont souvent dans un tressaillement alternatif.

4°. Aux approches des mois & à leur suppression, les mamelles sont ordinairement irritables & très-sensibles.

5°. Une suppression subite des évacuations menstruelles détermine quelquefois une turgescence instantanée des mamelles avec écoulement de lait, & assez souvent le sang même se fait jour à travers les vaisseaux qui n'étaient destinés qu'à contenir le lait.

6°. Quand les règles sont arrêtées chez les femmes grosses, les glandes du sein commencent leurs fonctions, & les vaisseaux laiteux se remplissent de leur fluide qu'une simple pression élance au-dehors. Cet effet a quelquefois lieu même dans les fausses grossesses.

7°. Les mamelles s'affaissent quand la mort de l'enfant suspend la communauté de vie entr'elles & la matrice, & alors l'avortement est plus ou moins prompt à paraître.

» papillarum quæ ad modum virgæ arriguntur sopitam vene-
» rem excitare. Lubet autem hìc ejusdem verba referre :
» *Juvant etiam mamillæ incitando coitum pertractando*
» *eas tam in mare quam in feminâ, licèt magis in feminâ*
» *quàm in mare. &c.* Vid. Ramazzini ».

8°. Ordinairement l'affaissement du sein est la suite des hémorrhagies utérines (1).

9°. La Nature s'occupe rarement à déterminer l'écoulement des menstrues chez les nourrices dont les organes sont dans un travail continuel pour fournir à la nourriture de l'enfant.

10. Quand les règles s'arrêtent vers le déclin de l'âge, les mamelles sont alors plus sujettes aux engorgemens & aux affections cancéreuses.

Un rapport tel que nous venons de le voir établi entre deux organes si éloignés, n'a point été vu d'une manière indifférente par les Praticiens. Toujours attentifs à suivre les traces de la Nature, afin de lui porter secours dans tous les efforts qu'elle tente pour ramener à l'ordre les fonctions qui s'en éloignent, les plus anciens ont conseillé l'application des ventouses sur les mamelles pour modérer l'écoulement trop abondant des menstrues par une détermination des efforts de l'organe vers les parties qui sympathisent le plus avec lui. D'autres ont conseillé l'application

(1) Hippocrate disait : *Si papillæ mammarum rubor pallidus fuerit, morbosum est uteri vas.* C'était d'après l'observation de cette sympathie des mamelles avec la matrice, que Moschion conseillait de lier les mamelles avec un ruban de fil ou de poil de chèvre, pour arrêter l'hémorrhagie de ce dernier viscère.

des substances très-froides sur les mêmes organes, pour leur faire éprouver un spasme qui par communication puisse se transmettre à la partie dont les vaisseaux trop relâchés n'offrent au sang aucune résistance. Quoi qu'il en soit de la cause de cette sympathie, qu'on la rapporte à une communication des artères mammaires internes avec les épigastriques, communication qu'on observe également entre les artères d'autres parties qui cependant ne sympathisent point ensemble, soit qu'elle provienne d'un spasme local que les nerfs transmettent à la matrice par les loix que Rega nous a si bien tracées, on ne doit point la perdre de vue pour prévenir les accidens dont elle menace, ou faire éclore les bons effets qu'elle est susceptible de produire quand la prudence les dirige.

En réfléchissant sur tout ce que nous venons de dire touchant le commerce des mamelles avec la matrice, il est facile de voir que ces organes sont absolument faits pour répondre aux mêmes fonctions, selon les circonstances. L'un & l'autre se développent vers le temps de la puberté pour satisfaire aux vues de la Nature qui médite le grand œuvre de la réproduction ; & ils s'affaissent & disparaissent, pour ainsi dire, dans la vieillesse, temps où cette opération ne peut plus avoir lieu. L'un & l'autre versent au-dehors le sang excédant à la nutrition des parties, de manière que quand

le viscère que la Nature a particulièrement destiné à cet usage ne peut le remplir, l'autre vient à son aide. L'un & l'autre élaborent une substance laiteuse ; l'un la laisse échapper sous la forme d'une rosée que les radicules du placenta (1) vont porter au fetus pour le développer, & l'autre la travaille de nouveau, & lui donne une consistance plus solide afin de répondre à l'intention de la Nature qui demande un aliment plus fort pour l'enfant nouvellement sorti du sein de sa mère.

SECTION IV.

De la secrétion du lait.

Nous nous sommes assez étendus jusqu'ici sur la structure des organes qui servent à séparer l'humeur dont nous avons entrepris l'histoire. Nous avons vu les artères se terminer, après nombre de divisions, aux glandules mammaires, les veines sanguines naître de leurs dernières terminaisons pour prendre le sang excédant la secrétion, & le transmettre à des troncs de retour plus volumineux ; & les vaisseaux lymphatiques puiser dans les laiteux un fluide qu'ils donnent à de plus gros troncs pour le verser dans le

(1) Voyez à la fin de cet Essai une thèse que nous avons soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, en 1780, dont le titre est, *An ad fetûs nutritionem lac & sanguis ?*

canal thorachique. Nous avons conduit les canaux laiteux des glandules mammaires à la sommité du mamelon. Nous avons vu les sources de la sensibilité, provenues des nerfs dorsaux, venir animer des organes dont les fonctions eussent langui sans l'énergie qu'elles leur communiquent, & peut-être mêler leurs influences au fluide que l'organe sépare (1). Comment toutes ces parties peuvent-elles maintenant contribuer à extraire du sang la manne précieuse que la Nature travaille à grands frais pour alimenter le nouvel être ?

Si l'on réfléchit à toutes les circonstances qui accompagnent la formation de ce fluide, l'on verra qu'il est autant le résultat d'une action donnée dans le labyrinthe des mamelles, que d'une élaboration précédente opérée dans le système général des vaisseaux, & notamment dans ceux de la matrice. Les Physiologistes sont tous d'accord que si le fetus, dans le sein de sa mère, se nourrit du sang qu'il reçoit du placenta vers la fin de la grossesse, aumoins c'est un véritable lait qui lui parvient dans son commencement. Ces premières

(1) Vieussens, d'après ses expériences, affirme que les conduits excrétoires sont accompagnés de nerfs qui mêlent aux humeurs des esprits propres à augmenter leurs facultés. C'est à ces esprits que Vanswieten rapporte les convulsions qu'excite chez les enfans le lait de leurs nourrices en colère. *Comment. in Aph. Boërrh. tom. I, pag. 28.*

ébauches du lait chez la femme dans un organe isolé, ont également lieu chez l'homme, mais dans le systême général. Plus souvent chez l'une & rarement chez l'autre (1), elles reçoivent une perfection nouvelle dans l'intérieur des mamelles. Que les élémens du lait soient ainsi confondus dans la masse générale des humeurs, c'est sur quoi l'on ne peut former aucun doute dès que l'on accorde que ce mêlange a également lieu pour tous les autres fluides récrémens-excrémenteux. Laissons les exemples qui ne feraient qu'étendre une matière déjà trop longue, & venons-en à la secrétion.

---

(1) On a des exemples d'hommes gras & d'une texture molle qui ont eu du lait. On a vu des animaux mâles en avoir également, sur-tout lorsqu'ils avaient été long-temps & fortement tettés par des petits. Aristote fait mention d'un bouc dans l'isle de Lemnos, qui en rendait beaucoup, & dont on faisait de fort bon fromage. Mathiole rapporte de pareilles histoires. On a également vu des vierges qui en ont fourni une grande quantité. Henri de Heer fait mention d'une femme de plus de cinquante ans qui, depuis onze ans, n'était point accouchée, & dont les mamelles cependant se remplirent si abondamment de lait, qu'elle fut en état de nourrir un enfant. Les animaux ne sont point exempts de ces singularités. Un poulain, qui perdit sa mère, s'attacha à une jeune mule, & parvint, au bout de deux jours, à en tirer assez de lait pour remplacer jusqu'à la fin celui de la jument.

Le lait, déjà ébauché dans la masse circulante de nos humeurs (1) dès que toute voie lui est interdite vers la matrice par la contraction de ce viscère après l'accouchement, est donc déterminé sympathiquement vers les artères thorachiques & mammaires internes, avec d'autant plus de facilité, que, durant la grossesse, ces vaisseaux plus dilatés portaient déjà aux glandes mammaires une sérosité propre à maintenir perméables les vaisseaux laiteux qui en naissent. Ces artères l'élaborent dans les glandes, le perfectionnent, & lui donnent un caractère d'animalité qui lui est propre. Les nerfs ne sont point oisifs dans ce travail de la Nature. Continuellement irrités par le frottement de la papille, ils défèrent leurs douces émotions jusqu'aux vaisseaux des glandes qui sont occupés à un si noble emploi (2). Peut-être y

---

(1) Le Journal des Savans, année 1684, fournit une preuve bien convaincante de l'existence du lait précédemment à sa formation dans les mamelles. On y lit qu'une jeune fille âgée de 20 ans rendait, par de petits pustules, qui lui venaient à la partie supérieure de la cuisse gauche, autant de lait, bien conditionné, que les mamelles d'une nourrice en pouvaient rendre. On trouve également dans les Essais & Observations de Médecine d'Edimbourg, vol. 5, l'histoire d'un enfant qui rendait une pareille matière par l'aine.

(2) Sthaal fournit une preuve de l'action des nerfs dans

versent-ils leurs influences pour donner au produit de la secrétion une qualité balsamique que les Praticiens sont si scrupuleux de lui conserver lorsqu'ils le prescrivent aux phthisiques. C'est à l'unité d'action qui règne entre les puissances vasculaires & nerveuses, que l'on doit rapporter la louable mixtion des principes du lait. La frayeur, le chagrin, la colère enfin, viennent-ils mettre le désordre dans l'économie, l'organe, quoiqu'en apparence isolé, participe au trouble; une liqueur jaune, séreuse ou corrompue remplace l'humeur douce dont elle ne peut remplir les fonctions (1).

Le lait ainsi séparé séjourne dans les vaisseaux laiteux & expansibles que nous avons décrits. Leurs flexuosités autour des plis de la papille empêchent l'effusion de l'humeur; il n'y a que le plus fluide qui surmonte ces obstacles, & sort du mamelon comme une espèce de rosée. Le plus épais ne peut trouver issue que quand l'organe nerveux y dispose la papille. Dans l'état d'extension qu'elle

la secrétion du lait. Il dit que plusieurs nourrices lui ont assuré que, quand elles étaient tettées, elles éprouvaient la même sensation que si elles avaient une corde fort tendue de l'aisselle au sein.

(1) J'ai vu dans les Indes une femme de distinction faire fouetter inhumainement la nourrice de son enfant pour une faute très-légère. La nourrice, peu après, donna un mauvais lait à son nourrisson, qui ne tarda pas à être

acquiert alors ; chacun des canaux laiteux se déploie, & la moindre pression suffit pour faire jaillir de la sommité le lait qui attend cette circonstance nécessaire à son excrétion (1). Quand elle n'a point lieu, comme chez les femmes qui éteignent leur lait, cette humeur est reprise par les dernières divisions des vaisseaux lymphatiques. Les expériences prouvent d'une manière évidente ce retour, & l'observation clinique donne lieu de croire que la matrice lui donne alors une issue.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit, non-seulement sur la structure des organes secrétoires du lait, mais encore sur la manière dont ils remplissent leurs

---

travaillé d'énormes convulsions. Des châtimens aussi inhumains que ceux-ci, sont bien éloignés de nos mœurs. Les mêmes dangers menacent cependant les pauvres enfans que nous confions à des nourrices mercenaires, prises dans la classe du peuple la plus sujette à la colère. Mères ! que de raisons vous rappelleraient au premier devoir de la Nature, si tant de vices ne vous en éloignaient plus puissamment encore.

(1) La secrétion du lait, telle que nous l'expliquons, n'est point hypothétique ; elle est fondée sur des expériences que Vieussens, Manget, Nuck, Walther & Meckel ont tentées avec tout le succès possible. Le mercure injecté dans la carotide d'une chienne qui mettait bas, a passé dans les tuyaux laiteux. L'injection faite avec la cire a eu le même succès. Le mercure injecté dans le conduit laiteux a également pénétré dans les artères mammaires.

fonctions, on saura quel jugement l'on doit porter sur une classe de médicamens qu'on trouve dans les matières médicales sous le nom de *Galactopoiëtiques*, ou remèdes propres à faire venir le lait. Les Anciens croyaient que toutes les plantes qui fournissent une matière laiteuse quand on en blesse le parenchyme, possédaient cette vertu. D'après une pareille opinion, ils prescrivaient l'usage de la laitue, du laitron, de la chondrille ou de l'hieracium, aux nourrices qui avaient peu de lait. Mais le prétendu lait que renferment ces plantes n'a aucune analogie avec celui qui se forme dans les mamelles; c'est un véritable suc résineux, pareil à celui que donnent l'ésule, la tithymale, les feuilles de figuier, & autres plantes de ce genre. Il n'est pas plus lait que l'eau virginale qui ne doit son blanc laiteux qu'à la résine de benjoin qui lui est entremêlé. Loin donc de reconnaître ces propriétés supposées à ces plantes, ainsi qu'au cerfeuil, à l'aneth, au fenouil, au sureau ou au polygala; loin de croire pareillement que la bourrache & le persil ayent une vertu contraire, nous ne considérons comme galactopoiëtiques, que les substances qui abondent en sucs nutritifs, & desquels les forces digestives peuvent tirer tout le parti possible.

ARTICLE II.

De la nature du lait.

Les premiers Médecins qui traitèrent de la nature du lait, le regardèrent, d'après l'opinion où ils étaient que les veines mammaires & hypogastriques communiquaient ensemble, comme un produit du sang menstruel que les mamelles élaboraient pour la nourriture de l'enfant. Cette opinion se soutint jusqu'à ce que l'Anatomie, plus cultivée, en eût fait voir la fausseté. Ceux qui leur succédèrent, le considérèrent comme un véritable chyle dont les principes retenaient encore toutes les propriétés des substances alimentaires qui l'avaient fourni. Leur croyance était tellement établie à cet égard, que quand ils avaient quelques recherches à faire sur le chyle, ils choisissaient le lait pour objet de comparaison, comme pouvant par sa quantité répondre davantage à leurs opérations. Le lait, ainsi que le chyle, n'était pour eux qu'une espèce d'émulsion végétale portée du système de la chylification aux mamelles où elle trouvait issue. Plusieurs Anatomistes, prévenus de cette opinion, assuraient même avoir trouvé des canaux qui, du conduit thorachique, allaient aux glandes mammaires pour y verser le chyle qu'ils y avaient puisé.

Quoique les injections & les dissections que

l'on a faites scrupuleusement jusqu'à présent, tant sur les cadavres que sur les animaux vivans, n'aient point mis ces canaux en évidence, on n'en regarde pas moins encore le lait comme un véritable chyle. La plus légère comparaison de ces deux humeurs entre elles suffisait cependant pour empêcher de les confondre.

En effet, si l'on abandonne à elle-même une certaine quantité de chyle, telle que celle qu'on peut retirer de l'ouverture du canal thorachique chez les grands animaux, il ne se dépose rien qui approche de cette substance saline & cristallisable qu'on nomme *sucre de lait*. On n'y découvre point non plus aucune matière qui approche de la partie fromageuse du lait. On a vu quelquefois, il est vrai, dans les épanchemens de chyle, une huile légère surnageante à leur surface; mais cette huile n'avait point cette consistance butyreuse qu'on observe dans celle que le lait donne. Si donc on rencontre dans le lait une substance saccharine, une caf use qui fournit des sels urineux à l'analyse, une huile concrescible, un mucilage soluble, un principe colorant d'une nature particulière, & que toutes ces matières, qui ont l'eau pour excipient, ne puissent se trouver dans le chyle, le lait n'est donc point comparable au chyle.

Cependant le lait provient immédiatement de ce fluide, ainsi que le prouve la prompte répro-

duction du lait chez les nourrices qui ayant été long-temps sans manger, prennent des alimens succulens pour remédier à la disette de cette humeur. D'ailleurs, cette même humeur tient trop souvent de la nature des alimens pour qu'on puisse douter de la proximité d'origine de ces deux le substances. Néanmoins, comme le chyle, tant qu'il est charrié dans ses propres vaisseaux, n'a point les qualités du lait, il y a tout lieu de croire qu'il les acquiert dès qu'il est versé dans le systême vasculaire. Ce sont les dernières ramifications des artères pulmonaires qui commencent à les lui donner, & généralement ensuite tous les vaisseaux artériels qui en continuent l'élaboration. Cette action, trop long-temps continuée, ne tarde point à lui donner un plus grand degré d'animalité : ce n'est plus un lait qui, dans les mamelles ou la matrice, eût reçu le caractère excrémenteux ; mais un sang dont les principes nouvellement formés vont servir de matière à toutes les secrétions.

S'il restait encore quelques doutes sur la différence de nature du chyle & du lait, il ne faut, pour les dissiper, que considérer les dangers où se trouvent les malheureuses mères chez qui cette humeur ne trouve aucune voie d'évacuation. Comment un fluide aussi doux que le chyle pourrait-il exciter des troubles pareils à ceux qu'on voit alors survenir, lui qui coule paisiblement dans un sys-

tême de vaisseaux très-irritable, sans y exciter le moindre désordre ? C'est donc dans les mamelles de la femme que le lait, déjà travaillé, éprouve une dernière perfection qui le constitue une humeur vraiment excrémenteuse, quoique nutritive pour l'enfant, au premier développement duquel il doit servir.

C'est assez avoir considéré ce que le lait n'était pas ; voyons actuellement ce qu'il est, & pour mieux connaître la mixtion de ses principes, examinons ce que nous offre l'analyse naturelle de ce fluide.

Le lait, encore chaud & sortant des mamelles, exhale une vapeur subtile, ou une espèce d'esprit recteur qui lui est propre & qui contribue singulièrement à ses bonnes qualités. C'est pour conserver cet esprit que les Médecins conseillent aux phthysiques de le prendre à la mamelle même ou au pis de l'animal qu'ils choisissent.

Abandonné à lui-même, il se décompose alors d'autant plus promptement qu'il est plus nouveau, & que la saison est plus chaude. Le temps orageux facilite singulièrement cette décomposition, & elle est plus prompte dans le lait des animaux ruminans, & plus lente dans celui de ceux qui ne ruminent pas. Elle a ordinairement lieu à une chaleur de 80' du thermomètre de Farenheit. Le lait devient alors acide, & cette acidité est d'autant plus grande,

que la coagulation est plus patfaite. Dans cet état, il se trouve partagé en trois substances, une de nature huileuse qui surnage, on la nomme *crême*, une seconde blanchâtre, qui peu-à-peu se coagule & se dépose, c'est le *fromage*, & une troisième qui sert d'excipient à toutes les deux, c'est la *sérosité*.

Ce que le temps fait pour opérer la séparation de ces substances, la Chymie l'exécute par ses différens menstrues, mais d'une manière plus prompte. Les acides végétaux, tel que le vin, le suc de limon, de citron, la crême de tartre, le vinaigre, les minéraux; tels que l'esprit de vitriol, l'alun, l'esprit de nitre, &c., le coagulent, & l'alkali volatil le redissout. Cette coagulation du lait, par quelques-unes des substances que nous venons d'indiquer, peut avoir son utilité lorsqu'on desire se procurer un petit lait aigrelet ou spiritueux dans certaines maladies inflammatoires ou putrides. Nous y reviendrons par la suite, lorsque nous considérerons le lait comme médicament.

Quand on cherche à coaguler le lait pour en employer le produit dans les usages domestiques, on suit un procédé différent de celui que nous venons de rapporter. On y jette une pincée ou deux de sommité de caille-lait jaune, ou de fleurs d'artichaud, ou bien on y délaye un peu de pressure de veau; on expose le lait à une chaleur de 70° du thermomètre de Farenheit, & la coagu-

lation ne tarde point à s'opérer. Si l'on porte la chaleur à 80°, la partie caseuse & la butyreuse se réunissent ensemble, se grumelant & se précipitant en floccons que l'on nomme *caillé.* On ramasse ce précipité, on le sale, on le met à la presse pour lui donner une forme, & l'on obtient un fromage gras dont la bonté varie selon les divers procédés que l'on suit en le fabriquant. Quand on veut avoir des fromages qui ne soient pas gras, il faut préférer la substance fromageuse, qui se sépare spontanément des autres principes du lait dans l'analyse naturelle de ce fluide, ayant soin d'enlever auparavant la crême qui le surnage.

On sépare encore les parties constituantes du lait dans l'économie domestique par des moyens méchaniques propres à chaque pays. Dans le nôtre, on se sert d'un cylindre de bois qu'on agite verticalement dans un vase de même matière qu'on nomme *Baratte.* Quand on n'a en vue dans l'opération que l'extraction du beurre, on ne travaille que sur la crême qu'on prend alors en grande quantité. Ce mouvement continuel détruit l'adhérence de la partie butyreuse avec le fromage; & le beurre, surnageant alors, s'offre de lui-même pour être séparé. C'est aux anciens Scythes qu'on est redevable de ce procédé si simple; ils appellaient *hippace* le fromage qui se déposait pendant leur opération. Ce qui reste après l'extraction

du

du beurre, est un mélange de la partie caseuse avec la sérosité; on le nomme *lait de beurre.* Ce produit est un peu aigre, & cette acidité provient de l'exaltation du corps sucré que la sérosité tient en dissolution. On peut arrêter le travail de la fermentation avant qu'il n'ait porté ce produit à l'acescence, de manière à en obtenir un spiritueux. On dit que les Russes qui confinent à la Laponie, ont l'art de tirer une sorte d'eau-de-vie, très-utile chez eux, du lait qui a ainsi fermenté. On a eu plus d'une fois occasion d'observer en Suisse cette conversion des principes du lait en esprit ardent, dans les grands travaux qu'on fait sur cette substance comme objet de commerce. Il n'est pas rare d'y voir des hommes, & même des animaux domestiques, enivrés par une abondante boisson de lait de beurre.

Chacune des parties résultantes de l'analyse naturelle ou spontanée du lait, est encore susceptible d'une nouvelle décomposition, & donne des produits qu'une autre analyse peut encore porter à une plus grande simplicité. Cette crême qui se sépare d'elle-même des entrâves que lui donne la partie caseuse, n'est point une substance élémentaire; c'est un beurre entremêlé de fromage, dont les procédés mécaniques ou l'analyse menstruelle le privent. L'économie domestique, qui souvent s'approprie les procédés chimiques,

sans en connaître les causes, enlève au beurre ses parties caseuses, en le salant ou en le faisant fondre à un degré de chaleur assez vif. Le beurre, ainsi purifié, se garde plus long-temps.

Le beurre, autant pur qu'on peut l'obtenir par les procédés domestiques, a, lorsqu'il est frais, une consistance qui tient le milieu entre la dureté & la molesse. Il n'a presque point d'odeur, sa saveur est douce & agréable, une faible chaleur suffit pour le fondre. Lorsqu'elle surpasse le degré de l'eau bouillante, il s'enflamme & se réduit en vapeur, preuve manifeste qu'il est de la nature des huiles douces, grasses & non volatiles que l'on retire par expression de plusieurs végétaux. Nous laissons aux Chimistes à nous dire ce que peuvent sur cette substance leurs différens menstrues, & à nous instruire sur la nature des produits que l'analyse en développe : un autre objet demande notre attention ; c'est le fromage. Tâchons d'en généraliser les particularités.

Cette matière est la moins connue du lait. Les Analogistes l'ont crue de la même nature que le coalum du sang, parce qu'elle en prend la forme. Mais on n'y découvre point, comme dans celui-ci, aucune substance fibreuse : les acides ne la dissolvent également point; on peut donc la regarder comme un mucilage animal, qui n'a d'autre analogie avec la lymphe, que sa solubilité imparfaite dans les

alkalis. Ceux qui considèrent le lait comme une émulsion, croient que le fromage est le véritable lien ou l'intermède au moyen duquel la partie butyreuse ou huileuse reste suspendue & nage dans la sérosité. Mais où trouve-t-on la viscosité, la ductilité, la coagulabilité par la chaleur & par les acides, propriété inhérente aux mucilages auxquels une pareille opinion l'assimile ? M. Rouelle, qui a beaucoup travaillé sur cet objet, trouve un rapport plus marqué entre cette substance & la matière glutineuse du froment.

La sérosité est le dernier produit de l'analyse spontanée & menstruelle du lait. Quoiqu'en apparence plus simple que les autres, elle n'en est pas moins composée. Quand elle est dépurée par les filtrations & les clarifications réitérées, elle a une couleur verdâtre & jaunâtre qui la distingue d'un pur phlegme. Elle est plus légere que l'eau, elle a une saveur douce, sucrée, & un principe odorant dont la nature n'est pas encore bien connue. Le feu, en en rapprochant les principes, lui donne une couleur plus intense, sans en augmenter la pesanteur. L'évaporation au tiers permet la déposition de cristaux jaunâtres & gros, qu'on purifie par plusieurs dissolutions & cristallisations. On les obtient alors sous une forme régulière ; & en cet état on les nomme *sucre de lait*, à cause de leur ressemblance avec la substance saccharine que

l'*arundo saccharifera* ou la canne à sucre fournit. L'eau-mère qui reste après la cristallisation du sucre de lait, contient une partie gélatineuse qu'on peut amener à la solidité de la colle-forte. La considération des propriétés de cette substance donne lieu de croire qu'on doit lui rapporter la qualité nutritive du petit lait, aussi bien qu'au sucre de lait. Mais d'où peut provenir une telle matière ? On l'attribuerait à tort à la gelée que les substances alimentaires contiennent déjà, puisque les végétaux qui servent de nourriture aux vaches, aux chèvres & aux autres animaux qui fournissent ordinairement le lait, n'en contiennent nullement. Quand cette eau-mère a donné tous ces principes, elle laisse déposer du tartre vitriolé & de l'alkali fixe.

ARTICLE III.

Des différences du lait relatives aux alimens, aux animaux qui le fournissent, à la mixtion de ses principes, au temps du pârt où on le prend, & par occasion, du choix & du gouvernement des nourrices.

Nous ne nous sommes point proposés, dans cet article, de suivre ces différences du lait dans le plus grand nombre des animaux. Notre unique but est de spécifier les principaux caractères propres

aux diverses espèces de lait qui sont le plus en usage, pour qu'on puisse choisir, d'après les vues qu'on aura à remplir, celui qui paraîtra le plus convenable. Nous avons déjà touché les différences qui ont lieu dans un même animal, suivant les circonstances que l'on ne peut souvent prévoir.

La nourriture influe beaucoup sur ces différences (1), comme on peut le remarquer en considérant la diversité d'alimens que prennent les animaux dont on le trait. Ainsi le lait aqueux & bleuâtre que donnent les vaches du Nord, n'est pas le même que celui que donnent les vaches de l'Espagne ou des Alpes. Le lait des vaches de la Sardaigne fournit la moitié de crême, pendant que celui des vaches de la Catalogne n'en donne que très-peu. Outre les différences permanentes qui tiennent à la nature de la nourriture ordinaire, le lait peut encore en avoir de passagères que les substances alimentaires ou médicamenteuses, récemment prises, lui ont donné. Ces différences n'ont pas peu servi à consolider l'opinion de ceux qui ont regardé le lait comme un véritable chyle. Ainsi l'on a vu ce fluide devenir rouge pendant

(1) Galien ne l'ignorait point, il dit à ce sujet: « Viridis herba ad aquas nascens liquidius & modicum lac » suggerit, durior & montana apta est ad boni & multi lac- » tis generationem, omnia adstringentia pabula acerbum & » alvum sistens lac præbent ».

l'usage de la garance (1), de la confection alkermes, & devenir bleuâtre pendant celui de l'indigo. Le saffran lui a donné non-seulement son goût, mais encore son odeur (2). L'ail se fait sentir dans le lait de vaches, quand l'espèce de cette plante, à feuilles étroites & à fleurs panniculeuses, est abondante dans les bois de l'Alsace (3). La vertu purgative du tithymale a passé jusque dans le fromage fait avec le lait des vaches qui en avaient brouté (4). La gratiole rend également le lait purgatif; quelques prairies d'Embrun sont inutiles à leurs propriétaires par cette raison. Un enfant fut superpurgé pour avoir tetté sa nourrice qui avait pris un purgatif. Hippocrate dit à ce sujet : *Mulier, capra elaterium aut cucumerem sylvaticum comedentes, pueris purgatio.* Boërrhave assure qu'un enfant fut travaillé de violentes convulsions pour avoir sucé la mamelle d'une nourrice qui s'était enivrée. De pareils exemples touchant les effets produits par les alimens sur les qualités du lait, autorisent les scrupules que l'on doit avoir relativement au ré-

(1) Transf. Phil. v. 49, n. 36.

(2) Charleton, Chyl. p. 19.

(3) Targioni. *In raggionament.* Lorr. Trait. des alim. tom II, p. 177.

(4) Hagstroem, Médecin Suédois, a observé que les alliaires & la plupart des plantes ombellifères changent entièrement le goût du lait.

gime des nourrices. Mais si d'une part ils donnent lieu à nos inquiétudes, de l'autre ils nous avertissent des soins que l'on doit prendre pour ramener à une santé parfaite, par le moyen de leurs nourrices, des victimes que des maux héréditaires destinaient à une mort assurée. Ainsi l'on voit tous les jours les symptômes vénériens ou scorbutiques se dissiper chez les enfans nouveaux-nés dont les nourrices subissent le traitement de la vérole ou du scorbut.

Le lait, quant à la mixtion de ses principes, offre encore des différences relatives aux caractères individuels des animaux d'où on le trait, différences auxquelles les Praticiens ont égard quand ils prescrivent le lait comme médicament. Spielman, Professeur de Chimie à Strasbourg, est un des Médecins qui a étudié le plus ces différences. Il a comparé les parties constitutives du lait, non-seulement entre elles, mais encore avec celles qu'il avoit prises du lait d'un autre animal. C'est de lui que nous avons emprunté l'analyse suivante, ne pouvant porter dans de nouvelles recherches le scrupule à un plus haut point qu'il l'a fait.

Suivant ses expériences, deux livres de lait de femme ont donné une once & demie de crême, six gros d'un beurre léger, une demi-once de fromage ; le résidu séreux épaissi a pesé une once deux gros. La même quantité de lait d'ânesse a

donné trois gros de crême, point de beurre; & seulement trois gros de fromage, & à-peu-près une égale quantité de sérosité. Ainsi ce lait a beaucoup moins de beurre & de fromage, & quelquefois plus de partie séreuse, que le précédent. Pareille quantité de lait de jument a fourni trois gros de crême, point de beurre, deux onces un gros de fromage; ce qui est le quadruple de ce qu'en a donné le lait de femme. Le résidu séreux épaissi a pesé une once un gros. Ce lait contient moins d'eau que celui de femme, mais il a plus d'huile & plus de parties solides. Le lait de chèvre a donné une once de crême, trois gros de beurre, trois onces trois gros de fromage; le résidu évaporé a monté à six gros. Ce lait est donc plus maigre que celui de la femme, & plus gras que les autres; il a plus de parties caseuses & moins d'eau. Le lait de brebis a donné deux onces de crême, quatorze gros de beurre presque fluide, quatre onces de fromage très-visqueux; la sérosité épaissie a pesé six gros. Ce lait est donc plus gras que celui de femme, il est plus caseux & moins aqueux. Enfin le lait de vache a donné deux onces quatre gros de crême, six gros de beurre très-solide, trois onces de fromage épais. La sérosité évaporée a laissé un résidu pesant dix gros. Ce lait a donc plus de crême & de fromage que celui de femme, & il ne le cède qu'au lait de brebis pour la partie grasse.

D'après ce que nous venons de dire, on peut ranger dans l'ordre suivant les différentes espèces de lait à raison de leur principe aqueux, en commençant par ceux qui en donnent le plus : le lait d'ânesse, de femme, de jument, de chèvre, de vache & de brebis.

A raison du principe butyreux, celui de brebis, de vache, de femme, de chèvre, d'ânesse & de jument.

A raison de la partie caseuse, celui de brebis, de chèvre, de vache, de jument, de femme & d'ânesse.

A raison de leurs principes nutritifs, on pourra également ranger les sérosités dans l'ordre suivant, celle du lait d'ânesse, de femme, de vache, de jument, de chèvre & de brebis.

Le temps plus ou moins éloigné de l'accouchement, apporte encore des différences notables dans la nature du lait. L'humeur qui pendant la gestation s'était accumulée dans les réservoirs laiteux, & qui même en sortait sous la forme d'une rosée séreuse, jaillit, lorsque les sources utérines sont taries, en une eau blanchâtre, peu élaborée, que les Médecins appellent *colostrum.* Ce tarissement des sources utérines n'a guère lieu chez la femme, que vers le troisième ou quatrième jour après l'accouchement. Le pouls s'élève alors ; les mamelles se tuméfient davantage, elles deviennent doulou-

reuses ; tous les symptômes d'un dérangement général s'annoncent & constituent ce qu'on appelle *la fièvre de lait*. Cette fièvre est ordinairement si bénigne, qu'on peut en quelque sorte la regarder comme un phénomène naturel médité pour une plus parfaite élaboration du lait. Avant que cette fièvre ne paraisse, les mamelles ne rendent qu'une eau blanchâtre ; mais, à mesure que les humeurs y abordent, à mesure aussi les canaux se dilatent pour les recevoir, & les molécules du lait, en se proportionnant au calibre des tuyaux, deviennent & plus volumineuses & plus colorées ; les parties caseuses & butyreuses ne trouvant aucune résistance à leur admission.

Le *colostrum* ne contient que peu de beurre uni à une très-petite quantité de parties caseuses qui se déposent d'elles-mêmes. Il a quelque chose d'âcre & d'urineux qu'on soupçonne tenir de la nature du sel ammoniac. C'est à cette qualité qu'on attribue le vomissement & le dévoyement auxquels sont exposés les enfans nouveaux-nés qui le prennent. Ces évacuations, loin d'être nuisibles à l'enfant, le purgent d'une matière noire poisseuse, qui souvent lui occasionne des tranchées. L'eau sucrée ou miellée & les sirops laxatifs qu'on prescrit souvent pour provoquer la sortie de ces matières, n'ont jamais le succès que l'on doit attendre de ce lait encore imparfait. Loin donc

de le refuser à l'enfant, d'après l'opinion des Anciens qui le regardaient comme vénéneux, on doit au contraire le leur donner pour qu'il puisse remplir les indications que la Nature a eues en vue en le formant.

A mesure que la fièvre diminue, à mesure aussi le *colostrum* prend plus de couleur & de consistance ; il devient enfin un lait propre à nourrir l'enfant qui doit le sucer. Quand la lactation approche de son terme, le lait perd de sa couleur, ses qualités balsamiques se détériorent, & enfin les mamelles ne rendent plus qu'une sérosité insipide. Le lait bien constitué est celui que les mamelles rendent dans l'intervalle de deux termes que nous venons de considérer, tous ses principes étant alors dans une juste proportion.

Pris dans ce temps, le lait offre encore des différences qui méritent attention, quand il en faut choisir un pour nourrir l'enfant. Quelquefois il abonde en sérosité ; mais, s'il passe aisément alors, il en est moins nutritif. D'autre fois les parties butyreuses excèdent, & alors il est susceptible d'occasionner trop d'embonpoint, & toutes les maladies que les Pathologistes observent venir de l'usage des alimens gras. Celui où la partie caseuse domine, peut produire les maladies qui proviennent de la densité des humeurs & de leur glutiosité. Les différences du lait, considérées comme

aliment de l'enfant, pouvant donner lieu aux maladies dont nous parlons, il est essentiel d'indiquer les caractères auxquels on pourra reconnaître celui qui est le moins capable de les produire.

Le meilleur lait pour la nourriture de l'enfant, doit être d'un blanc mat, & avoir une consistance moyenne. Quand on en met une goutte sur l'ongle, elle ne doit laisser en tombant qu'une tache blanchâtre. Il faut rejetter le lait qui caille aisément sur le feu; car il est à craindre qu'en se décomposant également dans l'estomac, il n'occasionne, avant que les sucs gastriques & bilieux n'aient pu le dissoudre, des coliques fâcheuses, ou qu'il ne fomente une disposition vermineuse qui ne se fût jamais manifestée sans cette circonstance.

Lorsqu'il s'agit d'un objet aussi important que la nourriture d'un enfant nouveau-né, les sentimens de commisération envers un être qui implore nos soins pour sa conservation, doivent nous porter à consulter tous nos sens pour connaître quelle est celle qui lui peut être la plus convenable. Nous ne serions point nécessités à un pareil examen, si les mères, compatissantes aux besoins de leurs enfans, ne leur refusaient pas la plupart du temps une mamelle riche du don que la Nature prend tant de peine à former. Mais, comme elles ont souvent

recours aux victimes que l'indigence leur amène de toutes parts pour remplir le plus beau de leurs devoirs, voyons les moyens de s'assurer de bonnes ou mauvaises qualités du lait de celles-ci.

On doit d'abord le goûter pour savoir s'il a cette saveur douceâtre & un peu fade qu'on doit rechercher dans un bon lait : pour peu qu'il soit âcre ou trop sucré, il faut le rejetter. La dégustation ne doit point se faire sur une goutte, mais bien sur une pleine cuillerée, qui, en se répandant uniformement dans la bouche, interrogera bien mieux chaque papille de la langue, que ne l'eût fait un moindre volume. Avant de goûter ainsi le lait, il faut être à jeun, de peur que les rapports d'une digestion qui s'opère, ne se mêlent au lait, & n'en altèrent la nature. Il sera même bon de porter le scrupule jusqu'à nettoyer la bouche pour débarrasser la langue des impuretés qui nuiraient aux impressions que le lait doit exciter. L'odorat s'assurera également des bonnes ou des mauvaises qualités de l'esprit recteur qui s'exhale du lait, lorsqu'il est encore chaud. Les yeux doivent aussi considérer jusqu'aux moindres nuances de la couleur. Ils feront rejetter celui qui sera roux, jaune ou bleuâtre, le premier étant ordinairement rance, & le second trop aqueux.

Il ne nous suffit pas d'avoir exposé les marques auxquelles on distinguera un bon lait d'avec un

mauvais, il nous faut encore, pour completter la matière, indiquer les signes certains qui feront reconnaître les nourrices qui peuvent fournir le meilleur.

1°. Il faut qu'elles soient d'un âge moyen : trop jeunes, leurs corps n'ont point atteint le degré de consistance & de force propres à faire de bons nourrissons, & leur lait manque des qualités propres à y réussir. Trop âgées, elles sont sujettes à diverses infirmités ; leur lait se détériore, il est trop sec, & l'observation démontre qu'il est sujet à donner la pierre. L'âge moyen se prend depuis vingt ans jusqu'à trente-six.

2°. Qu'elles soient saines; si elles sont attaquées de quelques maladies, elles ne peuvent que les communiquer à l'enfant. On juge qu'une nourrice est bien portante quand elle a un coloris frais, vermeil, que son haleine est douce, sans aucune odeur, quand ses dents sont nettes & bien blanches, ses gencives bien colorées, que ses chairs sont fermes & son habitude bien soignée.

3°. Les nourrices d'un tempérament sanguin sont préférables à toutes les autres. Quand on ne peut s'en procurer de semblables, on tâchera que le choix tombe sur celles dont le tempérament approche le plus de celui de la mère.

4°. Il faut rechercher celles dont la blancheur de la peau est relevée par l'ébène de la chevelure.

Quoique ces femmes aient de petites mamelles, elles n'en fournissent pas moins de bon lait. Le lait d'une nourrice à cheveux gris est âcre, il est d'expérience qu'il donne le dévoyement; celui d'une blonde est trop aqueux; celui d'une rousse sent l'aigre, & se coagule aisément.

5°. On doit rejetter toutes celles qui sentent de la bouche & qui ont des dents gâtées, l'enfant continuellement caressé & même nourri des alimens qu'elle lui mache, absorberait, avec la vie, les semences de la mort. Toujours dans une atmosphère infectée, l'air que ses poumons recevraient, lui en porterait toutes les mauvaises influences.

6°. Les nourrices doivent être au huitième jour de leurs couches au moins, pour que le sang ait eu le temps de se dépurer, & que le lait ait la consistance convenable au nourrisson.

7°. Autant qu'il est possible, il faut prendre le lait d'une seconde ou troisième couche de préférence à celui d'une première, afin d'être sûr que les nourrices ne manqueront pas au milieu de l'ouvrage. On peut cependant se mettre au-dessus de cette règle quand d'ailleurs les nourrices ont toutes les qualités requises; mais, comme ce sont les préjugés qui l'ont établie, il est difficile de l'abolir.

8°. Il ne faudra pas renvoyer les nourrices parce que leurs règles leur auroient pris pendant la lac-

tation, car le lait qu'elles donnent peut être tout aussi bon, quand d'ailleurs elles se portent bien.

Ce n'est point assez que les nourrices aient toutes les qualités que nous venons de rapporter pour que leur lait soit bon, il faut encore que le régime & la conduite qu'elles tiennent puissent contribuer à le former tel. On ne saurait donc trop veiller sur leurs mœurs, ainsi que sur leurs passions; l'expérience qui n'a que trop souvent confirmé combien les inclinations peuvent se transmettre aux enfans avec le lait, annonce quelle doit être la continuité des soins à cet égard. Il ne faut pas toujours défendre aux nourrices les approches de leurs maris, sur-tout à celles dont le systême de la sensibilité est susceptible d'une vive impression. En effet, ayant continuellement à la pensée l'objet de leurs desirs, l'impossibilité de s'en procurer la jouissance suffit alors pour les faire tomber dans des affections hystériques dont les suites sont toujours fâcheuses à l'enfant. Les alimens des nourrices ne doivent point être trop recherchés, tels que ceux que l'industrie apprête pour satisfaire le goût épuisé des grands; ils doivent être pris dans la classe des substances simples, telles que celles qu'une vie aisée offre à l'habitant des campagnes. Un vin généreux doit tempérer la fadeur de l'eau qui sans lui débiliterait trop les organes digestifs.

Les Médecins à qui l'on confie le choix des nourrices, ne sont pas seulement scrupuleux sur les

les articles que nous venons de considérer, ils le sont encore sur l'état des mamelles qui fournissent le lait. A une sphéricité régulière ils tâchent d'allier une consistance moyenne. Entre les deux extrêmes, quant au volume, ils choisissent toujours le milieu. Ils veulent que l'espace qui sépare chaque mamelle soit bien ouvert, que le bouton qui sort de l'aréole se termine à un pouce de son origine par un sommet arrondi d'une manière insensible, & qu'il conserve toujours la couleur qu'il emprunte de l'aréole. Ils disent que ce bouton ne doit ni excéder, ni être moindre que l'étendue prescrite, & qu'il doit saillir de la grosseur du petit doigt.

La circonstance la plus ordinaire est celle où les mamelons sont déprimés. Ils ont quelquefois la forme de ces grosses verrues, qu'on appelle *poireaux*, & leur consistance est aussi dure que celle de la corne. Il s'amasse à leur extérieur une crasse qu'il faut avoir soin d'ôter pour rendre libres les orifices des conduits laiteux. On y parvient en enduisant la surface du mamelon d'une pomade composée de parties égales de cire vierge, d'huile d'amandes douces & de blanc de baleine. On enlève cet enduit le lendemain en le lavant avec une petite éponge imbibée d'une forte solution de savon, & l'on réitère ce petit pansement plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que le mamelon soit souple & net. Quand le peu de saillie du mamelon

est le seul obstacle qu'on trouve chez la nourrice, on tente alors de le former en le suçant. La bouche est le meilleur moyen qu'on puisse employer à cet effet. On la remplace, quand quelque raison s'oppose à ce qu'on y ait recours, par différentes machines de verre ou d'autre substance, que l'on nomme *suçoirs*. A la campagne on se sert tout simplement de pipes à fumer ou d'une machine de fer blanc qui en a la forme. On emploie encore de petites bouteilles de verre à large goulot; on les échauffe suffisamment pour raréfier l'air qui est au-dedans, ayant soin que le goulot soit le partie la moins chaude de la bouteille. On répète ce procédé plusieurs fois le jour, & l'on bassine chaque fois le mamelon avec du vin tiède, sucré ou miellé, pour fortifier la peau qui est très-sujette à être écorchée. Pour éviter que le mamelon ne s'affaisse dans l'intervalle des pansemens, on le couvre avec un étui fait exprès, & ouvert par le bout, pour laisser échapper le lait qui pourrait couler. On a soin que la partie qui appuie sur le sein, soit un peu cave, pour se modeler à sa forme, ce qui ne peut que contribuer encore plus à la saillie du mamelon. Le bord qui appuie sur l'aréole, ne sera point trop mince, de peur d'entamer la peau; il ne sera point non plus trop épais, crainte de contondre les parties adjacentes.

ARTICLE IV.

Des maladies auxquelles donnent lieu les dérangemens qui surviennent à la secrétion du lait.

LA preuve la plus convaincante qu'on puisse donner du caractère véritablement excrémenteux du lait, est la foule de maux qui assiègent la malheureuse mère, pour peu que cette humeur trouve obstacle à s'échapper par les couloirs qui lui ont été destinés. Un chyle plus élaboré que celui qui coule dans le systême lymphatique du mésentère, & qui n'aurait point reçu d'autres préparations que celles qui lui sont nécessaires, pour être converti en sang, pourrait-il produire les accidens terribles que l'observation journalière ne nous offre que trop souvent ? Les couches ont été heureuses ; la mère, tranquille dans son lit, se repaît d'un plaisir qu'elle a quelquefois acheté bien cher par les peines qu'elle a éprouvées tout le temps de sa grossesse & pendant sa délivrance. Les parens considèrent dans le nouveau-né un rejetton qui un jour poussant de nouvelles branches, étendra & multipliera leur existence. La joie est peinte sur le visage de chacun ; mais tout-à-coup une autre scène se présente, la tristesse chasse la gaîté, les ris & les plaisirs disparaissent. Vous demandez la cause d'un changement si subit ; ouvrez les rideaux,

& voyez dans son lit la malheureuse mère aux prises avec la mort. Un accident imprévu a tari les sources lactées, & l'humeur errante, à l'évacuation de laquelle se refusent tous les excrétoires, opprime un viscère dont la vie requiert l'entière liberté. Nous ne considérerons point ici, d'une manière particulière, l'affection nouvelle qui survient à chaque partie sur laquelle le lait se dépose. Notre but est de présenter en perspective les accidens les plus fâcheux qui surviennent alors, laissant au Praticien à relever des couleurs de la vérité les endroits peu apparens du tableau que nous en offrons.

L'organe par excellence, celui d'où dérive la cause de l'activité des autres, l'organe que s'est choisi pour demeure le principe sublime qui nous anime, l'organe enfin qui sera à jamais l'écueil où viendront se briser les efforts du Physicien qui cherche les causes de ce qu'il admire ; le *cerveau*, quoique mis à l'abri des agens extérieurs qui peuvent lui nuire, ne l'est pas de l'irruption de la matière laiteuse. Répandue uniformement dans les ondes de sang que le cœur lance au loin, cette matière le choisit pour être le théâtre de ses fureurs, quand une disposition antécédente de l'organe l'y détermine. Les phénomènes d'une sensibilité & d'une irritabilité augmentées se manifestent d'abord. La superficie du cerveau & de ses membranes entrent

en éréthisme, le pouls se ressent du trouble de la machine; les idées se dérangent, & tous les symptômes d'une phrénésie paraissent. La matière laiteuse, en abordant de toute part, vient augmenter la stâse & changer l'éréthisme en une insensibilité parfaite. Le pouls bat pleinement, les sens sont assoupis, & toute la machine est dans un accablement dont elle ne peut se relever, à moins que l'art ne vienne enlever le poids sous lequel elle succombe.

Il est un autre organe que les côtes environnent de toute part, destiné par la Nature à recevoir de l'atmosphère une substance subtile ou l'*aura vitalis*, si nécessaire à l'existence de la machine, le caractériser ainsi, c'est nommer le *poumon.* Pour peu qu'une disposition héréditaire ou acquise, ou qu'un vice spontané favorise le désordre, le lait peut également s'y fixer. Les ramifications des artères pulmonaires le déposent dans son tissu spongieux, & souvent, en s'accumulant d'une manière subite, la difficulté de respirer, l'expectoration plus ou moins chargée, l'oppression plus ou moins grande, la douleur plus ou moins sourde sont autant de symptômes qui viennent annoncer au Médecin un rétablissement ou une mort assurée (1).

(1) Ce que nous disons ici sur les désordres auxquels

Depuis la bouche jusqu'à l'ouverture qui transmet au-dehors les restes informes du produit de la digestion, s'étend un canal que les alimens parcourent pour subir les préparations auxquelles la Nature les a assujettis, avant qu'ils soient en état de fournir l'humeur plastique qui doit réparer les pertes de la machine. Les Anatomistes ont donné différentes dénominations aux diverses parties de ce canal. C'est un spectacle qui tient du prodige que celui que nous offrent celles qu'on nomme *intestins grêles*, quand on les considère chez un animal dans le temps de la digestion. Les sources veineuses & artérielles s'entremêlent ensemble d'une manière si variée & si rapprochée, qu'à peine les intervalles qu'elles laissent peuvent recevoir la tête d'une épingle. Un fluide blanc parcourt une série de vaisseaux qui lui sont propres, & qui forment un lacis qui est comme surajouté à celui que les ondes purpurines du sang traversent. Des nerfs & un tissu celluleux, recouvert de fibres charnues,

---

donne lieu la métastase du lait, n'est point le produit de l'imagination. On ouvrit en 1773 une femme-de-chambre de Madame de Sartine, qui mourut subitement à la première sortie après ses couches. Les poumons furent les seuls viscères qui manifestèrent à l'extérieur quelques vices. Leur section fit découvrir un véritable lait qui engorgeait toute leur substance, la moindre pression le faisait ruisseler de toute part.

entrelacent & lient tous ces vaisseaux qui s'ouvrent par un orifice capillaire à l'intérieur du canal. Une membrane empruntée du péritoine contient le tout & l'attache à la colonne épinière, en prenant le nom de *mesentère.* Mais, comme il ne s'agit point ici de satisfaire notre vue par le brillant tableau que nous offre le laboratoire de la digestion, montrons les désordres que vient y produire l'humeur laiteuse errante que nul autre viscère ne veut recevoir. Les intestins se resserrent, leur tunique charnue est dans un spasme continuel, l'estomac partage le désordre, les vomissemens fréquens indiquent ses souffrances, le système artériel du mesentère porte à la sommité de ses branches l'humeur laiteuse; elle suinte à l'intérieur du canal, & donne lieu à des coliques que le dévoyement accompagne, ou elle transude au-dehors & s'épanche dans l'intérieur du ventre, pour former cette collection lacteo-aqueuse que les Praticiens déplorent être si rebelle à leurs remèdes (1).

---

(1) Cet épanchement a souvent lieu dans le bassin, entre les ligamens larges de la matrice, & dans le tissu cellulaire qui occupe les lombes; on l'a vu survenir plusieurs mois, un an même après l'accouchement. Le sang qu'on tire dans ces cas, est souvent couvert d'une couche de lait assez épaisse.

Heureux quand les troubles de la Nature ne sont point intérieurs ! Le mal est sous les yeux, la sommité des doigts en parcourt toute l'étendue, & indique au Praticien le remède auquel il doit recourir pour le vaincre ; c'est ce qui arrive quand le lait se dépose sur les membres, ou à l'extérieur du corps (1). La fièvre & tous les autres symptômes fébriles l'annoncent, une région du membre se tùméfie ; du foyer de la tumeur s'élèvent des masses plus ou moins grosses, distinctes, dures, inégales, dont le contour varie beaucoup, & qui souvent forment comme un chapelet. Ces masses paraissent & disparaissent alternativement pour occuper une autre partie sur laquelle elles opèrent les mêmes effets. Le moins

(1) Quelquefois toute l'habitude du corps participe de cet engorgement, & le lait abonde tellement, qu'il sort par tous les excrétoires. Les seins, la vessie, le vagin lui livrent passage, & la salive même en est empreinte. La peau est luisante, tendue, sèche & blanche comme l'ivoire ; aussi peut-on regarder cet état comme une véritable anasarque laiteuse. S'il y a quelques ulcères ouverts à l'extérieur, le lait prend cette voie, & sort doué de toutes ses propriétés constitutives. Souvent il s'en forme lui-même de nouvelles, comme on l'observe dans les ophtalmies laiteuses. Quelquefois, porté avec le sang sur les membranes tendineuses & aponévrotiques qui retiennent les muscles en leur situation respectives, & décomposé par la chaleur de la fièvre qui en altère les principes, il devient cause des migraines, des douleurs rhumatismales qui tourmentent tant les malades.

fâcheux de ces engorgemens, est celui des mamelles que le peuple nomme *Poil*, dans l'erreur où il est que chaque conduit excréteur de l'organe est bouché par un poil (1). Cet engorgement a également lieu chez les femmes qui nourrissent, comme chez celles qui ne nourrissent pas. Il est souvent accompagné d'une suppuration qu'il est difficile d'arrêter.

Mères qui refusez de souscrire aux loix générales de la Nature (2), si la considération des

(1) Alsaharavius, Médecin Arabe, est l'auteur de cette fable. Prosper Martianus lui a donné beaucoup de crédit. Il va même jusqu'à croire que des substances plus volumineuses ont pu être rejettées ainsi avec le lait. Il cite un Chirurgien qui retira de la papille une tige de la chicorée qu'une femme avait mangée la veille, & un enfant dont les selles étaient furfuracées, parce que sa nourrice ne mangeait que du pain de son.

(2). On trouve dans les *Nuits Attiques* d'Aulugelle, livre XII, chap. I, un passage qui a trop de rapport au sujet actuel, pour que nous n'en fassions pas mention. Le Philosophe Favorinus, étant allé voir un Sénateur dont la femme venait d'accoucher, en prit occasion de discourir sur l'important objet de l'allaitement maternel. Après avoir dit à l'accouchée tout ce qu'on peut rapporter en faveur d'un pareil devoir, il continua ainsi : « Si tous ces dangers » ne font sur vous qu'une légère impression, qu'au moins » l'intérêt le plus cher de votre cœur vous réveille & vous » touche. Faites attention que la mère qui abandonne son » fruit, qui l'éloigne d'elle & le livre à l'étrangère, rompt

maux que vous occasionnez à vos enfans, en leur refusant le présent dont vos organes se sont enrichis pour eux, que la perspective du tableau que nous venons de vous offrir, vous ramène à votre devoir. Les plaisirs bruyans auxquels vous permet de vous livrer votre refus, valent-ils la tendre émotion que vous éprouverez à le remplir ? N'objectez point la perte de vos charmes qu'il va occasionner, ni le coloris de vos traits qu'il pourra ternir; l'observation est contre vous, & cet égoïsme doit disparaître quand la tendresse maternelle commande. Ayez toujours devant les yeux les obligations que vous avez contractées envers la Société, & n'oubliez jamais que vous lui êtes autant responsable des qualités du cœur de votre enfant, que de celle du corps. En puisant la nour-

» elle-même ce lien si doux d'affection & d'amour dont la
» Nature se sert pour attacher l'ame des enfans à celle
» de leurs parens, ou du moins qu'elle l'affaiblit & le re-
» lâche étrangement. Car dès que vos yeux ne rencontre-
» ront plus ce fils que vous avez exilé, vous sentirez
» s'amolir peu-à-peu & s'éteindre enfin ces flammes sacrées
» de l'amour maternel dont rien, dans le cœur des bonnes
» mères, ne peut arrêter l'impétuosité & l'énergie. Vous
» n'entendrez plus ces murmures toujours renaissans d'in-
» quiétude & de tendresse, & le souvenir d'un enfant donné
» à la nourrice, s'effacera presqu'aussi vîte que si la mort
» l'avait arraché de vos bras ».

riture dans une source étrangère, ce fils à qui vous pensez avoir transmis le courage & la magnanimité de vos ayeux, ou la tendresse & la compatibilité qui sont votre partage, vous donnera peut-être lieu un jour de vous appercevoir de votre erreur. Les qualités du cœur, n'en doutez pas, se transmettent avez l'aliment de la vie. Eh ! qui a mieux senti cette vérité que Virgile, lorsqu'il fait dire à l'infortunée Didon, qui avait employé tout ce que la tendresse peut suggérer à un amour non satisfait pour fléchir Enée & le détourner de son départ ?

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide : sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hircanæque admôrunt ubera tigres (1).

Nous avons suffisamment considéré le lait chez la femme, comme humeur excrémenteuse ; nous allons actuellement l'examiner sous un autre point de vue chez l'enfant, c'est-à-dire, comme principe alimentaire, propre à développer ses organes, & comme cause de maladie, quand des vices relatifs à sa quantité ou à sa qualité viennent intervertir le travail de l'évolution.

---

(1) Non, ta mère jamais ne fut une Déesse,
Perfide époux ! ni ton père un Troyen ;
Le Caucase en fureur t'a vomi de son sein,
Et ta bouche a sucé le lait d'une Tigresse.

CHAPITRE II.

Du lait par rapport à l'enfant au développement duquel il est employé.

QUAND on considère l'exacte correspondance que nous avons observé entre les organes secrétoires du lait & la matrice, on ne doit plus être étonné de voir manquer ce fluide chez les animaux où l'on ne trouve, au lieu de viscère, qu'un simple conduit de passage étendu de l'ovaire à l'orifice extérieur qui doit transmettre l'œuf au-dehors. Mais la Nature qui leur a refusé l'appareil propre à le séparer, a bien dédommagé leurs petits par le soin qu'elle a eu de placer dans leurs enveloppes une substance alimentaire analogue à celle que nous examinons. Elle y est en assez grande quantité pour suffire à développer les organes & les rendre propres à tirer parti d'une nourriture à portée de laquelle la mère a soin de les placer. C'est ce qu'on observe chez les insectes, les oiseaux, & la plupart des poissons & des reptiles. Ainsi, en formant les organes secrétoires du lait, le Souverain-Être n'a eu en vue qu'une très-petite partie des animaux. Les fonctions que devaient remplir ces animaux, pour concourir à l'ordre établi dans

l'Univers, demandaient nécessairement cette disposition qui ne se trouve point chez les autres destinés à des nécessités différentes.

Article I.

Du lait considéré chez l'enfant comme principe alimentaire.

Tout est ductile, lâche & mou chez l'enfant nouvellement né, à raison de la prodigieuse quantité de vaisseaux qui sont perméables à leurs fluides respectifs. Les os qui sont les parties les plus solides du corps, ne présentent qu'un lacis de vaisseaux sanguins qui jouent d'une manière merveilleuse à leur intérieur comme à leur extérieur. Les cartilages qui limitent les os, se carnifient pour ainsi dire, ainsi que l'attestent les belles tentatives de Ruisch, quand l'injection passe des os jusque dans leur propre substance. Par-tout ce ne sont que zônes, gerbes, houpes, panicules & réseaux vasculaires qui communiquent ensemble, & forment un labyrinthe dont tous les détours sont parcourus par les ondes du sang. Mais ces merveilles, que l'œil ne sauroit se rassasier de considérer, ne sont pas de longue durée. Elles disparaissent à mesure que l'humanité franchit l'espace mis entre l'enfance & la virilité. La cause première de ce changement réside chez l'enfant dans les principes

nutritifs du lait que la force de la vie élabore, & distribue à chacune des parties de son corps. Les principes de cet aliment, que la Nature a assimilé à la faiblesse des organes naissans, s'identifient avec les fibres, & à mesure que cette pénétration s'opère, il survient une solidité nouvelle qui de plus en plus oppose ses efforts à la force centrale. Il y a tout lieu de croire que la substance caseuse la plus travaillée est celle du lait qui est destinée à une si belle fonction. On sait que cette substance peut s'épaissir & devenir assez dure pour souffrir le ciseau du sculpteur. On l'emploie même pour cette raison à luter les fêlures des vaisseaux chimiques, sans que l'action d'un grand feu puisse la lui ôter. Eh ! pourquoi refuserait-on de croire qu'elle puisse être absorbée par le systême chyleux de l'enfant, & parvenir dans son état de première combinaison jusque dans les organes à développer ? Ne voit-on pas les glandes du mésentère dans le carreau en être surchargées de manière à ne pouvoir livrer passage au chyle qui y aborde continuellement, malgré l'usage si utile de la bile dans ces coagulations du lait. Le petit lait qui contient un mucilage & une substance sucrée également nutritive, en est le véhicule. La partie caseuse excédante à la mixtion du chyle, en lestant pour ainsi dire le systême intestinal, en sollicite les contractions, & s'amoncèle peu-à-peu dans les gros intestins pour former les matières fécales.

Le lait qu'on doit préférer à tout autre comme le plus propre à opérer tous ces changemens, est sans contredit celui de la mère. Toutes les parties sont proportionnées à la délicatesse des organes de l'enfant. Elles ont reçu chez elles un degré d'animalisation qui n'attend chez le nourrisson qu'une dernière modification pour parvenir à sa perfection (1). Malgré toutes ces bonnes qualités, le lait cependant peut produire de mauvais effets quand il est pris en trop grande quantité pour que les organes puissent le digérer. On doit donc

(1) Souvent cependant ce lait manque, & la mère ne peut remplir un devoir pour lequel elle se sent un penchant naturel. Quelques-unes préfèrent alors de donner à leurs enfans le lait de vache ou de chèvre, dans la certitude où elles sont qu'aucun vice n'en altère les bonnes qualités. Elles le font prendre au pis de l'animal même, ou elles le donnent avec un biberon, le coupant plus ou moins, selon les circonstances, avec une légère eau d'orge, sucrée ou miellée. Mais souvent ce genre de nourriture ne remplit point l'objet pour lequel on y avait recours; les enfans dépérissent, & c'est ce qui arriva dans les tentatives de M. de Chamousset à cet égard. On remédiera à cet inconvénient en réduisant en poudre fine, du pain desséché au four; on en délaye une certaine quantité dans du lait coupé avec l'eau d'orge, suffisamment pour en faire une crême légère semblable à celle de riz. On fait prendre à l'enfant cette crême quatre ou cinq fois par jour en petite quantité avec une cuillère.

veiller scrupuleusement à ce que l'estomac n'en soit jamais surchargé ; & pour éviter un pareil inconvénient, il sera convenable de mettre au moins un intervalle de deux heures entre chaque allaitement : de cette manière, le lait a le temps d'être digéré, & les mamelles celui d'en former un nouveau. Quand l'estomac le rejette trop souvent sous forme de grumeau, il est bon, une heure avant, de donner la mamelle, de faire prendre à l'enfant une cuillerée d'eau de canelle simple, dans laquelle on mêle dix à douze grains d'yeux d'écrevisses, pour absorber la quantité excédante d'acide que les sucs bilieux ne peuvent vaincre. A mesure que le temps du sévrage approche, on peut entremêler au lait qu'on donne, quelques panades simples, ou une bouillie faite avec la farine de malt. Cette farine provenant d'un grain déjà fermenté, ne peut, comme la bouillie ordinaire, donner naissance à la saburre visqueuse & acide qui occasionne tant d'accidens. Ainsi, par l'usage continué d'un lait de bonne qualité, & par les alimens simples que nous venons d'indiquer, quand ses organes permettent d'y avoir recours, l'enfant acquiert de plus en plus de la force. Ses petits membres s'arrondissent, une graisse grumelée se dépose sous le tissu de sa peau ; ses chairs prennent plus de consistance ; ses os se durcissent pour soutenir tout le poids de l'édifice

l'édifice qu'ils doivent bientôt supporter. Les organes de ses sens se développent, son oreille est attentive aux doux sons de la voix maternelle, ses yeux commencent à considérer les objets qui l'entourent ; rien cependant ne les fixe encore. Les ris viennent folâtrer sur son visage, sa main commence à caresser celle à qui il a coûté tant de peine. Quelques jours encore, & ses jambes lui permettront de chercher ou de fuir sa mère, en faisant éprouver à celle-ci ce doux plaisir que le Tasse a si bien décrit (1). A mesure que le cœur déploie ses forces pour produire ces changemens, la bouche s'orne de deux rangées de petits os qui viennent en relever l'incarnat par le blanc émaillé de leur substance. La Nature prévoyant qu'il faut à l'enfant une nourriture plus solide pour fournir au continuel accroissement de ses organes, les fait sortir à mesure de l'une & de l'autre mâchoire, pour épargner au petit individu les douleurs terribles que leur apparition simultanée eût occa-

(1) Vorrai dunque pur Silvia,
Dai piaceri di Venere lontana
Menarne tu questa tua giovanezza ?
N'el dolce nome di madre udirai,
Ne intorno ti vedrai vezzosamente
Scherzare i figli pargoletti ? Ah cangia
Cangia, prego, consiglio
Pazzarella che sei. *L'Aminta del TASSO.*

sionnées. C'est alors que les sources laiteuses doivent être détournées de l'enfant (1). En tarissant chez la mère, leur desséchement la force à remplacer l'aliment rare qu'elles fournissent encore à son nourrisson, par un autre dont il puisse tirer un meilleur parti.

Article II.

Du lait considéré comme principe de maladie chez l'enfant.

Quand les parties intégrantes du lait sont dans une juste proportion, & que les organes digestifs du nouveau-né jouissent de toute la force qu'ils doivent avoir dans une bonne constitution, la digestion de cet aliment est facile, & tous les changemens qui dépendent de cette coction, ne sont troublés par aucun accident. Mais souvent le systême alimentaire de l'enfant est presque sans énergie ; ou le lait qu'il prend abonde en molécules épaisses & grossières, l'un de ses principes

(1) Ce temps commence au huitième mois ; mais ordinairement on ne sèvre l'enfant qu'à dix mois & même plus tard. En Canada, les femmes allaitent leurs enfans jusqu'à quatre & cinq ans. Il est d'expérience que les enfans qui tettent trop long-temps, sont lourds & stupides ; & que ceux qui sont trop peu de temps à la mamelle, sont au contraire faibles, délicats & vivent peu d'années.

l'emporte sur les autres, ou la quantité qu'on lui en donne, surpasse la force de ses organes. De-là naissent différentes maladies, qui sont d'autant plus difficiles à guérir, qu'on les néglige dans le commencement, & que lorsqu'elles sont assez graves pour fixer l'attention, les enfans refusent les remèdes qui pourraient encore les dissiper. C'est vraisemblablement la considération de tous ces désordres qui avait entraîné Van-Helmont, l'homme de son temps le plus adonné aux paradoxes, à regarder le lait comme la plus mauvaise nourriture pour les enfans. Après avoir donné les raisons qui appuient son opinion, il termine par dire dans ses écrits : *Odi infantum nutritionem per lac intentatam.*

Quand la débilité du systême digestif est inhérente à la première constitution, le lait, quelque louable qu'en soit la mixtion des principes, séjourne alors dans les premières voies. Les sucs biliaires & pancréatiques, dont l'activité est émoussée, ne peuvent en dissoudre les coagulations ; l'air qui se dégage lors de la digestion, & qui ne peut entrer qu'en partie dans une combinaison nouvelle, se répand dans toute la continuité du canal alimentaire, & en tendant uniformement le ventre, il contribue à former le principal symptôme de la tympanite. Les enfans, comme s'ils soupçonnaient l'aliment qui leur est

destiné capable d'augmenter tous leurs maux ; n'ont recours que rarement à la mamelle. Quand cette débilité n'est point portée à un trop haut point, les accidens sont moins à craindre & cèdent plus facilement aux remèdes. Le moindre de tous est le vomissement de caillots blanchâtres dont la nature est la même que celle du fromage, ou un dévoyement dont les matières ont les mêmes apparences. Ces évacuations ont également lieu chez les enfans de la constitution dont nous parlons, comme chez ceux que les nourrices surchargent de lait, quoique d'ailleurs ils jouissent d'un bon tempérament.

Quelquefois la sensibilité des organes, loin d'être affaiblie en pareilles circonstances, n'en est que plus vive. Les réseaux nerveux de l'estomac & des intestins, continuellement agacés par les coagulations caseuses, ou par l'acrimonie rance ou acide qui se développe alors, communiquent leur affection à toute la machine, & l'on voit dans ces cas toutes les parties du petit enfant travaillées de mouvemens convulsifs qui font naître les sentimens de la commisération chez l'homme le plus insensible.

Les effets de cette débilité d'organes ne sont pas toujours bornés à la continuité du canal alimentaire que le lait doit parcourir ; des parties plus éloignées en éprouvent encore les atteintes,

& par le genre d'affection qu'elles reçoivent, elles donnent lieu à diverses maladies dont les symptômes, quelques compliqués qu'ils soient, proviennent d'une seule cause qu'on soupçonnait à peine. Ainsi, malgré que les principes du lait aient pu vaincre, dans une pareille constitution, les obstacles qui s'opposaient à leur absorption, par les villosités de la membrane intestinale, toutes les difficultés ne sont point pour cela surmontées. Ils ont encore à parcourir une série nombreuse de vaisseaux qui viennent former le labyrinthe que l'on observe dans les glandes du mésentère avant de parvenir au canal thorachique, & delà être versé dans le torrent de la circulation. La partie caseuse ne peut trouver dans ces détours, & notamment dans les glandes du mésentère, que des causes propres à la retarder. Naturellement lente, visqueuse, ses élémens se rapprochent, quelques vaisseaux, encore ouverts, prennent ce qui est plus fluide; ce qui est plus dense s'unit & s'identifie, pour ainsi dire, avec les parois vasculaires, & en tuméfiant les glandes, leur donne une solilidité qui équivaut à celle du marbre. Delà l'origine de ces chapelets glanduleux que les doigts du Praticien distinguent dans le bas-ventre de pareils enfans.

L'acide du lait qui, chez les enfans bien portans, s'échappe avec la matière de la transpiration

à mesure qu'il se développe, reste souvent dans ces cas confondu avec les humeurs. Il concentre ses effets sur les organes de l'ossification, & dissout la terre crétacée que les vaisseaux y avoient déposée pour donner aux os la solidité que demandaient les fonctions des parties molles qui doivent les recouvrir. On voit alors l'épine se déformer, les extrémités spongieuses des os longs se gonfler, les chairs devenir molles, & refuser de soutenir un édifice dont la charpente n'offre elle-même aucune résistance. Ces accidens qui ordinairement ne paraissent que vers la fin de l'allaitement, se dissipent quelquefois insensiblement, quand la force de la vie prend le dessus, & qu'on observe scrupuleusement les conseils qui peuvent l'y déterminer.

Souvent la Nature appelle ses forces pour vaincre cette acidité avant qu'elle ne soit parvenue à produire des effets insurmontables. Le systême vasculaire est irrité, la fièvre s'allume, tous ses symptômes l'accompagnent, & la peau se couvre de nombre de pustules qui sont autant de moyens médités pour évacuer une cause dont les effets eussent été plus fâcheux, si elle n'avoit été combattue. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur les maladies des enfans, n'ont point été insensibles à la cause première de tous ces désordres, & c'était pour la combattre par des remèdes qui lui fussent

entièrement opposés, qu'ils prescrivaient si fréquemment les absorbans. Ces remèdes, quoique bien indiqués dans quelques circonstances, sont devenus funestes dans beaucoup d'autres, par la mauvaise application qu'on en a faite (1).

Quand les principes nutritifs du lait ne sont pas assez abondans pour suffire à l'emploi que les organes de l'enfant doivent en faire, différens désordres surviennent, lesquels souvent se confondent avec ceux que nous venons de remarquer. Le plus ordinaire de tous est le marasme, ou la consomption. Dans ces cas l'enfant se dessèche; son ventre ne présente aucune dureté, ses joues & ses yeux se cavent, il est avide d'une mamelle qui souvent est à sec, & le peu de nourriture qu'il prend, loin de servir à son développement, est consumé par le feu de la fièvre.

Les parties butyreuses & caseuses, souvent trop abondantes, sont également susceptibles, en séjournant dans le duodénum, & n'étant point assez tôt travaillée par l'énergie de la bile, d'acquérir une rancidité propre à exciter la constriction de l'orifice du conduit choledoque, & ainsi donner lieu,

(1) Nous ne connaissons point de meilleurs moyens dans ces cas, que d'évacuer d'abord les premières voies, & de prescrire ensuite de l'infusion d'une pincée de fleurs de jacée, ou l'espèce de violette qu'on nomme *pensée*.

pour peu que cette cause persiste, à un désordre dans la secrétion de la bile. La jaunisse qu'on observe si souvent chez les enfans nouveaux-nés à qui l'on donne un lait trop vieux, ne reconnaît point d'autres causes. D'autres fois ces effets, au lieu d'être opérés dans le duodénum, ont lieu dans toute la continuité du canal alimentaire, & l'action augmentée des intestins excite des dévoyemens dont les matières sont jaunâtres, verdâtres, entremêlées de longs filamens caseux, & souvent surmontées d'une couche butyreuse assez sensible. Cette circonstance demande les purgatifs doux & notamment ceux qui sont sous forme syrupeuse, tels que le syrop de chicorée composé, ou celui de fleurs de pêchers. En général, cette classe de remèdes, les absorbans, les anthelminthiques, & les eaux aromatiques & spiritueuses peuvent être regardés comme les seuls remèdes propres aux maladies courantes des enfans, quand ils sont judicieusement prescrits.

Nous pourrions étendre davantage le nombre des maladies que nous venons de considérer, en en parcourant les espèces; mais nous terminerons ici leur énumération, n'ayant voulu que crayonner l'esquisse d'un tableau pris dans la Nature même, & offrir en groupe les accidens fâcheux qu'occasionne chez les enfans un lait de mauvais caractère.

CHAPITRE III.

Du lait examiné chez les adultes de différens sexes.

Si le lait peut produire dans l'enfance les changemens que nous avons vu survenir à la machine, quand il a les qualités qui lui sont convenables, que ne doit-on point espérer de son usage chez l'adulte dont la complexion faible & délicate l'approche de cet âge ? Ses bons effets dans pareilles circonstances ont été connus de tout temps & comme aliment & comme médicament, ainsi que le constatent les deux vers d'Ovide :

Lacte mero veteres usi memorantur & herbis
Sponte suâ siquas terra ferebat... (1)

Cette nourriture simple, avec le miel, était celle qu'espéraient nos premiers pères dans la terre promise. Elle était pareillement celle des Homolgiens, espèce de Pithagoriciens, si l'on s'en rapporte à Homère.

Le lait est encore pour des nations entières, & principalement pour les habitans des montagnes, la

(1) On dit que les Anciens se nourrissaient de lait
Et d'herbes que sans art la terre leur offrait.

nouriture journalière & fondamentale que la nature de leur climats leurs destine (1). Ils en travaillent & modifient les produits sous un assez grand nombre de formes. Il faut parcourir les chalêts de la Suisse ou les déserts de la Tartarie & de l'Arabie pour être témoin des soins qu'on apporte à sa préparation. Cependant une pareille nourriture, qui n'est tempérée que par un pain épais de bled noir, ou de chateigne chez les montagnards du Limousin, des Alpes ou de la Suisse, loin de contribuer à la souplesse & à la svelté des membres, ne fait que les endurcir & ôter aux sens leur vivacité. Aussi voit-on ces peuples opposer à la gaieté, à la légèreté & à la vigueur des habitans des pays vineux, une paresse & une pesanteur qui tient souvent de la stupidité. Il est à présumer que les voyages continuels de quelques hordes de Tartares qui ne vivent que du lait de leurs jumens, parent à ces inconvéniens auxquels ne peuvent remédier les montagnards par leur genre de vie & par la position des lieux qu'ils habitent. Le meilleur moyen donc de s'opposer à cette mélancolie ou

(1) La principale nourriture des habitans du Thibet, est le lait de leurs bestiaux, dont ils font des fromages. Ils se nourrissent encore de farine d'orge & de pois, à laquelle ils ajoutent un peu de beurre. *An account of the kingdom of Thibet in a letter from John Sterwart to M. Pringle, Philosoph. Transact. for the year 1777.*

à ce noir des idées auxquels ſont ſujets ceux qui ſe fixent à la diète lactée, eſt l'exercice fréquemment répété. On pourrait croire, & peut-être avec raiſon, d'après ce penchant à la réflexion que le régime lacté occaſionne, qu'un des meilleurs moyens de ſe faire à la vie méditative, ſerait l'uſage du lait. Auſſi eſt-il l'aliment de beaucoup de Brames qui, dans les Grandes-Indes, comme ici nos Anachorettes, étudient au fond des déſerts les ſublimes principes de leur religion. J'ai vu ainſi près Poulpara, aux environs de Surate, un Fakir qui menait une vie abſolument contemplative & ſilencieuſe depuis vingt ans qu'il s'était fixé au lait de buffle, que lui apportaient tous les jours ceux de ſa ſecte que ſon genre de vie édifiait.

Quand le lait paſſe aiſément, qu'on le prend modérément, & qu'on remédie aux inconvéniens que ſon uſage occaſionne, on eſt étonné de voir les perſonnes, même les plus robuſtes, & celles qui ont l'eſprit le plus vif, au-lieu de ſentir un affaibliſſement dans leurs facultés corporelles & ſpirituelles, en éprouver au contraire une nouvelle vigueur. On eſt également étonné que des perſonnes auparavant voraces, s'accoutument à la ſobriété & aux fatigues que ce genre de diète exige, & qu'elles contractent de l'indifférence & même du

dégoût pour les alimens ordinaires. Galien (1) cite l'exemple d'un homme qui a vécu cent ans en se fixant à ce régime. Il mêlait à son lait tantôt de la mie de pain ou du miel, d'autres fois il se contentait seulement de le faire cuire, en y jettant quelques pincées de thym. Buchener rapporte pareillement celui d'une fille qui ne prit que du lait coupé pendant six ans. Le célèbre Vincent Placcius, Professeur d'Hambourg, ne vécut également que de lait.

Il est d'expérience que le lait diminue singulièrement l'appétit, vraisemblablement en invisquant la surface intérieure de l'estomac par son principe butyreux; mais c'est alors un défaut qu'il partage avec les mets que les plantes potagères fournissent. Souvent il relâche trop le ventre, d'autre fois il le resserre; en général, il convient peu, non-seulement à eux qui sont usage de vin, mais encore à ceux dont la fibre est faible & lâche.

ARTICLE I.

Du lait considéré comme substance diététique.

Le lait dont nous nous occuperons particulièrement dans cet article, est celui de vache. Ce lait est le lait par excellence; c'est celui dont on parle

(1) De sanitate tuendâ, *lib.* 5, *cap.* 7.

dans les ouvrages diététiques, lorsqu'on n'en détermine point l'espèce. Il est vraisemblable que la facilité de se le procurer est la cause de cette prééminence qu'on lui a donnée sur les autres; car, dans les pays où les chèvres, les femelles des chameaux & les jumens sont plus communes que les vaches, le lait de ces animaux a la préférence sur lui. Le lait de la femelle du buffle est très-usité dans l'Inde, quoiqu'il soit moins bon que celui de vache. Tavernier dit qu'il y a des femelles qui en rendent par jour jusqu'à vingt-deux pintes. Hippocrate recommandait le lait de chienne pour exciter les mois & chasser le fetus. Dioscoride l'a également conseillé; mais l'autorité de ces Auteurs n'a jamais pu lui donner cours, ainsi qu'à celui de truie.

SECTION I.

Du lait de vache & des règles à observer dans son usage, & généralement dans la diète lactée.

QUAND on se met au lait de vache (1), il faut prendre l'animal dont on le trait, jeune de préférence à un vieux qui ne fournirait qu'un lait moins balsamique. On veillera à ce qu'il soit bien soigné,

(1) Ce que nous disons ici de la vache doit également s'entendre de tous les animaux dont on prend le lait.

nourri habituellement à la campagne, & dans de bons pâturages, autant qu'il sera possible (1), ou du moins dans une étable bien aérée & pourvue d'une litière fraîche que l'on renouvelle fréquemment. Il s'en faut de beaucoup que les vaches qu'on garde dans les fauxbourgs des grandes villes pour fournir au lait qu'elles consomment, jouissent de ces avantages si essentiels à leur santé & à la bonté de leur lait. Le lait est meilleur quelques semaines après que la vache a mis bas & tant qu'elle en donne abondamment, que dans les premiers jours, &

---

(1) Les différences que le lait présente selon que l'animal se nourrit plus ou moins de végétaux frais, sont très-sensibles dans les climats de la Zône-Torride, où les saisons, au-lieu d'être partagées en quatre, comme en Europe & dans les Zônes tempérées, le sont en deux, celle de la sécheresse & celle des pluies. Pendant la première, qui dure ordinairement neuf mois de l'année, tous les végétaux se dessèchent; la terre, manquant d'eau, se fend de toute part; & le travail de la végétation languit, même dans les jardins arrosés à force de bras. On ne nourrit alors les bestiaux que de roseaux & d'herbes sèches; aussi leur lait est-il, dans cette saison, peu riche en principes butyeux. On n'en retire qu'une petite quantité, dont on ne fait qu'un mauvais beurre & un médiocre fromage. Mais lorsque la saison des pluies arrive, la terre s'enrichit d'une verdure nouvelle que les animaux broutent avec d'autant plus de plaisir, qu'elle leur avait été refusée depuis long-temps, & leur lait ne tarde point à manifester, par ses bonnes qualités, la différence que ce changement de régime apporte.

lorsqu'il commence à diminuer. Celui d'un bête pleine & en chaleur doit être rejetté, vu la grande exaltation de ses principes & sa trop grande aquosité.

Il importe beaucoup à la bonté du lait qu'il soit trait & conservé dans des vaisseaux propres, & qui ne puissent lui communiquer aucune qualité nuisible. Le Gouvernement s'est donc sagement conduit en proscrivant tous les vaisseaux de cuivre qu'une ignorante routine laissait subsister dans le commerce de cette denrée. Mais combien de personnes en ont été la victime jusqu'à ce que ses yeux aient été dessillés à cet égard.

On recommande encore de prendre le lait du même animal, quand on doit en faire long-temps usage. Ce conseil n'est pas sans fondement. Il se trouve en effet des estomacs dont la sensibilité est si exquise, qu'ils distinguent très-bien les laits traits de divers individus. Il en est même qui portent la délicatesse au point de ne pouvoir supporter celui auquel ils ne sont point accoutumés. Les personnes qui ne peuvent vivre qu'en livrant leurs organes au plus haut point de vibratilité dont ils sont susceptibles, sont celles chez qui l'on observe cette singulière délicatesse de tact ; aussi feront-elles bien d'avoir chez elles l'animal dont elles voudront prendre le lait.

On ordonne le lait comme substance diététique, moins dans la vue de remédier à des maux

présens, que pour prévenir ceux qui sont futurs. On est moins sévère alors dans le dernier cas sur l'exactitude du régime que dans le premier.

On se contente de joindre le lait comme assaisonnement aux alimens simples qu'on prescrit. Ainsi l'on allie au riz, aux œufs, aux pâtes d'Italie, & à nombre d'autres mets, cette substance qui, en plaisant au palais, ne fait qu'ajouter à leur qualité nutritive. Les cuisiniers de nos jours, qui emploient encore actuellement, comme du temps d'Athènæus, tous les moyens de rendre nouveaux & agréables à nos sybarites des alimens qu'ils ont tant & tant de fois tourmentés, suppléeront ici aux omissions préméditées (1). On unit encore le lait à l'infusion de thé, de café ou d'écorces de cacao, & l'on prend le matin ce mélange comme repas, ou comme une simple boisson. Quelques personnes y ajoutent un peu d'eau-de-vie pour rendre ce mélange plus supportable à leur estomac. On l'emploie aussi de cette dernière manière dans les sécheresses habituelles de poitrine, en le mêlant à l'infusion de fleurs de bouillon blanc ou à la décoction d'orge mondé. Le lait, ainsi pris, a l'inconvénient de lâcher quelquefois le ventre, ou il donne lieu à des rapports nidoreux. L'air qui

(1) Voyez *Athenæus de lactariis operibus panificiis.*

qui se dégage lors de sa digestion, souvent gonfle l'estomac, ou passant par le pilore, il se répand dans tout le système intestinal, & manifeste sa présence par des tranchées & des borborygmes auxquels il donne lieu. Les excrémens sortent à différentes fois délayés, jaunâtres & absolument semblables aux évacuations qu'un purgatif excite. De toutes les infusions qu'on mêle au lait, celle qui s'oppose le plus communément à cette espèce de purgation, est celle du café. Cet effet laxatif du lait s'observe principalement chez les personnes robustes qui n'y sont point accoutumées, & dont les alimens ordinaires sont d'une nature grossière & humectés d'un vin généreux & âpre. Les personnes faibles, au contraire, soit qu'elles entremêlent le lait à leur nourriture, ou qu'elles le prennent seul par régime, éprouvent une affection entièrement opposée à celle que nous venons de considérer. Elles sont constipées, & cet accident est pour la diète lactée un inconvénient qu'il est facile de corriger. Les Anglais, dans leurs Comptoirs de l'Inde, unissent le lait au vin à partie égale; ils assaisonnent ce mélange avec le sucre, la canelle & la muscade, & le prennent pour conforter leurs estomacs que les boissons chaudes de thé & les chaleurs continuelles du climat énervent. Ils l'unissent encore avec la boisson fort usitée chez eux, qu'ils nomment *punch*.

Quoique l'on puisse allier l'usage du lait aux autres alimens, il vaut toujours mieux le prescrire seul, quand on veut remplir plus promptement les indications pour lesquelles on l'ordonne. On choisit ordinairement, pour le prendre, la saison du printemps. Au commencement de cette saison, la terre se couvre d'herbes succulentes qui n'attendent pour former le lait, que l'opération des organes de l'animal qui va les brouter. Les mouvemens qu'il se donne pour se la procurer, augmentent le ton de la fibre dont la douce énergie est requise pour la perfection de cette humeur. L'air embaumé de la campagne, en passant dans son sang, vient ajouter une richesse nouvelle à cet aliment. Quand on ne peut profiter de cette saison, la réflexion indique l'automne qui en approche le plus. Mais quand le genre d'affection demande une continuité dans le remède, la sécheresse de l'été ou le froid de l'hiver ne doivent alors apporter aucun délai à son usage.

Quand on ne prend le lait qu'une fois le jour, on choisit le matin de préférence au soir sans en trop donner de raison. Il semble cependant qu'il vaudrait mieux le prendre vers ce temps que le matin, les occupations de la matinée ne pouvant que nuire à la facilité de sa digestion. On a vu des personnes qui ne pouvaient supporter le lait le matin, le digérer très-bien le soir. Quand on le prend

vers ce temps, il faut avoir soin que l'estomac soit dans une vacuité parfaite, autrement le lait se mêlant avec les restes d'une digestion encore imparfaite, ne pourrait répondre aux vues que l'on s'est proposées.

On est dans l'usage de purger au commencement ceux qui se mettent au régime du lait. Cette coutume est assez indifférente quand il n'y a aucun signe d'impureté dans les premières voies; mais pour peu que la langue soit chargée, que les signes propres aux différentes espèces de saburre en indiquent quelcues-unes, il est de la prudence de faire précéder un purgatif ou deux à l'usage du lait. Le laboratoire de la première digestion purgé des immondices qui l'invisquaient, en sera plus propre à l'absorbtion des particules nutritives, qu'il ne l'eût été sans cette précaution. Il sera même convenable de réitérer la purgation une quinzaine de jours après l'usage du lait, pour enlever tout ce qu'une digestion imparfaite de ce fluide aurait pu laisser accumuler dans les intestins. Souvent en effet les coagulations de ce fluide qui ont résisté à l'action de la bile, séjournent dans les cellules du colon, & y acquièrent quelquefois la dureté de la pierre. On trouve chez les Observateurs l'histoire de concrétions stercorales qui n'avaient d'autre base que ces coagulations. Les Médecins, pour éviter ces accidens,

sconeillent d'unir au lait quelques eaux minérales légères qui contiennent quelques principes alkalins, toutes les fois que les urines ou les excrémens sortent difficilement, & qu'il y a des signes d'une acidité trop développée. Les personnes dont le tempérament approche du bilieux, feront bien de se purger plus souvent que les autres. Les pilules d'extrait de rhubarbe, à la dose de vingt à trente grains, données tous les trois ou quatre jours, ou cette substance pulvérisée & mêlée à quelques marmelades, réussissent alors singulièrement bien.

Quand on se met entièrement au lait, la première attention qu'on doit avoir, est de se priver de tout aliment & de toute boisson qui pourraient s'opposer aux bons effets qu'on en attend. Cependant, comme l'on porte rarement la rigueur jusqu'à ce point, l'on mêle, comme nous l'avons déjà dit, les substances farineuses, fermentées ou non fermentées, au lait qu'on choisit comme le meilleur. Le matin, une tasse de lait pur ou coupé d'environ six onces d'eau, à midi une soupe faite avec deux ou trois tranches de pain & environ dix à douze onces de lait, le soir un riz clair avec une égale quantité de lait, à sept heures encore une tasse semblable à celle du matin en se couchant, un tel emploi du lait forme une diète lactée, non-seulement propre à remplir les vues médicales qu'on se propose, mais encore convenable pour soutenir les forces & l'embonpoint.

On a coutume d'interdire à ceux qui observent la diète lactée mixte, toutes les substances qui peuvent cailler le lait. Cette interdiction est-elle fondée sur des faits ? Si l'on interroge l'expérience, on trouve qu'elle lui est entièrement contraire. Puzos & Raux qui en ont tenté plusieurs à ce sujet, ont toujours trouvé le lait caillé dans l'estomac, avant qu'il ne fût passé dans les intestins pour y subir une digestion parfaite. J'ai toujours observé la même chose toutes les fois que j'ai consacré des animaux saturés de lait à la recherche des voies du chyle. Ces expériences prouvent que dans l'état naturel, le lait subit une véritable digestion à la manière des alimens solides, preuve nouvelle qu'il est d'une nature différerente du chyle qui ne contient rien d'excrémenteux. Les acides ne peuvent donc nuire pendant l'usage du lait par la coagulation qu'ils pourraient produire, puisque cette coagulation a toujours lieu. On a vu quelques personnes ne jamais mieux digérer le lait qu'autant qu'elles le mêlaient à des acides tel que celui de limon. On dit que ce mélange est ordinaire en Italie; il l'est dans l'Inde où les chaleurs du jour jettent dans l'accablement. Haën, en Allemagne, alliait toujours l'élixir de vitriol à la diète lactée, & il ne rapporte aucun accident qui soit résulté d'une pareille méthode.

Ceux qui observent la diète lactée pure, comme

ceux qui la mélangent, doivent éviter les veilles trop long-temps continuées. Ils doivent fuir les exercices trop violens, & n'offrir leur encens à Vénus que le plus rarement possible. Leur âme doit toujours être dans cette sécurité & ce calme qui font une des principales jouissances du Philosophe. Ils doivent éviter l'air humide & froid comme la chaleur excessive.

Le lait, quoique pris d'après les indications qui le demandent, ne réussit pas toujours. Si cependant il donne lieu quelquefois à de légers accidens, ce n'est pas souvent une raison d'en discontinuer l'usage, puisque souvent ils disparaissent, quoique l'on continue de le prendre. Assez ordinairement aussi la suppression du lait ne dissipe point les accidens qui peuvent venir d'une toute autre cause. C'est au Praticien à bien distinguer ces cas les uns des autres, afin de régler alors la conduite qu'il doit tenir. En général, quand les gonflemens d'estomac, les nausées, la perte d'appétit, les sueurs, les maux de tête, la fièvre ou seulement une partie de ces accidens surviennent, il faut en supprimer ou en suspendre absolument l'usage. Un purgatif, donné dans ces cas, fait souvent disparaître tous ces accidens qui persistent néanmoins quelquefois, malgré qu'on en répète l'usage.

Galien, en parlant de cet homme qui vécut si long-

temps en se fixant au régime lacté, en cite un autre qui, surpris de ce phénomène, & croyant que la cause en était cachée dans le lait, voulut éprouver également si cette nourriture lui serait aussi avantageuse ; mais le gonflement, la douleur d'estomac & la tension des hypochondres lui firent bientôt changer de résolution.

Comme le lait se caille toujours dans l'estomac, cette coagulation qui se manifeste par des concrétions blanchâtres plus ou moins denses, ne serait point une raison de l'interdire, si elle n'était point accompagnée d'accidens. Il n'en est pas de même quand les gros excrémens sont mélangés de pareilles concrétions. Leur nature véritablement caseuse, quoique de couleur verdâtre & jaunâtre, indique que le lait ne peut être absorbé dans le trajet du systême intestinal qu'il a parcouru. La tuméfaction des hypochondres, la pesanteur que le malade éprouve, la boufissure, la faiblesse & la perte d'appétit qui paraissent en même temps, ne font que confirmer les soupçons. Le défaut d'élaboration est rebelle à tous les remèdes, le temps n'y fait rien ; l'inertie qu'il occasionne dans l'estomac augmente de jour en jour, & se continue dans le reste du canal alimentaire. Le lait alors élude si bien la force des organes par où il doit passer, qu'on a vu des personnes rendre abondamment

de ces concrétions fromageuſes ſix mois après en avoir quitté l'uſage.

Souvent, au lieu des accidens que nous venons de rapporter, il ſurvient une conſtipation opiniâtre qui réſiſte aux laxatifs ordinaires. Cette circonſtance a ſpécialement lieu chez les vaporeux. Quelquefois encore les vapeurs paraiſſent chez ceux qui avant n'y étaient point ſujets, la conſtipation ſeule étant aſſez ſouvent la cauſe de ces ſymptômes ; dans ces cas, comme dans ceux où le lait occaſionne des dégoûts, il faut en ſuſpendre ou en interdire l'uſage.

Quand on ſe détermine à renoncer au lait, la prudence dicte de purger le malade ; cette précaution eſt même ſouvent la ſeule qu'on doive obſerver. Cependant, quand les accidens que le lait a produits ſont graves, qu'ils réſiſtent à la purgation, on doit preſcrire les remèdes, non-ſeulement appropriés à la nature des accidens ſurvenus, mais encore à celle de l'affection pour laquelle on l'avait preſcrit.

On s'oppoſe à la conſtipation que le régime lacté occaſionne, par l'uſage des lavemens qui font alors rendre beaucoup de ſelles blanches. Ces lavemens, quoique donnés ſouvent, ne parviennent pas toujours néanmoins à faire ceſſer le mal qui augmente même aſſez ordinairement.

On prescrit alors de la casse cuite, ou de la magnésie purgative. Quelques cuillerées de sucs de violettes, d'amandes & de cerfeuil mêlées à une égale quantité d'eau de veau, & prises dans la matinée, ont produit de bons effets chez les personnes délicates dont il est fait mention ici. Ce sont elles qui retirent un grand bien de la diète lactée; mais elles l'achètent ordinairement bien cher par les bouffées qui se portent à la tête ou à la poitrine, effets ordinaires de leur constipation.

On donne le lait pur & sortant du pis de l'animal, ou on le prescrit bouilli lorsqu'il est encore chaud, ou quand il est froid. On le mêle à différens véhicules comme l'eau commune, ce qui constitue l'hydrogala des Grecs, ou aux infusions & décoctions de différentes plantes ou semences, à leurs sucs, aux bouillons mêmes, aux liqueurs fermentées, comme le vin, la bierre; on lui ajoute le sucre, le sel, le miel, divers sirops, les absorbans, les martiaux, &c. On le donne en entier ou privé de l'un de ses principes, tel que le lait de beurre, le lait écrêmé, ou de plusieurs, tel que le petit lait.

La circonstance d'être pris chaud ou froid, n'est point indifférente dans la prescription du lait; quelquefois même elle est si essentielle, que tel estomac qui exige souvent l'un de ces états à

l'exclusion des autres. Cette singularité dépend entièrement d'une disposition inconnue & aussi bisarre que tout ce qui concerne le goût.

Toutes les fois que les circonstances le permettent, les malades prendront le lait au pis même de l'animal qui le donne. De cette manière, tout ce que ce fluide alimenteux contient d'évaporable est transmis, sans aucun délai, dans la masse des humeurs. La conservation de ce principe subtil, ou de cette espèce d'esprit recteur, a été regardée de toute antiquité comme absolument nécessaire au lait, pour animer la machine & lui procurer ce sentiment gracieux si bien exprimé par ce vers de Lucrèce :

Lacte mero mentes perculsa novellas.

Euriphon, Hérodote & Prodius, fameux Médecins des premiers siècles, l'avaient en vue quand ils recommandaient le lait pris aux mamelles mêmes. Galien confirme ce sentiment, en comparant cette humeur à la liqueur spermatique, qui perd son activité quand elle reste quelque temps au-dehors.

Le lait coupé avec l'eau ou les décoctions farineuses, passe beaucoup plus aisément ; mais ce mélange ne peut remplir que l'indication simple qui porte à employer le lait. Il n'en est pas de même quand on l'allie aux sucs, aux infusions &

aux décoctions vulnéraires, sudorifiques, & aux eaux minérales. Un tel mélange devient alors propre à remplir des indications composées. Ainsi on l'ordonne coupé avec les sucs de renouée, de plantain ou de tormentille, pour adoucir par le lait ou resserrer par le principe astringent de ces plantes. Les mélanges peu ordinaires de bouillon & de liqueurs vineuses avec le lait sont plus nourrissans & fortifians que le lait simple. Le lait mêlé ainsi au vin, est une espèce de stomachique pour des tempéramens particuliers qu'on ne peut découvrir que par une longue observation.

Le sucre, le sel, les poudres absorbantes, l'huile de tartre par défaillance, l'eau de chaux, mêlés au lait, modèrent l'effet de ses altérations qui, portées à un certain point, s'opposeraient à son usage. On lui donne une qualité martiale, en y plongeant un fer chaud; alors il est moins sujet à exciter le dévoyement léger qu'il occasionne ordinairement lorsqu'on en commence l'usage. Les farineux mêlés au lait en diminuent les inconvéniens; ils se l'approprient pour ainsi dire, & en rendent la digestion plus facile; mais ils le privent d'une partie de ses propriétés. On observe que le lait écrêmé passe communément mieux que le lait entier, & qu'il fatigue moins l'estomac.

Les accidens que l'usage du lait occasionne, loin de provenir d'une disposition donnée de la

personne qui le prend, sont souvent dépendans de la nature de cette substance. Avant donc de chercher à y remédier, il faut d'abord s'assurer de la bonne qualité du lait, & ne point se laisser tromper par les apparences, comme on ne l'est que trop souvent dans les grandes villes où l'on mêle de la farine au lait pour lui donner plus de consistence.

ARTICLE II.

Du lait considéré comme substance médicamenteuse.

LE lait vu sous ce point, présente un remède bien commun & bien innocent, qui a eu ses enthousiastes en Médecine. Jean Costæus, dans son traité de *facili Medicinâ*, le regarde comme un remède universel. Wepfer, Médecin Suisse, en parle comme d'une substance qui contient en elle quelque chose de divin (1). Quoi qu'il en soit de l'opinion de ces Médecins, le lait n'en est pas

---

(1) « Il y a quelque chose de surnaturel dans le lait de » femme comme dans celui d'ânesse, ce que je n'aurais pu » croire, si mes sens ne m'en eussent rendu garant. J'ai vu » de mes propres yeux des hommes acquérir, pour ainsi dire, » une constitution nouvelle par son usage. Plusieurs en » obtinrent une teinte de couleur plus agréable, & des » forces plus durables ». *Wepfer Epist. ad Verzascham.*

moins le meilleur baume qui puisse remédier à la dégénerescence des humeurs, soit que cette dégénerescence soit spontanée, soit qu'elle provienne de l'abus des médicamens que l'ignorance ne prescrit que trop souvent.

Les premiers Médecins qui tentèrent l'usage du lait dans le traitement des maladies, ne furent pas indifférens sur les effets d'un remède aussi précieux. L'analogie qu'ils lui découvrirent avec nos humeurs, ne fit que confirmer davantage l'espérance des bons succès qu'ils se flattaient d'en obtenir. En parcourant les ouvrages qu'ils nous ont laissés, on est étonné du nombre de maladies pour lesquelles ils l'employaient. Hippocrate l'ordonnait dans la jaunisse, les maladies pituiteuses, les fièvres bilieuses, l'éréſipèle du poumon, l'épilepsie, la paralysie, dans le traitement des ulcères de la tête, dans la maladie qu'il appelle *livide*, dans les affections qu'il range parmi les mélancoliques, dans les melæna, les cours de ventre, le flux hépatique, dans l'hydropisie causée par un vice de la rate ou du foye, dans la sciatique, les flux, l'hydropisie & les strangulations de matrice, dans les inflammations, les érésypèles, les fièvres hectiques, & le cholera sec. Il faisait toujours précéder le *veratrum*, *cneorum*, le suc d'*hypophaë* ou les *grana cnidia* à son usage, pour ouvrir les passages & faciliter son admission dans le système vasculaire.

Ce Père de la Médecine préférait le lait d'ânesse à tout autre ; cependant il lui substituait souvent la sérosité. Il prescrivait l'un & l'autre en assez grande dose pour exciter la purgation. Souvent il leur ajoutait du miel, ou il conseillait seulement de le faire bouillir pour lui donner cette vertu. Il donnait également le lait, dans ces cas & dans beaucoup d'autres, comme analeptique. Galien & les Médecins Arabes ont suivi Hippocrate dans l'emploi qu'ils ont fait de ce remède. Sydenham en a été un grand partisan ; il faisait consister tout le traitement de la phthysie dans le lait & l'équitation. Actuellement même les Médecins Indiens employent encore le lait comme excipient de la plupart de leurs remèdes ; ils le donnent également seul lorsqu'il est frais comme lorsqu'il est caillé ; ils l'appellent *Tayr* dans ce dernier état, & ils le regardent comme un excellent remède contre la dyssenterie.

Mais quelque simple & quelqu'innocent que soit le lait indiqué par la Nature elle-même, s'il est sujet à occasionner les accidens que nous avons cités dans l'article précédent, lorsqu'on le prend pour prévenir des maux futurs, il ne pourra qu'augmenter la véhémence des maux présens, si on l'emploie inconsidérément. Ce médicament demande donc toute l'attention du Praticien quand il s'agit de décider l'espèce qui convient, le temps & la ma-

nière de le prendre, les substances qu'on lui doit allier, les moyens propres à prévenir les accidens qu'il peut produire, lorsqu'ils sont de nature à s'opposer à son usage. Toutes ces circonstances ne demandent rien moins qu'une connaissance très-étendue de la nature des maladies pour lesquelles il est indiqué, & des accidens qui peuvent survenir à son usage.

Nous considérerons dans cet article les différentes espèces de lait qu'on donne comme médicament dans les maladies, & nous traiterons ensuite sommairement des différentes affections que chacun d'eux exige, & de celles qui les excluent.

SECTION I.

Des différentes espèces de lait usitées en Médecine.

LA vache n'est pas le seul animal domestique qui fournisse son lait aux malades, les mamelles de plusieurs animaux en préparent également un dont la nature ne doit point être indifférente aux Médecins qui en apprécient les diverses propriétés. L'Auteur de l'Hygiène latine, qui a si bien réussi à embellir ses préceptes par les agrémens de la Poésie, nous dépeint à ce sujet par les traits suivans les richesses qui attendent dans leurs magasins l'emploi que le Praticien en doit faire.

Nec lactis species ægris datur unica, dulcem
Omnia distento fundunt animantia rorem
Ubere : nunc levius pleno lac ubere præbet
Fortis equa, Arcadiumque pecus saliensque capella,
Fecundis gravius nunc mammis vacca profundit.
At non ulla datur species quæ reddere vires
Possit & antiquum meliùs reparare vigorem,
Quàm quod femineo suges ex ubere, turget
Nectare materies, nostrisque simillima succis (1).

Nous allons considérer chacun de ces laits dans autant de paragraphes, en commençant par celui d'ânesse.

§. I.

Du lait d'ânesse.

Cet animal si utile à l'homme pour partager ses travaux, & qui continuellement peut engendrer & nourrir, fournit un lait fort usité après

(1) Le même lait pourtant ne convient pas à tous :
Ainsi l'on doit choisir les diverses femelles
Dont cette liqueur pure a gonflé les mamelles.
Plusieurs offrent un lait aussi léger que doux ;
Tels la fière jument, le troupeau d'Arcadie,
La chèvre au pied léger : mais c'est dans nos guérêts
Que la vache féconde en puise un plus épais.
Nul autre cependant avec plus d'énergie
Ne réussit à rendre un mourant à la vie,
Que celui qu'une femme épanche de son sein,
Nectar vraiment ami des sucs du corps humain.

ce qui

celui de vache. L'analyse que nous en avons donnée, en indique déjà les propriétés médicinales. Cette analyse, quoique naturelle, se rapporte trop bien avec celle que nous en a donnée Hoffman par la distillation, pour qu'on ne puisse en conclure que ce lait possède à un degré supérieur toutes les vertus du lait ordinaire, sans en avoir les principaux inconvéniens. En effet, c'est par la facilité avec laquelle les principes butyreux se séparent & s'altèrent, que le lait de vache, par exemple, est sujet à produire les mauvais effets qu'on lui reproche. Or le lait d'ânesse ne contient que fort peu de ces principes, mais il renferme beaucoup de matière sucrée & nourrissante que quelques-uns ont regardé, peut-être mal-à-propos, comme capable d'entretenir la fièvre, quand on le prescrit dans la phthysie. Quoi qu'il en soit, l'expérience constante & ancienne, qui d'âge en âge nous a transmis les remèdes dont l'usage a été suivi d'un heureux succès; l'expérience qui, pour valoir, doit avoir la théorie pour base, vient à l'appui de la vérité que nous énonçons ici. Hippocrate & les Praticiens célèbres qui lui ont succédé, se réunissent tous à compter parmi les bonnes qualités du lait d'ânesse, la propriété qu'il a de passer plus facilement par les selles que les autres espèces de lait, & de lâcher doucement le ventre. Ainsi un léger dévoyement,

ou du moins une ou deux selles liquides, quelques heures après avoir pris ce lait, font toujours bien; elles désignent que le remède réussit, mais elles doivent être sans douleurs ni ventosités. Il n'en est pas de même de ce dévoyement, lorsqu'on fait usage du lait de vache ou de chèvre; quand même il serait égal pour l'abondance & la fréquence des déjections, il n'en mérite pas moins l'attention du Praticien. Au reste il faut observer qu'il n'est point ici question du dévoyement qui accompagne beaucoup de maladies lentes pour lesquelles on prescrit le lait. Ce symptôme n'est point un accident propre à l'usage du lait, il est de l'essence même de la maladie, & conséquemment il ne demande aucune considération.

La grande quantité du principe saccharin que le lait d'ânesse contient, lui donne une vertu analeptique ou nutritive, qui ne doit point être oubliée, quand il s'agit d'unir la propriété alimentaire au remède. Cette substance, plus élaborée que la partie caseuse, peut très-bien la remplacer, quand les organes faibles se refusent à la digestion de celle-ci. C'est donc une erreur bien grande, que l'ignorance de la Chimie fomente tous les jours, de croire que le lait le plus épais est le plus nourrissant. Cette densité provient de la prépondérance du principe butyreux sur les autres: or, ce principe n'est point nutritif. Un

lait clair dont la partie caseuse est dans un rapport intime avec la partie sucrée, peut donc nourrir aussi-bien que celui qui serait plus épais. Cette vérité reconnüe, il ne peut y avoir que les préjugés qui s'opposent à l'usage du lait d'ânesse pour toute nourriture; aussi le Praticien ne doit-il point y avoir égard.

On prescrit toujours le lait d'ânesse au printemps & en automne. On a coutume, & avec raison, de mettre à la pâture l'ânesse qui doit le fournir, ou de la nourrir, autant qu'il est possible, de fourage verd, sur-tout de tiges presque mûres de froment ou d'orge. On doit encore la bien étriller plusieurs fois par jour, & lui fournir de bonne litière.

On donne communément le lait d'ânesse une fois par jour, depuis une demi-livre jusqu'à une livre. On le prend ou le matin à jeun, ou le soir en se couchant, au degré de chaleur qu'on le trait. Pour cela, on amène l'ânesse à côté du lit ou à la porte de la chambre du malade, quand cela peut se faire; on le trait dans un vaisseau de verre à ouverture un peu étroite, & plongé dans de l'eau tiède; on tient ce vaisseau ainsi plongé jusqu'à ce qu'on le présente au malade. On y ajoute quelquefois un morceau de sucre; mais cette addition est assez inutile, le lait d'ânesse étant naturellement très-doux. On conseille au malade de rester tranquille après l'avoir pris, & même de dormir quand

il a l'estomac faible. On ne lui donne rien à prendre que trois heures après, temps où le lait est passé.

Les anciens employaient le lait d'ânesse comme cosmétique. On dit à ce sujet que Poppée, femme de Néron (1), avait toujours à sa suite, à quelque endroit qu'elle allât, quatre à cinq cents ânesses pleines, & qu'elle se faisait laver tout le corps avec leur lait, pour se rendre la peau plus blanche, plus belle & plus douce. Quelques femmes de qualité y ont encore actuellement recours dans les mêmes vues.

§. II.

Du lait de brebis.

La brebis qu'on représente comme le symbole de la douceur, dont la laine diversement préparée nous préserve des rigueurs de l'hiver, & qu'une cruauté passée en coutume fait servir sur nos tables, fournit, pour nous nourrir, comme pour remédier à nos maux, un lait dont la saveur est

---

(1) Le luxe de cette Impératrice n'a point échappé à la Satyre de Juvenal :

. . . . *Aut pinguia Poppæana*
Spirat. . . . .
Incipit agnosci atque illo lacte fovetur,
Propter quod secum comites educit asellas,
Exul hyperboreum si dimittetur ad axem.

très-agréable. Dans une quantité donnée de sérosité se trouvent disséminées beaucoup de parties butyreuses, un tiers de caseuses, & beaucoup de matière sucrée qui l'empêche de manifester aussi facilement son acide qu'il ne l'eût fait s'il en eût été privé. Cet excès de la partie butyreuse sur la caseuse, & son intime union avec la sacharine, rendent ce lait convenable à ceux chez qui une saburre acide & muriatique prédomine. Il relâche & amollit les fibres trop sèches de l'estomac, & procure à la nutrition les principes qui lui sont les plus appropriés. Comme le lait des autres animaux, celui de brebis est sujet aux influences de la nourriture que l'animal prend. Virgile les avait en vue lorsqu'il disait dans ses Georgiques,

At cui lactis amor, cytisum lotosque frequentes,
Ipse manu salsasque ferat præsepibus herbas:
Hinc & amant fluvios magis & magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem (1).

Il est étonnant que le lait de brebis, ayant les qualités que nous venons de rapporter, n'ait

(1) Le laitage à tes yeux est-il d'un plus grand prix?
Engraisse tes troupeaux de cytises fleuris;
Sème d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne:
Il répand dans leur lait un suc qui l'assaisonne;
Et leur soif plus ardente épuisant les ruisseaux,
En des flots de nectar ils transforment ces eaux.
Trad. de M. l'Abbé Delisle.

point eu ici de vogue, vu l'usage très-commun dont il est dans les pays méridionaux. Là le soleil donnant plus de vigueur à la végétation, & les campagnes arrosées fournissant toute l'année une nourriture toujours nouvelle aux brebis qui passent les plus belles nuits de l'été exposées aux influences célestes, le lait que l'on trait de ces animaux est plus abondant que celui que donnent celles de notre pays, qui ne jouissent pas des mêmes avantages. Le beurre qu'on en retire est plus blanc, & le fromage qui fait les délices des tables est d'une digestion plus facile. Cependant, quoique le lait de nos brebis soit en moindre quantité, il n'est pas pour cette raison à mépriser. L'expérience en a démontré les grandes vertus chez les vieillards dont les fibres sèches sont difficilement perméables aux molécules nutritives qui doivent les réparer. On peut le substituer au lait de femme chez les enfans. M. de Buffon a connu des paysans qui n'avaient pas eu d'autre nourriture que le lait de brebis, & ils n'en étaient pas moins vigoureux que les autres.

§. III.

Du lait de chèvre.

Quand on considère le genre de vie, le caractère & les habitudes de cet animal, on ne peut

s'empêcher de croire qu'ils ne contribuent beaucoup à donner à son lait des propriétés qui en dépendent. Naturellement la chèvre aime le grand air, elle se plaît davantage dans les pays méridionaux que dans ceux qu'une exposition plus septentrionale soumet plus aux alternatives du froid & du chaud. Naturellement vive, elle ne peut se fixer à un même endroit ; aussi devance-t-elle toujours le troupeau de moutons avec lequel elle se trouve, quand on la mène au pâturage : elle abandonne la plaine où croissent les plantes succulentes pour aller sur les colines ou les montagnes escarpées y brouter la bruyère, l'arrête-bœuf, & les autres plantes sèches qui ne peuvent venir que dans un terrein caillouteux. Toutes ces circonstances doivent contribuer à procurer à son lait un caractère singulièrement propre à diverses maladies où il faut moins donner aux humeurs un véhicule, qu'un baume qui par ses bonnes qualités puisse s'opposer à leur dégénérence. Aussi voit-on ce lait très-bien réussir dans les pulmonies confirmées où tous les signes indiquent une putridité naissante ou établie dans les humeurs. Galien l'employait beaucoup à raison de sa consistance moyenne comparé avec les autres qui sont plus épais ou plus fluides que lui.

Mais ce lait dont nous vantons actuellement les bonnes qualités, n'est pas celui que l'on trait

des mamelles des chèvres qu'on nourrit chez soi, à qui souvent l'on refuse une litière, & dont les alimens sont ceux d'une basse-cour mal fournie. Il faut nourrir, autant qu'il est possible, les chèvres dont on veut avoir le lait, avec les plantes sèches qu'elles aiment naturellement à paître sur le penchant des montagnes. Quand on ne peut en avoir de ce genre, on leur substitue des herbes, des choux, des navets ou de petites branches d'arbres cueillies en automne. Plus elles mangent, plus elles donnent de lait, & pour en entretenir ou en augmenter l'abondance, on les fait boire beaucoup, & on leur donne quelquefois du nitre ou de l'eau salée. On a soin que leur étable soit exposée au soleil & à l'abri du vent; on garnit le sol de paille & de fougère. La plupart de ces préceptes sont exprimés dans les vers suivans du Poète de Mantoue :

Et multâ duram stipulâ filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus scabiemque ferat turpesque podagras.
Post hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere & fluvios præbere recentes;
Et stabula à ventris hyberno opponere soli
Ad medium conversa diem, &c.

Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.
Quò magis exhausto spumaverit ubere mulctra
Læta magis pressis manabunt flumina mammis (1).

(1) Qu'une molle fougère & qu'un épais fourage,

On peut commencer à traire les chèvres quinze jours après qu'elles ont mis bas. Elles donnent beaucoup de lait pendant quatre à cinq mois, même quand on les trait soir & matin. On dit que les chèvres blanches & celles qui n'ont point de cornes, en donnent le plus ; nous ne prononçons point sur cet article, l'expérience ne pouvant confirmer notre opinion.

Quoique l'on ait beaucoup vanté les qualités du lait de brebis, celui de chèvre n'en est pas moins le plus usité ; il est plus sain & meilleur, quoiqu'il se caille plus aisément. On en fait de très-bons fromages ; & comme il ne contient que très-peu de parties butyreuses, l'on n'en sépare point la crême. Ces fromages sont fort communs dans le Lionnais & dans d'autres pays. Les chèvres se laissent traire aisément, même par les enfans

---

Sous leurs corps délicats étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asyle plus sain.
Les chèvres à leur tour veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier & l'onde la plus pure ;
Ecarte de leur toit l'inclémence des airs,
Qu'ils reçoivent au midi le soleil des hivers.

Ses enfans sont nombreux, son lait ne tarit pas,
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Pus sa douce ambroisie entre tes doigts ruisselle.

Trad. de M. l'Abbé Delisle.

pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture. Qui ignore à ce sujet l'allaitement d'Egiste que l'Histoire nous a conservé, & que la Fable a décoré de ses agrémens (1). Le lait de chèvre est également un aliment pour quelques adultes qui le prennent de préférence au lait de vache dont il peut remplir les vertus tant préservatives que curatives.

Quand on prescrit ce lait, il est bon de s'informer quelle espèce d'aliment l'animal a pris depuis peu; car il est assez ordinaire, quand il est abandonné à ses goûts, que les feuilles de chêne & de lentisque qu'il a mangées, donnent à son lait une astringence à laquelle on ne s'attendait pas, & qu'il devienne laxatif quand il a brouté le garou, la tithymale ou la clématite.

---

(1) Je connais plusieurs personnes d'un excellent tempérament qui n'ont point eu d'autres nourrices dans leur bas âge, que cet animal capricieux. Mais cette nourriture ne réussit pas à tous, sur-tout dans les grandes villes & en hiver, temps où l'animal est réduit à des herbes qui ne sont pas des plus succulentes, & à un esclavage qui contraint ses inclinations. La Fable cite plusieurs personnages illustres qui furent ainsi nourris par des animaux. Rémus & Romulus le furent par une louve, Cyrus par une chienne, Téléphus par une biche, & Pélias par une jument.

§. IV.

Du lait de Jument.

Ce lait n'est point usité en France ; il l'était beaucoup, au rapport d'Hérodote, chez les Scythes & les autres peuples de l'Asie. Il l'est encore actuellement ches les Tartares, les Kalmucs, les Arabes, & généralement chez tous les peuples errans qui passent les différentes saisons de l'année dans des lieux toujours nouveaux. Leur genre de vie les exposant souvent à ne point trouver d'alimens où ils campent, la nécessité de fournir à leur faim continuellement renaissante, les détermina sans doute à éprouver ce que leur vaudrait cette espèce de nourriture. Les Tartares s'en occupèrent spécialement ; ils la travaillèrent de toutes les manières, & à force de procédés, ils parvinrent à en retirer un esprit inflammable qui est d'un grand usage chez eux, au rapport de Gmelin, qui a voyagé dans ces contrées (1). La nature des parties constitutives du lait de jument, telle que l'analyse la démontre & l'usage qu'en font les peuples

(1) Le D. Oseretskowsky a tenté sur le lait différentes expériences pour connaître quelles sont les parties nécessaires à sa fermentation vineuse. Il en résulte que le lait ne doit être privé d'aucune de ses parties pour pouvoir passer à cette fermentation, & que pour la favoriser, il faut continuellement mouvoir le volume du fluide lors de sa fermentation, ce qui est contre l'ordinaire des liqueurs qui fermentent, lesquelles doivent être dans le plus parfait repos.

dont nous venons de parler, prouvent suffisamment qu'on pourrait l'employer pour remplir des indications médicinales. Mais la routine détourne de faire les expériences nécessaires à ce sujet, & souvent aussi les circonstances ne favorisent point ceux qui pourraient le conseiller dans certains cas. Nous laissons donc aux personnes que l'occasion pourra servir, le soin de nous transmettre ce que l'expérience leur découvrira relativement à cet objet.

§. V.

Du lait de femme.

Le lait dont il s'agit actuellement, considéré comme médicament, a été recommandé de toute antiquité dans les affections lentes provenant du vice des solides, & dont le marasme est le symptôme le plus évident. M. Geoffroy, dans son Hygiene, en caractérise on ne peut mieux les vertus par les vers suivans :

Hæ tibi sint epulæ longo cui languida morbo
Viscera & amisso velut infans robore corpus.
En redit oris honos, non jam pallore gravatur
Exanguis facies, sicco non ossa tumescunt
Vultu, instauratâ pellis pinguedine splendet (1).

(1) Qu'il soit ton aliment, ô toi que la langueur
A réduit à l'état d'un enfant sans vigueur,
Ton teint va refleurir, dans tes pâles artères
Le sang ira verser tout l'éclat de ses feux,
Et tes traits rappellés à leurs forces premières,
Cacheront de tes os l'édifice hideux.

Hérodote, Prodius & autres anciens en ont été les plus grands zélateurs. Aretée l'a singulièrement loué dans la consomption, quand les malades pouvaient le prendre d'une femme nouvellement accouchée. Un inconvénient qui accompagne souvent l'emploi de ce remède, est l'obligation où l'on est de recourir à plusieurs nourrices dont la qualité du lait n'est pas toujours bien connue ni également appropriée à la maladie qu'on cherche à combattre par son moyen. Cependant, quelque valable que soit cet inconvénient, il n'est pas impossible d'y remédier, sur-tout dans les endroits très-peuplés, où, entre un grand nombre de nourrices, on peut choisir celles qui fournissent le plus de lait. Il n'est pas rare d'en trouver certaines chez qui cette évacuation monte jusqu'à trois chopines & même deux pintes en vingt-quatre heures, dose plus que suffisante pour les organes affaiblis de ceux à qui on le prescrit. Borelli (1) fait mention d'une nourrice qui rendait une si grande quantité de cette humeur, qu'après avoir allaité deux enfans à la fois, elle en donnait suffisamment à un Apothicaire pour en faire du beurre qu'il vendait aux phthysiques. Ridley (2) dit de sa propre femme qu'elle nourrissait à la fois deux de ses en-

(1) Borelli, aph. 4, obs. 81.

(2) Obs. 4, 1697, m. aug.

sans & plusieurs petits chiens, & que néanmoins elle était obligée de laisser perdre de son lait en vingt-quatre heures assez pour faire une livre & demie de beurre. En s'en rapportant aux expériences du D. Spielman, qui constatent que deux livres de lait de femme ne donnent que six gros environ de beurre, on ne peut s'empêcher de rabattre beaucoup sur la quantité du lait que fournissait la femme qui fait le sujet de l'observation de Ridley (2).

Différentes expériences récemment faites en Angleterre, & qu'Hoffman avait déjà tentées, donnent lieu de conclure que de tous les laits dont nous avons parlé, celui de femme & celui d'ânesse sont les plus nutritifs, les moins chargés de parties caseuses & butyreuses, & par conséquent les plus légers sur l'estomac, & les plus convenables à ceux qui ont besoin d'un lait très-nourrissant, & qui en même temps ne les fatigue point. Comme ce lait provient des organes d'une nature absolument semblable à la nôtre, il y a tout lieu de croire que cette seule réflexion en a

(2) Quand le lait se porte au sein en si grande abondance, soit pendant la lactation ou après, il donne lieu à ce que Boërrhaave appellait le *Diabete mammaire.* On trouve dans ses *Prælectiones* l'histoire d'une femme qui, après avoir nourri long-temps, tomba dans l'épuisement, à la suite d'un pareil flux. Le D. Tissot cite également deux femmes qui n'avaient point nourri, & qui furent réduites à l'extrémité par une pareille cause.

beaucoup étendu l'usage; & l'expérience est venue appuyer ce que l'on présumait déjà. Cependant, quoique les faits aient parlé pour lui, quelques Praticiens ne s'en sont pas moins élevés contre son usage. On a pensé qu'un lait pris d'un être carnivore devait avoir plus de propension à se rancir que celui qui provient d'animaux dont la nourriture était entièrement végétale. Mais pour peu qu'on réfléchisse à la diversité d'alimens pris des trois règnes, qui viennent satisfaire la faim de l'homme, on voit de quel prix peut être une pareille objection.

On emploie peu le lait de femme comme médicament; néanmoins les cas rares où on l'a donné, loin d'en détourner de l'usage, n'ont fait qu'encourager à le réitérer. On doit, autant qu'il est possible, le donner à des sujets qui approchent de la nature des enfans, non-seulement quant au physique, mais encore quant au moral; circonstances qui ne sont pas faciles à rencontrer.

On conseille, quand on prescrit le lait de femme, de le faire tetter à la mamelle même, pour éviter que son exposition plus ou moins longue à l'air, ne lui fasse perdre quelques-unes de ses qualités. Les fastes de la Médecine offrent des exemples nombreux de succès qui ont suivi un pareil procédé. On y voit que quelques Médecins ont porté le scrupule jusqu'à faire coucher les malades avec les nourrices. Capivacci a ainsi sauvé l'unique

héritier d'une famille noble. Platérus (1) rapporte avoir également guéri plusieurs malades désespérés par ce simple moyen. Forestus se plaît à ce sujet à détailler l'observation curieuse d'un jeune homme ainsi arraché des bras de la mort. Le succès fut si prompt, qu'on fut obligé de le séparer de ses nourrices, crainte qu'il ne perdît avec elles la santé qu'elles lui avaient donnée. Les merveilleux effets que les Praticiens qui ont conseillé le lait de femme, pris à la source même, ont eu occasion d'observer, ont excité plusieurs à en chercher les raisons. Entre toutes celles qu'ils ont apportées, ils ont dit que les émanations infiniment subtiles qui s'élèvent d'un corps où l'animalité est à sa perfection, en pénétrant l'écorce poreuse du corps de celui chez qui la débilité est à son dernier terme, devait lui ajouter une vigueur propre à contribuer au bien qu'on devait attendre du lait. Sans nier le mieux que la pratique d'un pareil conseil peut produire, on ne peut cependant se dissimuler le danger auquel expose une telle théorie. Cette vigueur que l'on prise tant, n'est que passagère; elle provient moins d'une force permanente donnée à la fibre par une

(1) Ex iis unum non solùm convaluisse, sed etiam tantas vires recepisse, ut ne lac sibi in posterùm deficeret, nutricem de novo impraegnaverit. *Prax. Med. River. L. 7, cap. 7, de Phthysi.*

pénétration

pénétration intime de vapeurs prétendues nutritives, que d'une vibratilité instantanée procurée aux organes. Le malade qui n'est pas toujours aussi chaste qu'on le lui ordonne, retombe du moment qu'il enfreint l'ordre qui lui est prescrit, dans un affaissement plus considérable qu'auparavant, & les suites fâcheuses que ces tentatives entraînent avec elles, donnent lieu de se repentir de l'essai.

Le lait de femme est quelquefois employé comme topique adoucissant. On s'en sert assez souvent en gargarisme pour calmer les douleurs de dents, ou en injection dans le conduit auditif, pour appaiser les douleurs terribles auxquelles son inflammation donne lieu. Dans tous les cas où l'on a recours à ce lait, il faut toujours choisir celui qui sort des mamelles quatre ou cinq heures après le repas; avant ce temps, il est dans un état de crudité, & plus tard, il est dissout, jaune, & il a une odeur urineuse.

On donne le lait de femme à l'enfant, non-seulement comme aliment, mais encore comme médicament dans les affections humorales occasionnées par des virus qu'une mère ou une nourrice infectée lui aura communiqués. Ainsi l'on guérit par son moyen des enfans vérolés & scorbutiques; mais dans ces cas, il faut que la nourrice subisse le traitement des grands remèdes, ou qu'elle prenne les antiscorbutiques, pour que son lait

épuré puisse changer le mauvais caractère des humeurs de l'enfant. Les vues du Ministère à ce sujet sont complettement remplies par l'institution d'un Hôpital où les mères pauvres, nouvellement accouchées, ainsi que leurs enfans, trouvent tous les secours que leur état demande. Mais quelquefois, ne pouvant nourrir son enfant, la mère l'abandonne à une nourrice qui ne tardera point à se repentir de son zèle, si on ne l'a point prévenue des hasards qu'elle va courir. Celles qui craignent ces dangers pour la nourrice, donnent à leurs enfans une chêvre ou une brebis qu'elles ont soin de faire frictionner avec de l'onguent mercuriel, pour que leur lait ainsi médicamenté puisse remédier à la maladie urgente; ou bien, quand les circonstances le permettent, elles subissent elles-mêmes les remèdes, & continuent d'allaiter leurs enfans. Les succès d'une pareille pratique dans le cas de maladie vénérienne, ne sont point rares. Ils ont également engagé à nourrir de plantes antiscorbutiques les mêmes animaux, pour que leur lait, riche des principes de ces plantes, remédiât aux accidens graves d'un scorbut qui minait la vie de l'enfant à son berceau même.

SECTION II.

Des maladies auxquelles le lait convient.

On reproche souvent aux Auteurs leur défaut d'ordre dans la matière qu'ils traitent, & l'on a

raison, quand ils se mêlent de considérer des sujets de Métaphysique, d'Histoire ou de Morale, dont l'enchaînement est absolument arbitraire. Ce reproche est-il fondé quand on le fait à ceux qui exposent le travail de la Nature vivante ? Si les Critiques, trop avides à tremper leur plume dans le fiel de la satyre, connaissaient la difficulté dont est hérissée l'entreprise, ils seraient plus circonspects. En effet, de quelque côté que l'on considère le corps humain, on n'y voit ni commencement ni fin (1). Là où l'on croit trouver une fibre simple, le microscope y fait appercevoir un vaisseau souvent composé d'autres. L'os qui paraît isolé & n'avoir aucun rapport à d'autres parties, est une éponge vasculaire qui attend pour vivre les ondes de sang que le cœur lui envoie. Les fibres musculaires, en s'entrelaçant, forment des masses qui entretiennent correspondance avec le cœur. Celui-ci, également formé de fibres charnues, de vaisseaux enlacés, se rapporte avec le cerveau moyennant les nerfs. Ce dernier organe

(1) Si l'on blesse la plus petite partie possible du corps, tout l'ensemble se ressentira de l'affection, telle légère qu'elle soit, parce que cette petite partie a exactement tout ce qu'une plus grande renferme : *Hip. de loc. in homin.* Confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia. *Hipp. Lib. de alimento.*

influe pareillement sur les autres, & tous se répondent si bien, que, qui connaît exactement le plus petit os de la machine par exemple, a, rigoureusement parlant, la connaissance de tout l'ensemble. Considère-t-on l'action de ces différentes parties en santé comme en maladie ? Par-tout on trouve la même sympathie, les mêmes rapports & les mêmes influences. Hippocrate avait donc bien raison de dire que le corps humain est un cercle qui n'a ni commencement ni fin (1). C'est cependant cette chaîne circulaire qu'il nous faut rompre, pour en former une tige dont l'épanouissement nous développe l'ensemble des maladies que nous avons à considérer, afin de connaître celles où le remède dont nous traitons, peut être utile ou nuisible. En vérité, quand l'on considère la difficulté d'établir le lieu où cette rupture doit se faire, on n'est plus étonné de voir la diversité d'opinions des Auteurs à ce sujet. Lisez Sydenham, Sauvages, Linné, Cullen & autres, rien de plus simple. En les parcourant chacun en particulier, il semble que la Nature leur ait découvert son secret. Comparez-les ensuite entre eux, & vous trouverez

(1) Nullum meâ quidem opinione corporis est principium, sed omnes partes ex æquo & principium & finis esse videntur ; descripto namque circulo principium non invenitur. *Hipp. de loc. in hom.*

combien peu elle leur a été favorable. Ce n'est pas que ces Médecins n'aient bien saisi & développé les caractères généraux propres aux maladies qu'ils décrivent ; mais le passage insensible d'une maladie caractérisée vers une autre d'un genre absolument différent, & qui cependant demande les mêmes remèdes, les accidens infiniment petits que la diversité de tempérament, la position des lieux, l'influence des passions amènent, y sont omises. C'est cependant la considération de tous ces objets qui forme souvent un caractère secondaire, aussi essentiel à connaître que le caractère primitif, & qui alliant deux extrêmes qui paraissent entièrement opposés, en forment un tout qu'on ne devrait point séparer. Quoique nous connaissions la difficulté de saisir la Nature dans son point de partage pour former un systême qui soit réellement le sien, entre tous ceux qui ont déjà paru, nous choisirons celui de Sauvages, comme le plus connu & le plus propre à nous donner un apperçu général des différentes maladies où le remède que nous considérons peut être de quelque utilité.

Ce Médecin célèbre, qui a illustré l'Ecole de Montpellier, au milieu de ce siècle, a divisé en dix classes générales les maladies qui affligent le corps humain, & pour en donner une connaissance précise, il a partagé ces classes en ordres, genres

& espèces. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans toutes ses distributions, nous choisirons seulement celles qui se rapportent à notre objet, en passant les autres sous silence.

La première classe de maladies qui se présente, est celles des vices. Ces imperfections n'offrent que des symptômes cutanés, curables par les remèdes simples ou les secours de la Chirurgie.

La seconde est celle des fièvres. La fréquence du pouls, sa force jointe à la diminution d'énergie des membres en forment le caractère.

La troisième contient les inflammations ou phlegmasies. La fièvre continue ou remittente, avec inflammation interne ou exanthémateuse, en constitue les signes.

La quatrième renferme les spasmes qui se manifestent par une contraction involontaire, constante ou successive des muscles qui servent aux mouvemens volontaires.

La cinquième développe toutes les maladies relatives aux anhélations. Une agitation involontaire & pénible des muscles de la poitrine, ou une difficulté de respirer sans fièvre, en établit le caractère.

La sixième est celle des débilités. Une difficulté de manifester des forces nécessaires pour agir, est ce qui la distingue.

La septième est relative aux douleurs dont le sens

intime seul peut faire connaître la nature, & qu'aucune définition ne peut éclaircir.

Dans la huitième est la folie, dont le caractère est une dépravation de l'imagination, du jugement & de la volonté.

On trouve dans la neuvième l'histoire des flux. Leur caractère consiste dans une évacuation de fluides ou de parties qui en approchent, lesquels, par leur qualité ou leur quantité, surpassent celle qui a lieu dans l'état ordinaire.

Enfin dans la dixième sont exposées les cachexies, qui sont des dépravations dans la couleur, la figure & la masse de l'habitude du corps.

§. I.

La première classe de la division que nous venons de rapporter des maladies, ou celle des vices, traite des affections dont la nature, simple par elle-même, peut cependant quelquefois dégénérer de manière à exiger non-seulement le régime lacté, mais encore diverses applications topiques du lait; tels sont les ulcères tant intérieurs qu'extérieurs, les excroissances verruqueuses dégénérées en cancer par l'impatience des malades ou par les tentatives hasardées des charlatans, les exanthêmes & les humeurs inflammatoires locales.

Les ulcères à l'extérieur du corps sont souvent

sujets à se dessécher quand ils ne sont point traités selon les préceptes raisonnés de l'art, quand ils sont trop souvent exposés à l'air, ou quand quelques passions ou émotions vives de l'ame altèrent l'écoulement de la matière qu'ils fournissent. Les environs que l'épiderme recouvre encore, s'enflamment alors, l'érétisme occupe la superficie de l'ulcère, & en chassant dans les gros troncs le sang qui en parcourait les capillaires, il donne aux chairs une apparence blafarde & grisâtre, qui indique les efforts que le Praticien doit faire pour ramener la suppuration à son état primitif. Il n'est point de moyen plus efficace pour remplir ces vues, que des lotions de lait chaud qu'on renouvelle souvent, en ayant soin de tenir sur la partie un lit mollet de coton ou de charpie imbibé de cette liqueur. J'ai vu dans les hôpitaux & chez les particuliers de bons effets non-seulement de ces lotions, mais encore des bains répétés souvent dans le cas de chancres rongeans & douloureux, accompagnés quelquefois de phymosis ou de paraphymosis. Quand la situation de l'ulcère ne permet pas l'immersion de la partie souffrante dans le lait, on substitue au bain le cataplasme fait de mie de pain, auquel on ajoute le lait pour excipient. Ce cataplasme est très-commun dans les hôpitaux & dans la pratique privée. Le mucilage adoucissant du pain fermenté, joint à la qualité anodyne du lait, donne à ce mélange

la propriété de diminuer l'érétiſme, & facilite le rappel des humeurs de la circonférence au centre. Auſſi voit-on, quelques jours après l'uſage de ce cataplaſme, l'inflammation des parties environnantes diminuer, & la ſurface de l'ulcère ſe colorer; des bourgeons charnus s'en élèvent & forment autant de petits phlegmons, deſquels exſude le pus qui couvre la ſurface de l'ulcère.

L'exſiccation des ulcères internes n'eſt pas ſi facile que celle de ceux que nous venons de conſidérer. Pour peu que l'on y faſſe attention, on en ſent facilement la raiſon. Ces ulcères qui ſont rarement accompagnés de la fièvre, occupent l'intérieur des viſcères creux ou ſolides, où jamais l'air ne peut porter ſes qualités ſiccatives. Les humidités qui ſuintent naturellement de la ſuperficie de ces viſcères, forment une roſée qui s'oppoſe au deſſéchement que les paſſions de l'ame pourraient produire. Les viſcères qui ſont les plus ſujets à ces ulcères, ſont la matrice, le vagin, le rectum, la bouche, l'eſtomac, le pilore & rarement les inteſtins grêlés.

Dans tous ces cas, il y a une douleur locale plus ou moins vive, qui eſt peu ſouvent accompagnée de fièvre. Le maraſme ſe manifeſte plus ou moins promptement, ſelon que l'ulcère attaque les organes deſtinés à la chylification, ou à des fonctions qui y ont moins de rapport. Il y a écoule-

ment de matière purulente par quelques-unes des voies naturelles, quand la maladie attaque des viscères creux. Or, dans toutes ces circonstances, lorsque les remèdes de la Médecine échouent contre les causes, le lait ordinaire présente ses qualités balsamiques pour tempérer l'âcrimonie des humeurs qui est souvent la source première de tous les maux, & ses qualités émollientes pour diminuer le spasme ou l'érétisme qui empêche la dépuration de la surface ulcérée. Comme la consomption accompagne toujours ces sortes de maladies, la mixtion des principes du lait lui donne une propriété alimento-médicamenteuse qu'on ne trouverait point dans d'autres substances.

On a cherché à augmenter cette qualité médicamenteuse du lait en lui alliant les thérébentinacés, les balsamiques, les vulnéraires & autres remèdes internes. Mais la mixtion de ces principes qu'on lui ajoute alors, n'étant jamais aussi exacte que celle que la Nature opère dans les organes des animaux, on a préféré, quand l'on avait à remplir les indications qui demandaient une pareille addition, d'ajouter à la nourriture de ceux dont on prend le lait, les substances qui pourraient répondre aux vues desirées. Quand donc l'on veut avoir un lait balsamique ou vulnéraire, on préfère de recourir à l'ânesse ou à la chèvre, comme étant des animaux moins scrupuleux que

tous les autres sur la nature des alimens qu'on leur donne. On mêle à leur nourriture les substances médicamenteuses appropriées au but que l'on se propose ; & lorsque l'on présume que le lait en est suffisamment imbu, on le donne chaudement au malade, selon les règles que nous avons prescrites. On en injecte dans les viscères creux, quand ils sont assez proches des ouvertures extérieures pour le permettre; & l'on réitère plus ou moins ces sortes d'ablutions.

La matrice est le viscère qui est, chez la femme, le plus sujet aux ulcères. Quand l'on considère la structure & les fonctions de cet organe, la facilité que les humeurs ont à y stâser pour peu que quelques obstacles s'opposent aux écoulemens périodiques, l'érétisme & le prurit auxquels l'expose sa composition nerveuse, on n'est plus étonné de cette espèce de prédilection que la cause morbifique a pour ce viscère. Astruc qui a très-bien décrit cette affection, conseille, pour y remédier, l'usage du lait d'ânesse ou de chèvre. On le fait précéder des bains & demi-bains qu'on termine par une purgation. On choisit celui des deux laits qui passe le mieux, & on le donne seul ou mêlé à deux onces d'eau-seconde de chaux ou de suc dépuré de fumeterre ou d'aigremoine. On pourrait également donner avec succès le lait de vache coupé avec un tiers d'une légère décoction de squine.

Il est assez ordinaire de voir de simples tubercules ou excroissances qui, abandonnées à elles-mêmes, eussent guéri par le seul soin que la Nature prend d'écarter de son domaine tout ce qui peut lui être nuisible, acquérir un vilain aspect, tel que celui qui caractérise le cancer, lorsqu'on lui applique mal-à-propos quelque substance corrosive. On cherche bien loin l'origine de cette dégénérescence si subite, lorsqu'elle est dans la pâte caustique, l'eau mercurielle, les cristaux de lune, l'esprit de nitre ou de vitriol que l'ignorance du danger a permis qu'on lui appliquât. Je me rappelle à ce sujet avoir traité un soldat à l'Hôtel Royal des Invalides, en 1771, pour un énorme cancer situé à la partie intérieure de la cuisse, sur la région des muscles pectinés & adducteurs. Cet ulcère, dont le fond s'étendoit jusqu'à l'os, & fournissait une matière infecte, n'était que le produit des opérations du charlatanisme sur une tumeur du genre de celles que nous considérons présentement. Les lèvres, le nez, le sein, le gland du pénis, & la langue, sont les parties sur lesquelles ces dégénérescences paraissent ordinairement. Le lait dans chacune, produit des effets surprenans, & comme analeptique, & comme altérant, soit qu'on le prenne intérieurement, soit que l'on en restreigne l'usage à l'extérieur. Le lait de vache est toujours celui qu'on prescrit en pareil cas.

Les exanthêmes & les tumeurs inflammatoires du genre du phyma sont des affections extérieures, celles qui cèdent le plus facilement à l'usage du remède que nous considérons. Il n'est pas même besoin de le donner intérieurement ; la seule application sous forme de bain, de lotion, de cataplasme, les fait ordinairement disparaître. Quand la tumeur est considérable, circonscrite, avec pulsation, on mêle le lait à la mie de pain, & l'on a un cataplasme anodin extemporané qui, en s'aigrissant sur la partie malade, contribue peut-être à une résolution qui, sans cette circonstance, eût été plus lente. On emploie encore le lait comme topique anodin dans les inflammations superficielles des organes très-délicats, mais alors c'est toujours sous forme fluide. Ainsi, lorsque les vaisseaux de la conjonctive tuméfient cette membrane, & communiquent l'érétisme dont ils sont atteints jusqu'à la rétine, quelques gouttes de lait de femme, rayés souvent sur la surface de la membrane enflammée, en modèrent la sensibilité ; & quand elle est amortie, le lait ordinaire, empreint de la vertu résolutive du fenouil, peut alors le remplacer. Les enfans sont sujets à une inflammation de ce genre qui reconnaît une humeur scrophuleuse pour cause. Les larmes mouillent continuellement l'œil, le bord des paupières est enflé & recouvert d'une chassie épaisse, la conjonctive est rouge &

la cornée transparente souvent maculée. Aucun remède ne réussit mieux dans ces cas que le collyre du D. Han Sloane, qui est un mélange de graisse de vipère & de tuthie. On en aide l'action par un large vessicatoire à la nuque, & par le régime lacté pour toute nourriture. Rivierre conseille, dans ces cas, un cataplasme fait avec partie égale de pulpe de pomme, de mie de pain & de lait de femme. Galien employait le lait pur dans le traitement des fluxions d'humeurs âcres sur les yeux, ou il le mêlait aux collyres & aux pulpes de fruit doux qu'il conseillait pour les hypopions & autres tumeurs inflammatoires des yeux.

Les douleurs atroces dans le conduit de l'oreille, douleurs qui constituent le principal symptôme de l'otalgie, ne trouvent pas également de meilleur lénitif, que les injections de lait chaud qu'on retient avec un peu de coton.

Les douleurs affreuses que ceux qui ont quelques boutons ou tubercules inflammatoire à la langue, éprouvent, ne sont pas moindres que celles dont nous venons de parler. Pour peu que cet organe se meûve, en parlant, sa surface enflammée en frottant sur les dents ou chicots restans, renouvelle ces douleurs & les rend insupportables. Elles s'appaisent cependant dès que les malades se gargarisent avec du lait chaud; aussi renouvellent-ils le plus souvent qu'ils peuvent ces sortes d'ablutions.

§. I I.

Le lait, en ſuivant nos claſſes de maladies, eſt prohibé dans les fièvres continues, lorſque les *hypochondres ſont bouffis & murmurans*, pour employer le langage d'Hippocrate, lorſque *les malades ſont tourmentés de la ſoif, & que leurs déjections ſont bilieuſes* (1). Malgré les raiſons qui ont fait défendre le lait dans les cas dont nous parlons, on ne le regarde pas moins comme un remède divin dans les fièvres hectiques ou lentes, dont le cours s'étend au-delà d'un mois. Il y a peu de chaleur, la faibleſſe eſt médiocre, & le pouls manifeſte ordinairement plus de fréquence après le repas. Cette fièvre ne reconnaît aucun ulcère ni aucune collection purulente qui puiſſe l'entretenir. Les Grecs l'ont appelée *Hectique*, ἀπὸ τῆς ἕξεως, *à conſtitutione*, parce qu'ils ont penſé que la chaleur qui en fait le principal ſymptôme, était inhérente à la trame primordiale des ſolides. Soit que cette fièvre provienne de la préſence d'un virus vérolique, d'une pierre contenue dans la veſſie, ſoit que la rentrée d'une gale ou une diſpoſition nerveuſe

---

(1) Lac cephalicis exhibere malum, malum ut etiam febricitantibus & quibus ſuſpenſa quaſique pendula hypochondria murmurant, & etiam ſiticuloſis. Malum eſt etiam quibus bilioſa ſecedunt. *Hipp. aph. 64, Lib. V.*

la favorisent, le lait, comme palliatif ou comme purgatif, n'en est pas moins un remède qui manifeste sa supériorité sur les autres. Celui qu'on prescrit le plus volontiers, est celui d'ânesse dont la nature s'approche le plus de celui de la femme. Il serait cependant plus avantageux de prescrire ce dernier d'après les heureux succès qui en ont suivi l'usage. L'irrégularité des accès fébriles n'est point une raison qui doive le faire rejetter. Quand il ne pèse point sur l'estomac, on le donne matin & soir à la dose d'une livre ou d'une chopine; ce qui suffit pour adoucir & tempérer l'acrimonie des humeurs circulantes, & remplacer la sérosité que les sueurs abondantes enlèvent tous les jours.

§. III.

La troisième classe de maladies, dont l'ensemble présente une fièvre accompagnée d'inflammation interne, contient quelques espèces auxquelles le régime lacté peut convenir. Plusieurs Médecins en ont plus ou moins étendu l'usage, selon le pays où ils ont pratiqué. Ainsi le *posset* ou le *zythogala*, qui est un mélange de bierre & de lait, est une boisson fort usitée en Angleterre en pareille circonstance. Sydenham ne désapprouve point qu'on nourrisse les malades attaqués de petite vérole avec du lait dans lequel on a écrasé des pommes cuites. Heyster recommande singulièrement

ment l'hydrogala en boisson dans la petite vérole, toutes les fois que les malades peuvent sortir de leur lit. Il faisait ce mélange en mettant trois parties d'eau sur une de lait. Quelques Praticiens ont tenté de donner le lait dans les fluxions de poitrine, sans en avoir observé aucun inconvénient; néanmoins il ne faut pas pour cela les imiter. Cependant, si l'usage interne du lait n'est pas d'une grande utilité dans ces cas, son application extérieure dans les douleurs inflammatoires de côté, n'est point à mépriser. Les Praticiens sont tous les jours étonnés du bien que produit une vessie pleine de lait appliquée sur le point douloureux.

Parmi les maladies inflammatoires, celles où le lait a les plus grands avantages, est l'inflammation de l'estomac & des intestins, provenant de substances âcres & caustiques avalées imprudemment. Le lait pur pris aussi-tôt en grande quantité, délaye & invisque l'acrimonie de ces substances, & en parcourant tout le systême intestinal, il remédie aux crispations qu'elles excitent. On emploie encore le lait dans l'esquinancie ordinaire, maladie dans laquelle l'une ou l'autre glande amygdale se tuméfie, s'enflamme, & communique son affection aux piliers du voile du palais, au voile lui-même, à la luette qui s'allonge, & en tombant sur la base de la langue, l'irrite continuellement, & donne lieu à de fréquentes

envies de vomir. Cette maladie, avec tous les fâcheux symptômes qui l'accompagnent, cède non-seulement aux remèdes intérieurs prescrits d'après les causes connues, mais elle est encore singulièrement appaisée par les gargarismes de lait dans lesquels on fait cuire une figue grasse, sur-tout si l'on a soin d'en faire garder une gorgée le plus long-temps qu'il est possible dans la bouche. Le lait est encore conseillé dans les inflammations des voies urinaires, occasionnées par l'impression que fait sur elles l'âcreté de la poudre de cantharides, soit qu'on l'ait prise intérieurement comme excitatif des puissances érectrices, ou qu'on en ait trop saupoudré la surface d'un ulcère qu'on a intention de faire suppurer.

§. IV.

Si les Praticiens, à qui les bons effets du régime adoucissant, & des délayans & humectans sont connus dans les cas de roideur & de sécheresse de la fibre, ont si grand soin de les prescrire dans les affections nerveuses, & que plusieurs même assurent remplir les indications variées qu'elles présentent avec ces seuls remèdes, la quatrième classe de maladies, celle des spasmes, devrait présenter beaucoup de cas où l'on puisse se promettre quelque succès de l'emploi du lait. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, comme l'on peut s'en convaincre en recher-

chant la nature des ces désordres. On conseille cependant celui d'ânesse dans le Traité *De victu in morbis acutis* pour le traitement de l'épilepsie; mais en considérant la manière dont on le prescrit, on voit qu'il est plutôt regardé comme purgatif que comme altérant. Plusieurs Praticiens l'ont néanmoins employé dans cette dernière vue ; mais les causes de ces affections , souvent trop éloignées des passages que le lait doit parcourir , ne peuvent que se soustraire à son efficacité ; & quand elles sont à sa portée , la véhémence des accidens lui fait souvent préférer des remèdes héroïques qui ne sont pas toujours aussi innocens. On ne manque cependant pas d'observations sur les bons effets du lait dans le tétanos , dans l'éclampsie , ou convulsions passagères des enfans , quand l'on sait bien en marier les vertus avec les martiaux (1); mais alors les remèdes auxquels on le joint , donnent toujours lieu à beaucoup d'incertitude sur le bien qu'il produit. Il faudrait se fier entièrement à lui , & porter la résolution au scrupule , pour établir quelques vérités sur lesquelles on puisse dorénavant compter. Le D. Cheyne nous offre à ce sujet une observation qui mérite de trouver ici sa place (2).

(1) Fred. Hoffman , de connubio aq. min. cum. lacte. pag. 226.

(2) Cheyne, An Essay on the gout. Lond. 1724, pag. 103.

« Un Médecin de Croyden était depuis long-
» temps sujet à l'épilepsie. Il était tombé plusieurs
» fois de cheval. Quand les accès le prenoient
» en allant voir ses malades, il avait exécuté tous
» les conseils de ses confrères, & épuisé tous les
» secours de la Médecine, sans qu'il en eût re-
» tiré quelque soulagement. Ayant remarqué que
» plus ses alimens étaient légers, plus les accès
» étaient faibles, il se fixa à l'eau pour toute
» boisson. Quelque temps après l'usage d'un pareil
» régime, les accès avaient encore diminué de
» violence & de fréquence. Enfin, voyant que la
» maladie se rallentissait à mesure qu'il fournissait à
» son corps moins d'alimens, il ne voulut plus vivre
» que d'eau & de végétaux. Ce régime étant un
» peu venteux pour lui, il se fixa, après plusieurs
» essais, à deux pintes de lait par jour, une cho-
» pine à déjeuner, une pinte à dîner, & une
» chopine à souper. Aucune viande, aucun poisson
» ni pain n'accompagnaient ce régime. Pendant
» quatorze ans que ce Médecin se fixa à ce genre
» de nourriture, il n'éprouva aucune altération
» dans sa santé, dans ses forces ni dans ses fonc-
» tions intellectuelles, excepté une fièvre d'accès
» qu'il dissipa aisément en mâchant un peu de kin-
» kina ». Un pareil succès, rapporté par le D.
Cheyne, mérite d'autant plus de confiance, que ce
Praticien ne donnait pas beaucoup à la diète lactée

pure, dont les avantages ne lui fermaient pas les yeux sur les inconvéniens, quoiqu'il la regardât comme le meilleur remède dans quelques cas d'hystérisme, de mélancolie & d'épilepsie.

Fred. Hoffman rapporte également, en confirmation des bons effets du lait dans les convulsions, l'histoire d'un jeune homme attaqué d'une pareille maladie dont il soupçonna la cause résider dans le duodénum. Tous les remèdes qu'il employa furent inutiles. Enfin il eut recours au lait mêlé avec les eaux de Seltzer; il le purgea de temps à autre avec les pillules de savon de Venise, & par ce simple procédé, il parvint à une cure radicale. Il eut également recours à ce moyen simple dans la même maladie dont la cause était une manustupration trop fréquemment répétée. Sydenham vante pareillement ce simple remède dans les affections hystériques. « Ce que l'on admirera » d'abord, dit-il, c'est que des femmes tourmentées » de ces affections depuis long-temps, même celles » qui avaient rejetté tous les secours de la Médecin, » qui avaient été peu utiles, se soient cependant » rétablies par ce seul remède ».

§. V.

En parcourant la cinquième classe, celles des anhélations, on y trouve peu de cas où le lait ait été d'un usage bien confirmé. On l'a cependant

donné avec succès dans les accès d'éternuemens occasionnés par des sternutatoires trop violens, tel que le suc d'élatérium que quelques paysans attirent par les narines pour se guérir de la jaunisse. Ces substances opèrent si violemment, qu'on en a vu mourir en rendant du sang par le nez. Le lait, attiré dans les narines, adouci dans ces cas, énerve & même détruit la causticité de ces remèdes, & s'oppose à l'inflammation qui doit naturellement suivre de leur impression. On a vu un pareil accident provenir de la présence des vers dans les sinus frontaux, & le lait réussir en entraînant au-dehors ces animaux qui étaient encore vivans. On a également prescrit le lait dans les hoquets qui sont un genre d'affection spasmodique, quand ils sont occasionnés par l'impression fâcheuse qu'excitent sur les membranes sensibles du cardia, quelques substances médicamenteuses, insolubles & caustiques ; ou qu'ils proviennent d'aphtes qui siègent dans l'intérieur de l'œsophage ou de l'estomac.

On a souvent recours au lait pour la toux considérée comme affection idiopathique & catharrale, mais il faut toujours le faire précéder des purgatifs plus ou moins répétés selon l'exigence des cas. Il est assez ordinaire alors de le couper avec le suc d'oignon blanc ou avec la décoction de ces mêmes bulbes. On prescrit encore le lait dans

cette complexion sèche des poumons qui ordinairement mène à la phthisie pulmonaire, & dont la toux petite & répétée, sans aucune expectoration, est souvent le signe avant-coureur. Baglivi, dans ces sortes d'affections, n'employait point d'autres remèdes. « L'usage du lait, dit-il, est » très-bon dans la toux sèche provenant de l'a» crimonie des humeurs & de leur tenacité. J'ai » coutume d'employer le lait cuit avec le jus de » viande & l'eau de violette (1) ». Fred. Hoffman conseille de marier au lait de chèvre les eaux minérales légères, telles que celles de Selter, dans le traitement des toux sèches & chroniques qui amènent quelquefois du sang (2). Avicenne prescrivait indistinctement le lait de chèvre ou d'ânesse dans ces cas, & Baricelli pense que pour obvier, autant qu'il est possible, à la coagulation, il faut lui ajouter un peu de miel, de sucre ou d'eau. La classe présente des maladies en contient encore plusieurs dans lesquelles le lait est d'un très-grand usage; mais comme il n'est point le principal remède sur l'action duquel on compte, nous les passerons sous silence, laissant aux Praticiens le choix des circonstances propres à l'employer. Nous dirons encore cependant qu'il est un des meilleurs

(1) Prax. Med. Lib. 1. de Tussi.

(2) Fred. Hoff. de connubio aq. min. cum lacte. Pag. 215.

préservatifs que l'on connaisse, sur-tout celui d'ânesse, pour empêcher le retour des accès d'asthme humide, au rapport de Floyer qui nous a laissé un si excellent Traité sur cette maladie. Baglivi le conseille également dans l'asthme humide, & il assure qu'il surpasse en efficacité tous les autres remèdes.

§. VI.

On rencontre encore peu de cas dans la sixième classe de maladies où le lait puisse être avantageusement employé. On compte cependant l'anorexie ou la perte d'appétit, chez ceux qui se sont ruiné le tempérament par les excès dans les plaisirs de l'amour, ce qui est très-ordinaire aux Orientaux. L'hémiplégie mercurielle est encore une de ces maladies où le régime lacté convient très-bien. Cette hémiplégie se déclare chez ceux qui ont pris une trop grande quantité de mercure pour le traitement de la vérole, ou chez ceux qui emploient ce demi-métal dans les arts.

§. VII.

La septième classe, celle des douleurs, nous fournit plus qu'aucune autre, des circonstances où le lait peut être employé avec succès. Beaucoup de maladies se manifestent par ce symptôme ; mais on ne doit pas toujours chercher à le combattre par

le moyen dont nous parlons, avant d'avoir examiné s'il ne dépend pas d'une affection que le remède pourrait augmenter. En général, quand il est le résultat d'une acrimonie que les purgatifs ne peuvent entraîner au-dehors; quand il sévit par intermittence, & que les correctifs ne peuvent le dissiper, ni les narcotiques l'assoupir, on tâche d'en invisquer la cause par la diète lactée, & souvent l'on y réussit; mais il ne faut pas s'attendre, dans ces cas, à voir les tentatives couronnées d'un prompt succès. De toutes les espèces de cette classe, la goutte est l'affection la moins rebelle à l'efficacité du lait. Il n'est point rare de voir les goutteux, quand ils sont jeunes, & qu'ils se fixent à la diète lactée pour toute nourriture, guérir de leur maladie, même quand elle est très-ancienne, & qu'elle a résisté à l'action des remèdes les mieux indiqués. Le lait, employé comme topique dans ces cas, a eu des succès qui ont étonné M. Chevalier, Médecin de la Faculté de Paris, qui en faisait les plus grands cas dans les accès de cette maladie. Non-seulement il faisait tremper la partie affectée dans un bain de lait où avaient macéré des fleurs de sureau, mais il la faisait encore doucher avec cette infusion, & même la donnait à prendre intérieurement. Ce Médecin assure avoir vu des accès totalement cesser, par ce moyen, en moins d'un

quart-d'heure. Le lumbago, qui est une affection douloureuse du dos, & dont la cause s'est fixée sur les aponévrôses des muscles lombaires, est encore une de celles contre lesquelles on recommande le lait. Une légère décoction de squine mêlée à une chopine de lait, à dose égale, & prise le matin chaudement dans le lit, opère des merveilles, d'après le témoignage de Baglivi; je l'ai souvent conseillé avec succès en pareil cas, coupé avec l'infusion de fleurs de sureau.

Une affection douloureuse où le lait convient beaucoup, est l'ischiagra ou la sciatique. Une humeur, vraisemblablement saline, s'est déposée sur la capsule articulaire qui unit la tête du fémur à la cavité cotyloïde. Elle y concentre ses forces, & y appelle de toute part les humeurs lymphatiques qui viennent engorger toute l'articulation. Le gonflement paraît même au-dehors; le mal, quoique bornée aux environs de l'article, ôte tout mouvement à l'extrémité. Les sudorifiques, les purgatifs, les altérans, aucun de ces remèdes réussit, & la violence des douleurs ne tarde point à sècher le malade. Le lait, donné alors pour toute nourriture, opère des changemens qui surprennent. Fred. Hoffman préférait son lait d'ânesse qu'il mêlait aux eaux de Selter; d'autres l'unirent aux eaux minérales chaudes qui étaient à leur proximité, & malgré toutes ces mixtions, il a toujours

opéré des merveilles. Haën l'a employé avec avantage dans cette maladie qu'il nomme *phthisis ischiadica*, en le mêlant au kinkina : renfermé très-chaud dans une vessie, & appliqué sur le lieu douloureux, il amène un calme surprenant.

Fred. Hoffman, Lind, Ethmuller & Willis, parlent d'un rhumatisme scorbutique qui accompagne ou qui est la suite du scorbut. Ce rhumatisme se manifeste par des douleurs qui se font sentir la nuit comme le jour. Ces douleurs changent souvent de place, & occupent les lombes, les articulations & les jambes. Elles occasionnent souvent un resserrement de poitrine & une lassitude universelle. Les antiscorbutiques qui remédient à la dissolution des humeurs, cause première de la maladie, ne guérissent pas toujours ce symptôme. On est obligé alors, pour completter la cure, de leur allier le lait, & même de le faire prendre aux malades comme régime.

Une douleur locale, aussi insupportable que celle que nous venons de décrire, quoiqu'elle ne soit point accompagnée de suites aussi fâcheuses, constitue la *céphalée* ou le mal de tête chronique. Ce symptôme provient souvent d'une acrimonie saline, psorique ou scorbutique négligée. Il n'est point pour cette maladie de palliatif ou de remède plus certain, que le régime lacté. Fred. Hoffman l'allie aux acidulés & aux bains dont

il a vu de grands avantages. Les Médecins Malabares ne connaissent point de meilleur remède en pareil cas, qu'un mélange de lait de femme & de fleurs de pariti (1) réduit à la consistence d'une bouillie qu'ils appliquent sur l'oreille. Quelquefois, au-lieu de se faire sentir par toute la tête, la douleur est limitée à un seul endroit, & donne lieu à la migraine. Les évacuations préliminaires, quand elles sont nécessaires, ayant été faites, l'usage du lait a également dissipé ces accidens.

Souvent, au-lieu d'une douleur bien caractérisée, telle que produisent les causes rapportées, c'est une prurit ou une démangeaison insupportable qui continuellement porte les malades à se grater, & même à se déchirer la peau. On pense que ce symptôme est occasionnée par l'acrimonie de l'humeur muqueuse que les glandes de la peau séparent. Un vice de foye ou une humeur goutteuse errante y donnent quelquefois lieu. Il n'est point rare aussi de le voir survenir à un trop long usage de l'opium chez les personnes sensibles. Le lait conseillé dans ces cas, est le remède le plus simple, celui qu'on trouve sous la main, & celui aussi qui souvent a mieux réussi que d'autres plus composés. Il dissipe également, étant appliqué extérieurement, l'impression insupportable qu'excite sur la

(1) Espèce d'alcée en arbre à feuilles d'abutilon.

peau ou les yeux, l'ortie marine, espèce de zoophyte gelatineux que la mer rejette quelquefois sur le rivage.

Un genre de douleur sourde, vers le côté de la région épigastrique, attenant l'hypochondre, accompagnée d'un sentiment d'ardeur dans le ventricule & quelquefois le long de l'œsophage, & de vomissemens, est le symptôme le plus ordinaire d'une maladie grave dont Hoffman, Sennert & la plupart des Modernes ont parlé. Cette maladie, ordinaire aux personnes minées par le chagrin, à celles qui ont eu quelques humeurs de la peau répercutée, ainsi qu'aux buveurs, a souvent pour cause l'obstruction du pancréas, & notamment de sa tête. L'obstruction est quelquefois assez étendue pour oblitérer la partie voisine du duodénum, de manière à ne laisser qu'une très-petite ouverture pour le passage des alimens. Quelquefois l'engorgement siège dans le pilore, sans cependant diminuer l'étendue de ce passage, quoiqu'il y ait des excroissances de chairs qui semblent devoir le rétrécir. Il est bien difficile, & souvent même impossible dans ces cas, de remédier aux symptômes que cette maladie fait naître. Quel meilleur aliment & médicament peut-on choisir alors que le lait ? Mais le remède est lent, il ne peut guérir, & l'impatience du malade ou le zèle inconsidéré de ceux qui l'approchent, lui en substi-

tuent bientôt de plus énergiques, qui, par la mort qu'ils accélèrent, donnent lieu d'examiner sur le cadavre, & la nature du mal, & le bon choix du remède que l'on avait rejetté.

De toutes les douleurs contre lesquelles on emploie le lait, il n'y en a pas où son efficacité soit plus sensible, que celle qui constitue la cardialgie à *veneno.* Cette maladie s'annonce par une douleur d'estomac si vive, qu'elle menace de syncope. Les Auteurs ne sont point encore d'accord sur la partie de l'estomac qu'elle occupe. Galien pense que c'est le cardia où elle sévit le plus souvent, & Fred. Hoffman croit au contraire que c'est le pilore ; mais l'inflammation qu'on a observée à l'ouverture des cadavres a souvent démontré que l'estomac même en était le siège. Cette maladie est souvent occasionnée par une acrimonie générale que quelques circonstances concentrent sur l'estomac même. Le plus souvent cependant elle est produite par ce que les Pathologistes appellent *venins* ou *poisons.* Les substances arsénicales, antimoniales, cuivreuses, les cathartiques résineux, pris à contre-temps, & tout autre remède irritant, sont de ce genre. Divers symptômes, plus graves les uns que les autres, se succèdent bientôt, & la mort n'est pas lente à survenir, si l'on n'y apporte un prompt remède. Dioscoride, Galien & Pline ont reconnu les grandes vertus du lait en pareil cas, & ils le regardaient,

loorsqu'il était frais, comme très-propre à réprimer les effets de la causticité du poison. Il partage également, dans ces circonstances, l'efficacité que pourraient avoir l'eau de poulet, les huileux & autres adoucissans, avec autant & même plus de raison. Trait sur des feuilles de menthe, il a dissipé des vomissemens continuels survenus à la suite d'un poison avalé. Peut-être, d'après cela, les doreurs & les autres personnes qui travaillent sur les métaux, feraient-ils bien d'en faire un usage plus fréquent. Il préviendrait sans doute les mauvais effets qu'opèrent à la longue sur les poumons les miasmes sulphureux & mercuriels auxquels leurs travaux les exposent, comme il peut réprimer les accidens fâcheux qu'occasionnent les vapeurs de même nature qui font leur impression sur le corps d'une manière subite. M. Tissot dit à ce dernier sujet que Tachenius ouvrant le vaisseau dans lequel il venait de finir une sublimation d'arsenic déjà répétée plusieurs fois, il en sortit une vapeur agréable, mais qui lui occasionna sur-le-champ une vive douleur au creux de l'estomac, une défaillance, une sueur froide, des nausées, des vomissemens, un pissement de sang & un spasme général qui ne cédèrent que peu-à-peu à un régime végétal, & notamment à l'usage abondant du lait.

Il est une colique arthritique qu'Astruc & Tronchin ont connue. Cette colique entrecroise

les paroxysmes de la goutte ; souvent celle-ci se termine par elle , & alternativement l'autre par celle-ci. Hippocrate a connu cette alternative de douleurs articulaires & intestinales. André Dulaurent, Mercurialis & Musgrave en ont également parlé. Quand la personne chez qui elle a lieu , est pléthorique , la saignée doit précéder l'usage des adoucissans & de tous les remèdes capables de détourner l'humeur des entrailles sur les extrémités. Tronchin qui a eu beaucoup d'occasions de voir de pareilles maladies , a été tellement surpris de la supériorité du lait sur les autres remèdes , qu'il en attendait la guérison complette. Quand les douleurs étaient dissipées, il recommandait l'usage d'un bon vin vieux pour fortifier le systême intestinal ; & il en soutenait les effets par l'exercice du cheval & l'usage des habits chauds.

Sydenham fait mention , dans ses ouvrages , d'une colique différente de celle-ci ; il l'appelle *Hystérique*. Elle ne cède qu'aux narcotiques souvent réitérés , mais c'est pour reprendre quelque temps après. La cure radicale ne peut s'obtenir que par le lait. « Il est étonnant, dit Sydenham à ce sujet, » que le lait ne donnant qu'un aliment froid & crud, » cependant les esprits n'en soient pas moins réta- » blis ». Ce Praticien conseillait encore le lait dans la colique bilieuse, lorsqu'elle devait son origine à des alimens indigestes, quoique de bonne nature ; mais il

il l'unissait à de la bierre, & il donnait ce mélange à grande dose pour déterminer un vomissement salutaire propre à débarrasser l'estomac des impuretés qui le surchargeaient.

§. VIII.

La huitième classe de maladies a pour caractère l'erreur dans l'imagination, les appétits & le jugement. Cette classe n'offre que très-peu de cas où le lait soit indiqué. Fred. Hoffman, dans son excellente dissertation *sur le mélange des eaux minérales au lait*, en vante cependant l'usage dans les aliénations ou erreurs des sens si ordinaire aux hypochondriaques dont les organes de la digestion ne peuvent venir à bout des alimens ordinaires, sans déranger l'ordre des fonctions du cerveau. Il dit plus, il assure avoir guéri quelques insensés par le seul usage du lait de vache, en le mêlant quelquefois à l'infusion de café ou de thé, ou en y ajoutant un peu de nitre. Baricelli rapporte l'histoire de Marcelli Cabanili à qui le lait de femme rendit une santé parfaite. Cet homme illustre avait été tourmenté par des remèdes très-violens qu'on lui avait donnés pour le guérir de l'épilepsie; mais au-lieu d'en éprouver quelque bien, il était tombé dans une manie qu'on regardait comme plus fâcheuse que son état précédent.

On a encore employé le lait dans d'autres espèces de cette classe; mais comme il l'a toujours

été concurremment avec d'autres, on ne peut statuer rien de certain à son sujet. Les Observateurs nous fournissent cependant l'histoire de quelques maladies propres à la classe présente dans lesquelles le lait, & sur-tout celui d'ânesse, a été d'une utilité incontestable. Telle est la manie hystéralgique dont on trouve la description suivante dans les Journaux de l'année 1766.

Une femme de 40 ans, qui autrefois avait vomi du sang, & rendu ensuite du pus avec quelques portions de kistes par l'anus, était depuis dix-huit mois sujette à des douleurs de matrice qui venaient régulièrement toutes les nuits. Ces douleurs étaient telles, que cette femme, quoique pudique & honnête auparavant, jurait, blasphémait, & délirait souvent, en se touchant continuellement la région du pubis. Loin d'éprouver aucun attrait à la volupté, elle en avait horreur, & mordait tout ce qui se trouvait sous sa main; le paroxisme passé, elle ressentait les plus grands scrupules sur sa conduite.

On dit encore que l'usage intérieur du lait d'ânesse guérit la fureur utérine, sur-tout quand on en injecte dans la cavité de la matrice.

L'amnésie ou la perte de mémoire des vieillards, ou de ceux qui se sont livrés sans aucune modération aux plaisirs de l'amour, est encore une maladie dont le meilleur remède est le lait. Tout simple qu'il est, il équivaut & même surpasse par ses propriétés,

les remèdes qui sont reconnus dans les anciennes pharmacopées, comme propres à rétablir la mémoire, & même ceux que l'on trouve encore aujourd'hui dans quelques pharmacies, telle que la confection anacardine, les conserves de ninzing & genzing, l'esprit de magnanimité, les diverses préparations d'ambre gris, de musc, & autres de ce genre qui ne donnent qu'un aiguillon à la force centrale du cœur, sans lui fournir une matière sur qui elle puisse agir.

§. IX.

La neuvième classe, celle des flux, nous offre beaucoup de maladies où la prescription du lait est suivie des plus grands succès. Ce fluide, porté dans le système vasculaire, est, par sa nature, tout prêt à éprouver l'influence systaltique des vaisseaux qui doivent le convertir en sang, de manière à remplacer les humeurs qui s'échappent, en même temps qu'on cherche à leur fermer les voies de passage par où elles s'écoulent.

La matière de ces flux est le sang pur, tel qu'il se trouve dans nos vaisseaux, ou c'est une matière qui en approche par ses caractères, ou enfin c'est une sérosité dont la nature en est absolument différente. Quels que soient ces flux, ils indiquent toujours la nécessité de subvenir à la perte des humeurs qu'ils occasionnent, & celle d'énerver les

causes qui les déterminent. Dans plusieurs de ces cas, le lait est encore le remède auquel les Praticiens ont souvent recours trop tard.

On a coutume de distinguer les flux en actifs & en passifs. On appelle *flux actifs* ceux qui paraissent dépendre d'une action augmentée du cœur & de tout le système vasculaire sur la masse de fluides qu'ils meûvent. Les *flux passifs* sont ceux qui proviennent, non d'une augmentation de forces du système vasculaire, mais d'une dissolution ou atténuation des principes du sang qui lui permet de passer par des voies que l'état naturel de sa constitution lui défendait. Cette distinction est très-essentielle à faire quand il s'agit de décider si le lait convient dans le cas d'hémorrhagie. En général, quand les signes de la pléthore se manifestent, que le sang sorti se coagule, que l'évacuation donne au malade une plus grande légèreté & une plus grande aisance, le lait, loin d'être utile dans ces cas, serait au contraire nuisible. Mais quand le sang sorti est d'un rouge très-vif, quand il ne se coagule point, & qu'il sort comme une rosée à travers les porosités où les mailles des vaisseaux, état que les Théoriciens nomment *diapédèse*, ainsi qu'on le voit souvent dans le second & troisième degré du scorbut, le lait est alors très-utile, & comme invisquant, & comme analeptique.

En parcourant les ordres de cette classe, on trouve différentes espèces auxquelles le lait convient. On le donne dans les hémorrhagies (1) chroniques du nez, si fréquentes chez ceux qui sont attaqués de la fièvre quarte, chez les hypochondriaques & les cachectiques. On le prescrit également à ceux qu'une complexion naturellement faible de la poitrine, expose aux hémophtysies. Morton, qui a étudié plus qu'aucun Médecin les vices du poumon, & qui les a considérés sous tous les aspects possibles, le conseille dans l'hémophtysie qu'il appelle *calculeuse.* Cette hémophtysie, ou crachement de sang, provient des déchiremens que des concrétions pierreuses nées dans sa propre substance occasionnent dans les vaisseaux délicats de cet organe. La toux, l'éternuement, le rire & le chant donnent lieu au dégagement de ces calculs si ordinaires aux phthisiques, & assez souvent les hémorrhagies suivent de près leur expulsion. Hippocrate en faisait également cas dans la maladie actuelle. En parlant des bons effets de ce remède dans son livre de *Affectibus internis*, il dit : « Le » corps étant évacué convenablement, & super- » purgé par l'usage du lait d'ânesse ou de sa sérosité,

(1) Les Anciens ont toujours désigné par ce nom l'écoulement de sang provenant des narines. Les Modernes l'ont étendu à l'écoulement de sang de toutes les parties du corps.

» le malade boira beaucoup de lait de vache mêlé » à une troisième partie d'hydromel, & ainsi il » entrera en convalescence ».

Sydenham vantait encore ce remède dans les fièvres varioleuses accompagnées de pissement de sang avec dissolution de ce fluide. Il le coupait alors avec une certaine quantité d'eau, & le donnait pour boisson ordinaire à ses malades. Il entremêlait néanmoins à son usage divers astringens, ainsi qu'on le peut voir dans sa Dissertation au D. Cole. Alexandre de Tralles conseille aussi ce médicament simple dans tous les crachemens de sang. « Il n'y a point de médicament, dit-il (1), » d'aliment, de substance enfin qui convienne » mieux aux malades dans ces cas, & qui puisse » leur être plus utile, que le lait. Ceux qui en » ont fait usage dès le commencement & pen- » dant long-temps, se sont tous rétablis ».

De toutes les maladies qui dans cette classe demandent l'usage du lait, il n'y en a point de plus ordinaire que la ménorrhagie, ou l'écoulement en partie sanguin & en partie séreux, auquel les femmes sont sujettes sur le retour de l'âge, notamment celles qui ont quelques embarras ou obstructions à la matrice. Non-seulement le régime lacté convient à ces femmes, mais encore les in-

(1) Alex. de Tralles, Lib. VII, Cap. 7.

jections de lait qui tempèrent singulièrement les ardeurs qu'elles ressentent dans ce viscère.

La dyssenterie est une espèce de flux du même genre, auquel se mêlent les matières qui parcourent le canal intestinal. Ce flux est accompagné d'une douleur plus ou moins vive à la marge de l'anus. Le lait dans cette maladie, soit qu'on le prenne intérieurement ou qu'on le prescrive en injection, opère également des merveilles. Hippocrate, dans l'Histoire qu'il nous a laissée du fils d'Eratolaüs, dit que, pour remédier à une consomption qu'une dyssenterie ancienne entretenait, il commença à lui donner le lait d'ânesse comme purgatif, & qu'il vint ensuite à celui de vache comme analeptique. Alexandre de Tralles l'a également conseillé dans ce cas. Si l'on se rappelle l'état où se trouvent les surfaces des intestins dans cette maladie, on concevra facilement les bons effets de ce remède lorsqu'on le prescrit avec jugement. La membrane veloutée des intestins, & sur-tout des gros, est phlogosée & dans un état d'irritation qui attire les humeurs séreuses & sanguinolentes dans les capillaires. Le sang souvent s'extravase entre les membranes veloutées & nerveuses, & y forme des plaques rougeâtres plus ou moins étendues, dont la résolution est plus ou moins lente. Le désordre souvent se communique aux intestins grêles, & s'oppose à la chylose.

Des portions de la membrane villeuse se détachent & laissent à nud des espaces plus ou moins grands, d'où le sang suinte continuellement. Quel remède plus doux que le lait pourrait-on employer dans ces cas pour consoler & fortifier les surfaces sensibles mises à découvert, quand une dégénérescence de la bile n'est point la cause première de la maladie, & que la fièvre n'en augmente point la violence ? Ce remède est lent il est vrai, mais il est sûr, & aucun inconvénient n'en contrebalance les avantages. Pris intérieurement, il tient lieu d'une nourriture solide dont les organes faibles ne pourraient tirer parti. Donné en lavement, c'est un adoucissant qui subréfie les surfaces sensibles, & entraînent les parties putréfiées qui s'en détachent ; c'est un analeptique que les veines mézaraïques des parties saines absorbent & charient dans la masse générale. Sydenham, dans la maladie dont il s'agit, non-seulement conseille un remède si simple, mais encore il cite les exemples les plus frappans des heureux succès qu'il en a obtenus. J'ai eu occasion de les obbserver, ainsi que lui, dans les pays chauds, lorsque les malades étaient réduits au dernier degré de marasme, par la continuité de pareils flux qui avaient été rebelles à tous les remèdes ordinaires de la Médecine. Le lait de vache est celui qu'on emploie le plus communément dans ces cas. Cependant Fred.

Hoffman lui préfère celui d'ânesse dont il exalte les vertus quand il est mêlé aux eaux de Selter. Il est quelquefois nécessaire de lui ajouter de l'eau de rhubarbe, la décoction de kinkina, ou quelqu'autres amers; d'autres fois, la seule précaution de le faire cuire & de lui ôter la pellicule dont il se couvre alors, le rend moins susceptible de s'aigrir, & le fait mieux passer. On lui donne une qualité un peu astringente, quand l'indication le demande, en y plongeant, à plusieurs reprises, un fer ou une brique rougie au feu; ce qu'on répète plusieurs fois successivement, jusqu'à ce que le lait soit diminué d'environ un quart. La dyssenterie qui accompagne le scorbut, ainsi que celle qui est la suite de l'irruption du mercure sur le canal intestinal, comme il arrive dans le traitement mercuriel mal dirigé, en éprouvent un adoucissement qui étonne. Le lait qu'on a fait bouillir quelque temps avec l'écorce de grenade ou les fleurs de rose, est encore un astringent convenable dans ces cas. Hildan avait souvent recours à cette méthode en pareil cas. Il unissait au lait ordinaire un peu de miel, & après une légère évaporation, il ajoutait de la mie de pain blanc, un peu de beurre frais ou de l'huile d'amandes douces, & un jaune d'œuf. Ce mélange faisait la seule nourriture de ses malades.

Quelques avantageuses que soient les qualités du lait pour la dyssenterie, ce médicament cependant

ne convient point indistinctement à toutes. On ne ferait qu'augmenter les accidens, si on le prescrivait dans celles qui sont bilieuses, dans celles qui ont la fièvre & les annexes pour symptômes. C'est au Praticien à distinguer ces cas, pour ne point compromettre ce remède dans ceux où il ne peut être d'aucune utilité.

On conseille encore le lait dans les hémorrhoïdes qui font souffrir cruellement dans la vue de diminuer le volume des excrémens qui, par leur poids, ne font qu'augmenter les accidens de cette maladie.

Les flux que nous venons de considérer, sont mélangés d'un sang plus ou moins pur, dont la présence est essentielle pour en constituer le caractère. Il en est d'autres où l'on n'observe point ce mélange, quoiqu'ils n'en soient pas moins redoutables : tels sont l'iléus, le cholera, la diarrhée, la lienterie & autres. Tout ce que les malades prennent dans l'iléus, ou passion iliaque, est aussitôt rejetté par le vomissement. Le spasme de l'estomac ne permet pas aux substances les plus douces d'y séjourner. Une ardeur insupportable se fait sentir à la région de l'estomac, les extrémités se refroidissent, le visage se décolore & se couvre d'une sueur froide; le hoquet est continu, il amène des vomissemens de matières brunâtres & verdâtres ; le pouls est petit, rare, intermittent

Le ventre est d'abord fermé, il s'ouvre ensuite, quelquefois les malades rejettent des escharres par le vomissement; le délire & les convulsions paraissent, & la mort n'est point tardive à survenir. Des accidens si terribles sont souvent occasionnés par des drastiques, par le veratrum ou l'ellebore, la colloquinte, &c. Le lait dans ces cas est encore le remède par excellence; il remplace la solution de gomme arabique, les mucilages de graines de lin, de semences de coing, & autres adoucissans. On le donne également avec succès dans le cholera, maladie très-aigüe, accompagnée d'un vomissement bilieux continuel, & d'une diarrhée avec douleurs de ventre, prostration de forces, & souvent des crampes aux extrémités. Mais si l'efficacité de ce remède a été reconnue alors, c'est principalement quand on avait lieu de soupçonner que cette affection dépendait de la présence de quelque poison.

Les alimens dans la lienterie n'éprouvent aucune digestion; ils glissent sur les surfaces intestinales, selon la manière de voir des Anciens, & parviennent au rectum dans un état de crudité. Cette maladie est une des plus graves, en ce qu'elle s'oppose entièrement à la nutrition. On peut à cet égard lui rapporter ce que dit Atanus dans sa doctrine des Paraboles:

Sumpta quid esca valet quæ, quàm citò sumitur, exit?
Nausea cor vexat, viscera laxa dolent.
Quando non patitur medicamina morbus in alvo;
Non signum vitæ sed necis esse puto.
Ut dape venter eget, sic spiritus indiget illâ,
Non benè pascuntur cùm nihil alter habet (1).

Nonobstant l'opinion de ceux qui regardent le lait comme propre à relâcher le ventre, qui ne l'est déjà que trop dans cette maladie, Fuschius ne le conseille pas moins dans ces cas comme analeptique & propre à lubréfier les surfaces intestinales qui sont souvent excoriées; mais on doit alors le faire bouillir, pour le priver, le plus qu'il est possible, de sa sérosité..

Une autre maladie de la classe actuelle, qui est quelquefois le symptôme d'un ulcère du rectum que le doigt ne peut toucher, ou qui provient d'un érétisme de la membrane interne de cet intestin, est le ténesme. Elle se manifeste par une déjection muqueuse & en petite quantité d'une humeur plus ou moins lente, qu'une envie continuelle d'aller

(1) Quel bien pourrait produire un aliment perfide
Qui porte la douleur dans l'estomac avide,
Et de chaque viscère émousse les ressorts?
Alors que le malade a fait un vain effort
Pour souffrir un remède offert par la Nature,
Ce dernier présage est celui de la mort;
Le corps, comme l'esprit, a besoin de pâture,
Peut-on les animer tous deux sans nourriture?

à la garderobe, ou un effort proportionné pour y répondre, accompagne. Une matière âcre, bilieuse que le mouvement péristaltique dès intestins amène à la marge de l'anus, ou que les glandes de cette partie séparent, en est la cause déterminante. Humecter le ventre, adoucir & enduire les surfaces souffrantes du rectum, entraîner par de doux cathartiques les acrimonies qui souvent produisent tout le mal; telles sont les indications qu'Hippocrate a posées de son temps, & que les Praticiens actuels se proposent encore de remplir en pareilles circonstances. La manne dissoute dans le lait remplit très-bien les vues que l'indication évacuative présente. Donné seul comme médicament, le lait est un tempérant qu'on ne saurait guères remplacer par d'autres. Mais en l'employant il faut faire attention à ce qu'une diathèse bilieuse n'en vienne point contrarier les bons effets. L'habitude extérieure du malade est alors le meilleur livre que le Médecin puisse consulter; il y pourra lire ce qui peut fortifier ou arrêter sa décision à cet égard. Quand l'on présume qu'il n'y a qu'à déterger l'ulcère & adoucir l'acrimonie qui le cause, on préfère le lait de chèvre à celui de brebis, que l'on donne quand il est temps de remplir l'indication siccative.

La surface interne de la matrice, comme celle du vagin, est continuellement humectée d'une

humeur qui en exsude. Cette humorrhagie ne provient point d'ulcération, mais d'un relâchement dans la texture des vaisseaux, qui permet aux humeurs lymphatiques & séreuses du sang de s'échapper dans l'intérieur de ce viscère, où elles séjournent & se dénaturent plus ou moins. On a donné le nom de *fleurs blanches* à cet écoulement, qui a lieu chez les femmes, & même quelquefois chez les enfans, & dont la qualité varie suivant les circonstances. Pour peu qu'on se rappelle la structure des organes qui laissent échapper une pareille humeur, on concevra facilement la cause que nous adoptons. Les hommes qui accumulent des gonorrhées les unes sur les autres, sont sujets à des écoulemens de même nature. Il n'y a point de remède qu'on n'ait éprouvé dans ces affections si rebelles ; les raffraîchissans, les délayans, les toniques & les astringens ont également échoué contre cette maladie, sous quelques formes qu'on les ait donnés. Peut-être que si l'on eût bien examiné les causes déterminantes de ces affections, on se fût fixé aux seuls adoucissans dont l'usage n'entraîne aucun inconvénient. Le lait est le meilleur que l'on puisse choisir alors, soit qu'on le donne en injection, ou qu'on le fasse prendre intérieurement. Hippocrate conseillait le lait d'ânesse de préférence à tout autre, & selon sa coutume, il purgeait par haut & par bas, avant

d'en faire commencer l'usage. Il est bon néanmoins d'allier, dans ces cas, la qualité siccative au lait, pour donner un peu de ton aux fibres relâchées de la matrice ; l'eau de chaux, une légère décoction de kinkina qu'on entremêle selon les circonstances avec une infusion de fleurs de roses ou de sumac, rempliront très-bien cette indication. Il faut s'assurer, dans ces cas, que l'humorrhagie ne vient point d'un ulcère ou d'un cancer à la matrice ; car alors il faudroit recourir aux remèdes indiqués dans ces cas.

Toute l'habitude du corps est perspirable, tant intérieurement qu'extérieurement. Hippocrate l'avait annoncé ; mais Kau Boërrhave & Sanctorius ont mis son assertion hors de tout doute par une multitude d'expériences qui à cet égard ne laissent rien à desirer. Cette vapeur infiniment tenue qui s'exhale des porosités de la peau pour se perdre dans l'atmosphère, doit être un sujet continuel de méditation pour le Médecin. L'action des vaisseaux sur les humeurs lui donne un caractère individuel que le limier fait apprécier, & que notre odorat pourrait également distinguer, si nous étions toujours attentifs à écouter l'impression que reçoivent nos sens. Le tissu porreux d'où elle exsude se relâche-t-il, l'impulsion de la force centrale (1) augmente-t-

(1) Le cœur.

elle, ou le sang dont elle s'échappe, perd-t-il de sa densité? une rosée se ramasse en gouttelettes sur la surface du corps, plusieurs forment autant de ruisseaux qui, au-lieu de se rendre au lac commun, s'en détournent, & le laissent à sec. Quiconque a vu les phénomènes qui accompagnent cette maladie rare, la suette, les rapporte à juste raison à ce que les Auteurs nomment *Ephydroses*. Cette exsudation a quelquefois lieu spontanément, d'autres fois elle est le symptôme d'une dissolution antécédente des humeurs. Sennert en fait un symptôme du scorbut. Quoi qu'il en soit de sa cause procathartique, le lait est encore ici le remède héroïque sur lequel on doit compter. Il est cependant des cas où il faut le marier avec les acidulés ou les amers; c'est au Praticien à les distinguer.

L'humeur séreuse dont nous venons de parler, au-lieu de se porter aussi abondamment vers la peau, se jette souvent sur la trachée artère & sur les canaux aëriens qui en sont les divisions. Quelquefois l'appareil glanduleux des reins lui livre passage. Or, selon que l'un ou l'autre de ces organes est choisi de préférence, divers symptômes relatifs à leur structure paraissent alors, & la toux humide, le diabètes, & autres affections de ce genre, sont autant d'effets résultans d'une pareille irruption. Le lait, & sur-tout celui de vache,

eutremêlé

entremêlé avec les purgatifs & les légers astringens, est le remède auquel les Praticiens ont recours. Méad conseillait à ses malades attaqués de diabètes, l'usage du lait, & il le coupait avec l'eau d'orge & quelquefois avec l'eau de chaux. Quelques-uns préfèrent dans ces cas le lait d'ânesse aux autres. Zacutus Lusitanus a guéri, en moins d'un mois, deux diabététiques qui avaient éprouvé infructueusement tous les remèdes de la Médecine, avec le seul lait chalibé d'ânesse, dont il aidait de temps à autre les bons effets par l'usage du *philonium persicum*. Willis & Lister assurent que le lait pur ou mêlé à l'eau d'orge, ou à l'eau simple, ou cuit avec du pain très-blanc, est le meilleur régime auquel doivent s'astreindre ceux qui veulent guérir du diabètes.

§. X.

La dernière classe de maladie qu'il nous reste à examiner, est celle des cachexies. La nature des humeurs est viciée dans ces affections, & le changement de couleur, de volume & de forme du corps ou de quelques-unes de ses parties, en indique le genre.

Un des plus ordinaires est l'*Etisie* qui est un amaigrissement de tout le corps, accompagné d'une fièvre lente habituelle, sans aucune toux ni crachat purulent. Cette maladie, qu'on ne peut

quelquefois rapporter à aucune cause sensible, n'est souvent que le symptôme d'une maladie précédente dont elle est une terminaison. Hippocrate & Lommius nous ont détaillé les symptômes d'une qu'ils nomment *Tabes dorsalis.* Elle est ordinaire aux voluptueux & aux personnes nouvellement mariées que les plaisirs des sens entraînent dans les excès. Elle mine également ceux qui méditent dans la solitude sur les plaisirs d'Onam, & qui satisfont fréquemment aux impulsions secrètes qu'ils leur suggèrent. Ces malades mangent beaucoup, & cependant leur appétit n'en est pas plus satisfait. Ils maigrissent & éprouvent la sensation que leur donnerait une quantité de fourmis qui descendraient le long de l'épine, de la tête au coccix. L'humeur spermatique sort en même temps que leur urine, les songes voluptueux en procurent l'évacuation à mesure qu'elle se forme. La difficulté de respirer, la faiblesse, les pesanteurs de tête & la fièvre surviennent; &, semblables au papillon du ver à soie, ces malheureux ne trouvent plus dans le travail de la propagation que la perte de leur existence.

Cet amaigrissement qu'occasionne l'évacuation trop fréquemment sollicitée des organes séminaires, une collection purulente confinée dans un foyer particulier, le produit également. Le rein en est souvent le siège, & le pus travaillant à

l'écart sous les enveloppes solides de cette glande, en ronge, mine & détruit toute l'organisation qui a coûté tant de peine aux Ruisch, aux Haller & aux Ferrein pour la bien développer. Ce ne sont plus ces gerbes ni ces courbes vasculaires qui dans l'état sain, repaissent les yeux de l'Anatomiste; des lambeaux membraneux, des flocons purulens & une sanie plus ou moins épaisse y sont substitués, & n'ont rien laissé qui puisse indiquer la beauté première de l'organe.

Dans les climats chauds où les passions sont généralement plus vives que dans les zônes tempérées, l'envie & la jalousie y peuvent également plus porter leurs impressions sur le systême des nerfs, & par-là donner atteinte à la trame primordiale des solides, de manière à faire naître l'étisie. Les Poètes, comme les Peintres, ont été frappés de ces effets; les descriptions & les tableaux qui représentent ces passions, offrent la maigreur personnifiée. Ce que les passions opèrent, les venins subtils, mais pris en petite quantité, le font également : on en a la preuve dans l'*aquetta* des Italiens, dont l'action, pour être insensible d'abord, n'en est pas moins funeste par la suite. La vieillesse amène également cette étisie, mais alors elle est naturelle, & il n'est point de plantes qui puissent l'éloigner.

Après avoir médité long-temps sur la nature

des médicamens propres à combattre de pareils maux, & en avoir employé de toutes les espèces, les Praticiens sont revenus à celui que la Nature leur préparait dans les mamelles des animaux long-temps avant que les hommes pensassent, par la dépravation de leurs mœurs, à se mettre dans le cas d'y avoir recours. Ils ont préféré, quand ils ne pouvaient se procurer le lait de femme, celui d'ânesse qui en approche le plus, & les merveilleux effets qu'ils en ont retirés, les ont de plus en plus confirmés dans son usage. Ils ont marié à ce remède, les substances propres à répondre à certaines vues ou accidens qui n'étant point de l'essence de la maladie, n'en pouvaient pas moins détériorer le caractère. Zacutus Lusitanus rétablit par son moyen un jeune homme à qui des excès avec les femmes avaient occasionné une fièvre lente accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une ardeur d'urine continuelle. Au-lieu de cet embonpoint qui caractérisait sa santé première, il n'offrait qu'une sécheresse générale, qui lui donnait l'apparence d'un squelette ambulant. On trouve dans l'Onanisme le plan d'un régime lacté que suivait avec succès un étranger qui s'était tellement épuisé avec une courtisane, qu'il était incapable d'aucun acte de virilité.

Le lait, quoique bien indiqué dans ces cas, est quelquefois sujet à ne point répondre aux inten-

tions qu'on s'était proposées en le prescrivant. Si la digestion n'en est pas prompte, si son séjour dans l'estomac est prolongé plus qu'il ne doit l'être, les diverses parties qui le composent, restent dans un état de disgrégation, la sérosité, en parcourant la continuité du canal alimentaire, occasionne une diarrhée ou le diabètes, quand les reins la laissent échapper. Les autres parties du lait, pour peu qu'elles restent dans l'estomac, l'affectent désagréablement, & donnent lieu à des nausées, à des gonflemens & à des coliques qui diminuent dès qu'elles ont passé dans les intestins. En s'accumulant dans les grêles, elles renouvellent bientôt les accidens qu'elles avaient excités dans l'estomac, jusqu'à ce que parvenus dans les gros, elles s'amoncèlent dans quelques-unes de leurs cellules, pour donner naissance à ces concrétions vraiment caseuses qu'on rend souvent plusieurs mois après avoir fait usage du lait. Quelques fâcheux que semblent être les accidens que nous rapportons, ils ne doivent cependant pas déterminer à abandonner les avantages qu'on a lieu d'attendre du régime lacté. Les eaux légèrement alkalines & gazeuses corrigent singulièrement ces mauvais effets; celles de Spa, à cet égard, partagent cette propriété avec d'autres. Hoffman unissait toujours dans cette vue les eaux de Seltz au lait d'ânesse. On mêle encore, dans ces cas, la décoction de

kinkina pour en faciliter la digestion, ou bien l'on fait précéder le lait d'un verre de la même décoction, & ainsi alternativement plusieurs fois par jour. Quelques bien indiqués que soient les poudres absorbantes, l'eau de menthe, le sucre, les pilules d'extrait de kinkina & autres, pour empêcher la dégénérescence du lait dont nous venons de parler, leur efficacité est souvent nulle; il convient alors d'essayer le lait de beurre. Les bilieux le boivent avec plaisir, & ils s'en trouvent toujours bien. On doit le préférer au lait ordinaire, toutes les fois qu'il y a de la chaleur, de la fièvre, & une disposition à l'éréſipèle. C'est le meilleur remède dont on puisse faire usage, quand les excès vénériens ont produit une fièvre aigüe, telle que celle dont mourut le célèbre Raphaël. Le lait calme, délaie, adoucit, désaltère, & même nourrit & fortifie; indications importantes à remplir dans ces cas où les forces se perdent avec une promptitude incroyable.

L'étisie que nous venons de considérer, & dont la fièvre n'est qu'un caractère subséquent, est souvent accompagnée dès son commencement d'une fièvre exacerbative avec toux, difficulté de respirer, & crachement de pus. Ces signes manifestent une stâse purulente sur le poumon, qu'il est souvent hors du pouvoir de l'art de combattre, soit que cette stâse vienne d'une débilité innée

de l'organe, ſoit qu'une inflammation antécédente ou une matière âcre, des calculs, ou une humeur cutanée répercutée la favoriſent, le pus ne trouve pas moins dans l'organe un foyer propre à s'étendre, quoique des expectorations plus ou moins fréquentes en diminuent la quantité. Si l'on réfléchit au commerce intime que l'organe de la reſpiration entretient avec le cœur, il ſera aiſé d'apprécier la prompte efficacité du lait que les Anciens, comme les Modernes, ont recommandé (1) dans ces cas. A peine le ſyſtême des vaiſſeaux chyleux l'a-t-il verſé dans le vaſculaire, qu'il eſt porté à la partie ſouffrante, riche encore des propriétés médicamenteuſes qu'une indication raiſonnée lui a données. Il eſt pour les ſurfaces ulcérées un baume qui diminue l'acrimonie du pus qui en exſude, & pour les humeurs un aliment qui remplace celles que le feu de la fièvre altère continuellement. Les Praticiens, pour qui les moindres variations des maladies ſont autant d'objets de méditation, ont ſouvent lieu d'obſerver

(1) Galien parle d'un lieu recommandable par la pureté de l'air, la bonté des pâturages, & l'excellence du lait que donnait le bétail qui y paiſſait; il l'appelle *ſtabias*. Tous les phthiſiques y accouraient de ſon temps pour rétablir leur ſanté, comme l'on voit encore aujourd'ui venir les malades aux eaux minérales renommées.

la différence que le régime lacté amène dans celles-ci.

Le lait de femme est préférable en pareil cas à celui des animaux, à raison de son analogie avec les humeurs, sur-tout quand on peut se le procurer d'une nourrice saine, sobre, & dont les passions soient modérées. Le D. Buchan rapporte, en confirmation des avantages qu'on peut retirer de ce lait, l'histoire d'un homme réduit à un tel degré de faiblesse par la pulmonie, qu'il était incapable de se retourner dans son lit. Sa femme qui nourrissait alors un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme se mit à la tetter, uniquement pour la soulager, & non dans l'espérance de pouvoir en retirer quelque bien. Cependant, ayant éprouvé un mieux bien évident, il continua de la tetter jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli. « Actuellement il est, dit-il, un homme fort & » plein de santé ».

Les Anciens donnaient une plus grande attention que les Modernes à la nature des crachats dans le choix qu'ils faisaient du lait. « Si ce que » les malades rejettent, dit Alexandre de Tralles, » paraît encore avoir besoin de coction, s'il est » d'un vilain aspect & d'une odeur désagréable, » le lait d'ânesse est alors celui de tous qui est » le meilleur, non-seulement parce qu'il déterge, » mais encore parce qu'il dénature les impuretés,

» On peut leur donner également le lait de jument qui en tout est semblable au lait d'ânesse ; aussi ai-je observé que tous ceux qui respiraient difficilement, en éprouvaient toujours un soulagement marqué, quand on le leur donnait à temps ; car il rend alors expectorables toutes les matières qui sont dans les lieux les plus profonds du poumon (1) ». Si l'on consulte en effet les parties que l'analyse spontanée développe du lait d'ânesse, on découvrira que cette espèce abonde moins que toute autre en principes épais qui pourraient surcharger l'estomac. Quand les circonstances ne peuvent en permettre l'usage, on lui substitue celui de vache qu'on coupe avec un tiers d'eau d'orge, d'infusion de lierre terrestre ou d'eau de gruau, & l'on y ajoute du sucre. On aura soin que le fourage de l'animal qui fournit le lait, soit aussi frais qu'il est possible ; on y mêlera du lierre terrestre, du pouliot, du serpolet & autres plantes aromatiques. Lorsque les crachats sont bien blancs, que le pus qui leur est mêlé, est de bonne qualité, plusieurs Praticiens préfèrent le lait de chèvre, comme plus propre à la cicatrisation des ulcères, parce qu'il est moins sujet à causer le dévoyement que le lait d'ânesse. Quand la fièvre hectique est une suite de la phthisie tuberculeuse,

(1) Alex. Trall. Libr. VII. Cap. de Purulentis.

on substitue au lait de femme & d'ânesse le lait ordinaire ébeurré, comme plus propre à tempérer la chaleur hectique. Morton conseille, dans ces cas, d'unir les eaux minérales légères au lait, ainsi qu'on le peut voir dans sa *Phthisiologie*.

Mais quelquefois la cause des symptômes qui constituent la phthisie pulmonaire, au-lieu de résider dans la substance même des poumons, siège dans la trachée artère & le larinx qu'on regarde comme parties dépendantes de ces organes. Entre autres exemples que Morgagni en donne dans son excellent ouvrage *de sedibus & causis morborum*, il en cite un dont le traitement lui a été propre; pour prouver que les phthisies confirmées, qu'on prétend avoir guéries, n'étaient qu'une ulcération de ces parties. Comme cet exemple se rapporte entièrement à la matière que nous traitons, nous l'exposerons d'après les propres termes de ce savant Médecin. « Etienne Cheli, de la République de » Lucques, homme de haute stature, d'un tempé- » rament sec, d'un esprit assez vif, accablé d'in- » quiétude & de grandes affaires, &, par cette » raison, sujet à des affections hypochondriaques, » était depuis quelque temps, attaqué d'une toux » qui amenait des crachats plus ou moins teints » de sang. Plusieurs Médecins, d'une expérience » consommée, lui avaient déjà prescrit les jus » d'herbes adoucissantes, le lait d'ânesse, les

» gelées, & les bouillons de tortues, la décoction
» légère des bois & autres remèdes qu'on regarde
» comme efficaces dans pareilles maladies du pou-
» mon. Ils avaient également eu recours aux lé-
» gers astringens, notamment à ceux d'une nature
» ferrugineuse, à la pierre hématite, aux eaux
» martiales, aux bains de rivière; mais le tout
» en vain, car, au-lieu de réussir, ces remèdes
» n'avaient que maigri le malade, & rendu son état
» pire qu'il n'était auparavant. Les astringens en
» effet, avaient diminué la secrétion des urines, &
» les bains semblaient avoir rendu les crachats plus
» sanguinolens. Les eaux minérales furent omises
» dans les premiers jours, parce qu'on s'apperçut
» qu'elles ne passaient point, & que l'estomac
» répugnait à la plupart des remèdes. Je fus appellé,
» dit Morgagni, lorsque le malade était aussi las des
» secours de la Médecine, que les Médecins l'étaient
» de la maladie. Porté en partie par la déférence
» que j'avais pour des personnes d'un âge plus
» avancé que le mien, & en partie par ce que
» m'offrait une maladie réputée désespérée, je
» m'excusai d'entreprendre le traitement jusqu'à
» ce que, vaincu par l'autorité & l'affection de
» ceux qui s'intéressaient à la santé du malade,
» je me rendis, non sans les avertir que c'était
» contre mon gré, & seulement pour ne point
» abandonner le malade, loin de rien promettre

» qui pût le flatter. Il était alors exténué, sans au-
» cune force, & n'ayant qu'un sommeil interrompu
» & très-court. Cependant, voyant que la fièvre
» continue ne paraissait plus, & que le malade
» ne rejettait par *les crachats*, comme le dit Aë-
» tius, *que peu de matières purulentes & sangui-*
» *nolentes*, & que le *sentiment de douleur ne se*
» *faisait sentir manifestement qu'au lieu ulcéré* de la
» trachée artère, c'est-à-dire, un peu au-dessous
» du larinx; trouvant en outre que de tous les
» remèdes qu'il avait pris, deux seulement lui
» avaient été utiles, & précisément ceux qu'Aë-
» tius recommande sous le nom d'*artériaca*, dans
» le traitement de ces ulcères, lesquels, *tenus*
» *sur la langue, pour que, liquifiés, ils parviennent*
» *peu-à-peu jusqu'à la trachée artere*, & *le lait*
» *donné tous les jours récemment trait d'un animal*
» *encore présent*; je conçus, mais tacitement,
» quelques espérances. Je cherchai dès-lors les
» moyens de faire en sorte que les remèdes qui
» précédemment n'avaient eu aucune efficacité,
» fussent ceux qui procurassent l'entière guérison.
» On avait employé les trochisques de diatraga-
» canthe froids, propres à se liquifier dans la
» bouche, & le lait d'ânesse comme il a été dit;
» & quand le malade en faisait usage, il lui sem-
» blait que le sentiment de picotement qu'il éprou-
» vait à la trachée artère, était comme anéanti;

» ses forces & son sommeil en étoient augmentés.
» Lui ayant demandé pourquoi il n'avait point persisté dans l'usage de ces remèdes dont il avait tant à se louer, il me répondit que les trochisques lui fatiguaient l'estomac, & que quand il obtint quelque bien du régime lacté, tous les autres accidens lui étaient revenus. Eh ! sans doute que vous *évitâtes* alors les *influences du soleil & du vent ?* lui répliquai-je, me ressouvenant à ce sujet de ce qu'ordonne Hippocrate à ceux dont *la trachée artère est affectée d'un ulcère chaud appellé Aphte*.
» Or, je savais qu'il n'avait point pris cette précaution. Connaissant la constitution hypochondriaque de ce malade, je conçus pourquoi les trochisques, par leur douceur, & presque leur fadeur, avaient pu lui être nuisibles. Ayant dont statué ce qu'il fallait faire, & ce qu'il convenait d'éviter, la circonstance me fournit l'occasion de communiquer ma décision au D. P. Piella, Médecin de Bologne. Ce Praticien, quoiqu'il n'improuvât pas mes vues, me dit, après avoir considéré attentivement les crachats, & avoir appris que souvent ils étaient diaphanes, en petite quantité & sanguinolens de temps à autre: Je crains bien que vous ne guérissiez pas ces ulcères qui, bien qu'ils soient peut-être situés profondément, approchent de la nature de ces dartres, qui, si elles paraissaient sur la peau, ne

» se cicatriseraient qu'avec la plus grande difficulté.
» Ce jugement d'un homme particulièrement
» versé dans les cas de chirurgie, me donna de
» la satisfaction de n'avoir rien promis, mais ne
» me détourna cependant pas de mettre mes des-
» seins à exécution. La saison de l'année était
» telle qu'il fallait soigneusement en éviter les
» influences; & il n'y avait pas alors de grandes
» espérances à concevoir de l'usage du lait des
» animaux, vu la mauvaise qualité du fourage.
» J'ordonnai donc d'abord que le malade habitât
» une chambre moyennement chaude, point trop
» basse ni trop petite; & que là, déposant toutes
» ses inquiétudes, il y reçût ses amis & ses pro-
» ches, se contentant de les écouter, & non de
» leur répondre, à moins que ce ne fût à voix
» très-basse, quand il y était forcé, & en arti-
» culant très-lentement. Je lui prescrivis ensuite
» les substances qui pouvaient adoucir la trachée
» artère, sans cependant fatiguer l'estomac. L'en-
» tière soumission à mes avis ayant disposé le malade
» à l'usage du lait, je me décidai pour celui de fem-
» me que je conseillai en petite quantité d'abord,
» pour en essayer l'efficacité. Voyant qu'il passait
» bien, je l'ordonnai ensuite à la dose qui pourrait
» paraître à un malade attentif équivaloir environ
» à une demi-livre. Je lui enjoignis de le prendre le
» matin & le soir, environ quatre ou cinq heures

» avant le repas. Celui-ci était fort léger, & » notamment le souper ; on n'y joignit point le » vin ni rien qui pût nuire à la digestion. La plu- » part du temps il consistait en une bouillie faite » avec la farine d'orge, à laquelle on ajoutait » une once de kinkina en poudre sur chaque livre, » sans sucre, & qu'on réduisait ensuite à siccité » à un feu doux ; & en une certaine quantité de » lait récemment trait d'une vache qu'on nour- » rissait d'orge & de paille, & non de fèves & » de foin. Je veillai à ce que la nourrice fût » saine, à ce que ses alimens fussent de bonne » qualité, sans être trop diversifiés, circonstance » qui, négligée, est une des principales causes » pourquoi le lait de femme ne l'emporte sou- » vent point, comme remède, sur celui des au- » tres animaux, quoique les anciens Médecins, » & sur-tout Euryphon & Hérodote, si estimés » de Galien, le *préférassent aux autres dans la* » *phthisie*, *comme nous étant plus familier & d'une* » *nature plus approchante de la nôtre.* Après un tel » régime, scrupuleusement observé depuis la fin » de Novembre jusqu'au milieu de Mai, la santé » revint tellement à ce malade, qu'il se porta » très-bien pendant le long espace de seize années » consécutives ».

Nous abandonnons à de plus grandes recherches tout ce que l'état d'exsiccation ou d'aridité que nous

venons d'examiner, offre à nos considérations, pour nous occuper d'un autre qui lui est entièrement opposé, savoir l'hydropisie, maladie dans laquelle la sérosité du sang séjourne dans les espaces cellulaires, ou bien est épanchée dans de grandes cavités, en y manifestant sa présence par une fluctuation bien décidée. Quand la maladie reconnaît pour cause des hémorrhagies antécédentes, une colliquation d'humeurs survenue à la rentrée de quelque virus cutané, le lait, d'après le conseil d'Alexandre de Tralles, est le remède le mieux indiqué & le plus propre, non-seulement à réparer les forces, mais encore à prévenir les hémorrhagies, & à guérir complettement la maladie actuelle. Avicenne conseillait dans ces cas le lait de chèvre; il employait aussi celui de la femelle de chameau pendant sept jours de suite, & il entremêlait à son usage les trochisques d'aloës ou de mézéréon jusqu'à la guérison parfaite. Rhasès & quelques autres Arabes ont substitué le lait d'ânesse à celui de chameau. On trouve, dans les Mémoires de la Société Royale de Médecine, une preuve confirmative des bons effets de ce remède dans un ascite qui avait été rebelle aux médicamens les mieux employés, & même à la ponction réitérée. Willis cite la guérison d'un ascite provenant d'une ménorrhagie par l'usage du lait, pris pendant un mois deux ou trois fois le jour. Enfin l'on trouve dans

dans les Œuvres de Bouillet l'histoire d'un soldat attaqué d'un ascite & d'une hydropisie de poitrine survenues à une longue dyssenterie, qui guérit par le seul usage du lait & des légers apéritifs. Il y a tout lieu de croire que dans ces cas où le lait a si bien réussi, l'orgasme ou la crispation des solides était la cause première de la maladie.

Les affections impétigineuses forment un ordre de la classe actuelle dans lequel on trouve beaucoup d'espèces où le lait peut convenir. Ces affections sont du genre des cutanées; elles sont plus ou moins chroniques & d'une nature contagieuse. On donne à la matière qui les produit le nom de *virus*, &, selon l'espèce, on le nomme *syphilitique*, *scorbutique*, *rachitique*, *scrophuleux*, *cancereux*, *dartreux*, *ou psorique*, &c. Cette matière, quoique existante dans la masse circulante des humeurs, souvent néanmoins ne se manifeste pas par des signes sensibles; ce n'est que long-temps après où diverses circonstances en favorisent le développement, qu'elle paraît au-dehors sous forme d'exulcérations ou de croûtes exanthématiques qui, selon leur nature, demandent ou rejettent le régime lacté.

En général, lorsque la vérole, par exemple, est portée au plus haut point, & que la carie, la phthisie, les ulcères rongeans des amygdales, & autres symptômes graves, indiquent l'ancienneté du mal, il convient d'allier le lait au traitement

mercuriel pour donner aux humeurs le caractère balsamique que l'usage seul du mercure ne pourrait leur donner. On s'en dispensera dans les véroles commençantes, à moins que les sels mercuriels qu'on a employés dans les traitemens précédens, n'aient irrité le système intestinal, & produit une dyssenterie, comme il arrive quelquefois. Quand le traitement par les frictions est terminé, ou quand on a employé assez long-temps les préparations mercurielles pour faire naître dans les humeurs une tendance au scorbut, on met les convalescens au régime lacté, pour donner aux fluides le caractère de douceur qu'elles avaient perdu, & on les tient à ce régime une huitaine de jours plus ou moins.

Le scorbut est encore un genre de maladie où le lait peut avoir quelques avantages, selon les circonstances. En général, cette maladie se reconnaît à des taches livides ou jaunâtres aux jambes & aux différentes parties du corps, aux saignemens des gencives, à leur gonflement & à leur puanteur. La cause prochaine de cette affection est une dissolution des principes constitutifs du sang. Tout ce qui est propre à rétablir ces principes dans leur état naturel & à adoucir l'acrimonie des humeurs, est singulièrement propre à remplir cette indication. Le lait qui tient de la nature végétale & animale, outre les végétaux

qu'on emploie dans cette intention, est une substance sur l'efficacité de laquelle on ne saurait trop compter : on fera donc bien de le marier aux remèdes ordinaires dont il aidera l'action (1). On commencera quelque-fois par le petit lait de chèvre, auquel on ajoutera un peu de sel polychreste, & on l'unira aux sucs antiscorbutiques. Horstius préférait d'y faire infuser le sysimbrium, le nasturtium aquatique, le becabunga, ou le cochlearia ; &, quoiqu'il conseillât le lait comme aliment quand il y avait pente à l'atrophie, néanmoins il lui substituait souvent le petit-lait quand l'indication d'absterger était urgente. Un tel remède se portant aussi-tôt vers les reins, ne peut qu'entraîner l'acrimonie lixivielle qui corrompt la masse des humeurs. Le lait pur qu'on lui substitue ensuite, édulcore la portion qui coule dans les vaisseaux, & par les principes aëriformes qui lui sont combinés, (2) il s'oppose aux effets de la putréfaction commencée. Le trop long usage du kinkina peut amener un commencement de dissolution dans les humeurs, à laquelle on ne peut encore opposer de meilleur remède que le lait.

---

(1) M. Bielke, de l'Académie de Stockolm, propose de rendre le lait de vache spécifique contre le scorbut, en faisant manger à l'animal du pissenlit, du cochlaria, &c.

(2) Essai sur la vertu dissolvante de la chaux vive, trad. de l'orig. angl. du D. Macbride, page 356.

On prescrit encore ce remède simple dans les affections dartreuses. Celse reconnaît ses grandes vertus dans ces maladies ; elles n'étaient point inconnues à Hippocrate qui ordonnait le lait d'ânesse ou le petit-lait de chèvre pendant plusieurs jours. Il le mêlait souvent à un tiers d'hydromel, & , dans cet état , il le faisait prendre à ses malades pendant quarante - cinq jours. La gale , la teigne humide , ou le *sahafati* des Arabes , sont encore des affections cutanées où le lait , pris comme remède ou comme aliment, opère des merveilles. On l'unit avec les sucs de fumeterre , de scabieuse , pour en faire la boisson journalière des malades, pendant qu'on leur prescrit intérieurement les remèdes appropriés à leur état.

SECTION III.

Des maladies auxquelles le lait ne convient point.

AVOIR exposé les cas où le lait peut être utile dans les maladies , c'est avoir désigné la plupart de ceux où il deviendrait nuisible , & ne ferait qu'augmenter les accidens qu'on cherchait à diminuer , en y ayant recours. Nous pourrions donc terminer ici ce que nous avons entrepris de dire sur les propriétés d'un remède aussi efficace ; mais, comme en le prescrivant dans ces cas défavorables, les nouveaux accidens qu'il occasionnerait , pourraient en dissuader l'usage dans d'autres où les

bons effets sont si sensibles, nous croyons convenable de présenter ces mêmes cas sous un seul point de vue, pour en donner une connaissance plus complette.

En général le lait demande que l'estomac ait assez de force pour le digérer, & qu'il n'y ait dans ce viscère aucune matière qui puisse le corrompre. Si des erreurs dans le régime lui ont donné une faiblesse qui ne lui soit point naturelle, le lait devient la matière d'une saburre visqueuse, rance ou acide qui occasionne des serremens d'entrailles, des gonflemens d'estomac, le manque d'appétit, la prostration de forces, des envies de vomir, des coliques, des diarrhées, des nidorosités, la fièvre, des obstructions au mésentère, & nombre de maladies des viscères circonvoisins.

Ces accidens paraissent plus promtement chez ceux qui, à raison de leur âge, de leur tempérament, des alimens qu'ils prennent, des pays chauds qu'ils habitent, de l'exercice & des passions de l'ame auxquelles ils se livrent, engendrent une grande quantité de bile qui attend dans les viscères de la digestion les circonstances favorables à son effervescence. On doit donc refuser le lait à ces sortes de personnes, quoi qu'en dise Henri de Heer qui assure avoir, par son usage, guéri un cholera-morbus qu'on attribuait à une pareille cause. Les émulsions végétales ne leur conviennent

pas plus à raison de la facilité que le principe huileux de ce genre de médicament a de se séparer du mucilage qui lui sert d'intermède dans son union avec l'eau.

Une saburre acide, telle que celle qu'entretiennent les boissons spiritueuses chez les buveurs, est encore une contre-indication à l'usage du lait. Les principes actifs de la bile émoussés chez ces personnes par l'acidité que ces liqueurs contractent dans le laboratoire de la digestion, ne peuvent agir sur la coagulation du lait qui se produit alors. Ces coagulations s'accumulent, elles excitent des spasmes dans les entrailles, & bientôt la fièvre lente & l'atrophie manifestent au-dehors les fâcheux effets qu'elles produisent au-dedans. Une pareille saburre a également lieu chez les mélancholiques & les hypochondriaques, & par la même raison le lait ne leur convient point, à moins qu'on ne prévienne les effets de sa dégénérescence, en le coupant avec l'eau de chaux ou avec les eaux minérales.

On doit encore rejetter l'usage de ce remède dans les cas d'inflammation de l'estomac, des intestins, du foye, &c., où, loin de parer aux vomissemens & aux spasmes qui ont alors lieu, il ne ferait que les augmenter par la décomposition de ses parties constitutives.

Le lait ne convient pas plus à ceux dont les

humeurs pêchent par un excès de viscosité. En effet, les couloirs étant difficilement perméables à leurs humeurs, la partie caseuse ne peut, dans le labyrinthe des glandes du mésentère qu'elle doit traverser, que trouver des causes propres à la retarder, & à faciliter sa coagulation. Ainsi l'on évitera de le prescrire aux rachitiques, aux écrouelleux & à ceux qui ont quelques obstructions dans le bas-ventre. Ces raisons vraisemblablement étaient celles qui avaient engagé Galien à le regarder comme nuisible dans les engorgemens du foye. Elles avaient également déterminé Aëtius, Paul d'Egine, Valésius & autres à en défendre l'usage dans les obstructions internes, telles que celles des poumons, du foye, de la rate & autres. L'opinion de ces Médecins était tellement fixée à ce sujet, que, quand on leur citait quelques-unes de ces maladies où le lait avait opéré des merveilles, ils ne voyaient en elles que des exceptions à une règle que leur expérience leur avait fait établir. Quelque plausible que soit cette règle, cependant quelques Praticiens (1) n'y ont point eu égard, ayant observé que les obstructions accompagnées d'irritation & de spasme, ne trouvaient pas de meilleurs adoucissans que le lait seul, ou mêlé aux légers apéritifs; mais le petit-lait dans ces cas

(1) Tissot, Malad. nerv. tom. 2, 348.

peut très-bien le remplacer, sans donner lieu aux craintes de ses inconvéniens, qui ne sont que trop bien fondées.

Le lait serait encore nuisible à ceux dont les principes exaltés de la bile portent l'incendie dans la machine, en excitant par-tout un orgasme qu'on ne saurait appaiser. On ne le prescrira donc point dans les fièvres malignes, les putrides, les bilieuses, les continues épidémiques, dans le cholera, les coliques bilieuses, les diarrhées, les vomissemens de même nature, & dans l'ictère. Il ne convient également pas dans les maladies qui, sans être occasionnées par la bile, donnent cependant lieu au séjour de cette humeur dans les premières voies : telles sont les fièvres hémitritées, leipyrienes & autres; la chaleur qui dans ces cas est concentrée au-dedans, donnerait à sa mixtion une acrimonie propre à augmenter tous les accidens.

Quoique nous ayons considéré le lait comme très-avantageux dans l'ulcération de certains viscères, & que depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, les Praticiens aient regardé le lait de femme, d'ânesse ou de chèvre comme le remède le plus simple & le plus convenable dans la phthisie & la fièvre hectique, cependant l'observation n'est pas toujours d'accord sur ces bons effets, si l'on s'en rapporte à l'histoire des maladies de Bref-

law (1), où il est dit que « l'usage du lait, quoi-
» que d'une grande vertu dans la fièvre hectique,
» ne soulage cependant point quand les poumons
» sont durs, schireux, & remplis de tubercu-
» les ». Conviendrait-il mieux dans les affections calculeuses de cet organe ? Si l'on s'en rapporte à ce qu'annonce l'expérience à ce sujet, on en évitera l'usage pour parer les mauvaises conséquences qui pourraient s'ensuivre, quoiqu'il ne soit pas toujours facile d'en déduire clairement les causes. Nous confirmerons notre assertion par le témoignage de Fabri, Médecin contemporain & fort estimé de Morgagni. Plusieurs Consultans ayant conseillé le lait à Contuli, jeune homme attaqué depuis long-temps d'une douleur de poitrine & d'une maigreur inquiétante, Fabri fut le seul qui s'y opposa, d'après la présomption qu'il avait que la cause de ces symptômes provenait de concrétions calculeuses dans les poumons, que l'usage du lait ne pouvait qu'augmenter. Cette opinion est également celle de Morton, lequel, par cette raison, ne conseille la diète lactée dans la phthisie calculeuse, que dans les cas de plus grande nécessité. L'évènement prouva la vérité du prognostic de Fabri. Le jeune homme ayant cédé au plus grand nombre, l'usage du lait augmenta, sinon les cal-

(1) Art. Erud. Lips. an. 1701, m. Nov. pag. 525.

culs, du moins ses douleurs, & accéléra sa mort; pendant que l'huile d'amandes douces & autres loochs adoucissans, furent si avantageux à un autre dont les mêmes symptômes paraissaient à ce Médecin venir d'une même cause, qu'ils dissipèrent la douleur en peu de temps, & rétablirent parfaitement sa santé, après avoir déterminé l'expulsion d'un calcul. Quelquefois aussi certains phthisiques, au-lieu de trouver dans le lait un soulagement réel à leurs maux, en éprouvent une gêne dans l'expectoration. Il épaissit la matière de leurs crachats, augmente la difficulté de leur respiration, & tantôt il ouvre trop ou pas assez le ventre, accidens auxquels on remédie quelquefois, en coupant le lait ou en lui alliant quelques eaux minérales.

Si, d'après l'opinion de Sthal, d'Alberti & autres, l'humeur de la goutte est d'une nature saline & âcre, & qu'on n'ait point encore trouvé de remèdes plus efficaces pour le combattre que le lait, malgré les éloges pompeux que lui ont donnés Greysel (1), Waldschmid (2) & les Actes des Curieux de la Nature (3), il est cependant des cas

---

(1) Tract. med. de curâ lact. in Arthrit.

(2) Disp. de curâ lact. pod. solatio lact.

(3) Dec. I. Ann. I. Obs. 141 de Arthrit. solatio lact. & in app. pag. 33.

qui demandent de la réserve dans son usage. Walschmid lui-même dit qu'on ne doit pas l'employer indistinctement dans tous. On trouve dans les Actes des Curieux de la Nature, en confirmation de cette assertion, l'histoire d'un Gentilhomme qui, loin d'en retirer aucun avantage dans cette maladie, en éprouva une intumescence générale qui lui serait devenue funeste, s'il se fût obstiné à en continuer l'usage; *nisi vellet*, y est-il dit, *nigrum sacophagum in lacte quærere & lactis vehiculo ad viam lacteam cœli properare.* Ainsi donc, dans ces cas, toutes les fois que l'irritabilité des entrailles est telle que la moindre chose occasionne des coliques, des vomissemens, des flux de ventre, des spasmes, la seule décomposition spontanée du lait pouvant la mettre en jeu, on doit, par cette raison, en rejetter absolument l'usage. Hors ces cas, l'on aurait tort de s'en rapporter au jugement de Thiermairius (1) qui dit qu'*on loue le lait dans la goutte plus qu'il ne le mérite d'après l'expérience.*

Hippocrate est le premier Médecin qui ait défendu le lait aux fébricitans. Il ne fait cependant pas de sa défense une règle générale; au contraire, il spécifie les cas où il peut convenir, ainsi que nous les avons rapportés dans nos classes de maladies.

---

(1) Consil. Libr. 2. cons. 24.

Cependant on ne doit pas moins en rejetter absolument l'usage dans les fièvres aigües comme dans les intermittentes ; car les causes de ces affections résidant ordinairement dans les premières voies, elles ne pourraient que recevoir une nouvelle énergie de la décomposition spontanée du lait. Cependant, malgré les mauvais effets qu'on a observés de l'usage de ce remède en pareil cas, quelques Praticiens n'ont point hésité de le prescrire, sans néanmoins dire s'ils l'avaient privé avant des principes qui pouvaient être malfaisans. Le lait n'est pas plus indiqué lorsque la cause morbifique a passé dans le systême de la circulation. Dans le trouble qu'elle excite alors, la Nature incertaine médite sur les moyens d'expulsion qui lui paraissent les plus convenables. Or, le lait, par la constipation qu'il produit souvent, pourrait nuire aux effets salutaires qu'elle fait pour ouvrir les couloirs du ventre, de manière à lui donner issue, ou, en relâchant ces mêmes couloirs, il pourrait lui ouvrir une voie qui ne serait point de son choix. On ne doit donc point, par ces raisons, le donner dans les fièvres malignes, inflammatoires, les rémittentes & autres.

Quelques Praticiens rejettent encore le lait dans les affections calculeuses des reins & de la vessie, d'après l'opinion vulgaire que le fromage engendre le calcul. Quoi qu'il en soit de ce pré-

jugé, si le lait n'est pas d'une grande utilité dans le principe de la maladie, au moins est-il très-avantageux quand les humeurs ont atteint un commencement de dissolution, par l'usage long-temps continué des remèdes de Stéphens quon ordonne si souvent dans l'intention de fondre les calculs.

Il en est encore d'autres qui l'excluent du traitement des maladies convulsives, à cause des crudités & impuretés auxquelles sa décomposition dans les premières voies donne lieu, impuretés que les circonstances peuvent déterminer à exciter un orgasme dans le systême sensible des intestins, qui pourrait rappeller de nouvelles convulsions. Ce que nous avons dit de l'usage du lait dans ces sortes de maladies, les exemples de ses bons effets que nous avons cités dans quelques circonstances, les moyens de parer aux accidens qu'il pourrait produire, doivent servir de base dans le cas présent, au jugement que l'on portera sur son usage.

Si le lait produit de si mauvais effets quand on l'emploie comme remède interne dans les cas que nous venons de rapporter, il n'en produit souvent pas de meilleurs quand on le prescrit comme topique dans quelques affections qui semblent indiquer son usage. Comme la chaleur animale suffit seule pour le décomposer & développer le principe acide qui entre dans sa mixtion, on ne doit prescrire ce remède qu'avec réserve

dans les affections convulsives locales, & le changer souvent pour éviter une augmentation d'accidens que l'acidité qu'il contracterait par son trop long séjour, ne manquerait pas d'occasionner. Ainsi l'on voit assez souvent, dans les Hôpitaux, les trismes, les torticolis, les mouvemens convulsifs des paupières devenir rebelles aux remèdes intérieurs les mieux indiqués, parce qu'on persiste dans l'application des cataplasmes de mie de pain & de lait, qui seraient mieux remplacés par les huileux & les calmans.

Les fomentations de lait ne promettent pas un succès plus certain dans les affections rhumatismales, éréſypélateuses, dans ces inflammations sèches qui tendent promptement à la gangrène, leurs causes ne pouvant qu'acquérir une intensité plus grande par son usage. On le prescrira également avec la plus grande réserve dans les tumeurs froides, œdémateuses, & dans les stâses d'humeurs sur les parties membraneuses & aux environs des articulations.

Quoique l'usage extérieur du lait soit d'une efficacité reconnue dans bien des cas contre les douleurs vives, il en est cependant qu'il augmente toujours. Ainsi l'on voit assez souvent le cancer occulte travailler dès qu'on lui applique des cataplasmes dont le lait est l'excipient. Les bains, les fomentations, & les douches de ce fluide dans

les affections hypochondriaques, n'ont pas un meilleur effet, malgré les éloges pompeux dont on les a décorés. Les injections de lait faites dans les ulcères caverneux & sineux pour appaiser les douleurs que des matières âcres y occasionnent par leur séjour, doivent se faire avec la plus grande réserve ; & quand on y a recours, il faut qu'une compression sagement opérée exprime tout ce qui ne sera point sorti de lui-même, & qui pourrait, en se décomposant, augmenter les accidens. On prescrit encore le lait extérieurement comme vulnéraire balsamique dans les plaies, avec ou sans perte de substance; mais le principe albumineux qui exsude dans ces cas des surfaces découvertes, est un baume naturel qui surpasse en vertus celui qu'on irait chercher dans la mixtion du lait pour contribuer à la cicatrisation de ces plaies.

ARTICLE III.

Des différens produits que le lait fournit à la Médecine.

Il ne nous suffit point d'avoir considéré les avantages que la Médecine retire des différentes espèces de lait, dans le traitement des maladies qui le demandent, & les inconvéniens qui peuvent résulter de son usage dans les circonstances qui lui sont favorables, nous devons encore, pour

completter notre entreprise, ajouter aux considérations que nous avons eu occasion de faire, celle des divers produits que l'on retire de l'analyse spontanée de ce fluide.

SECTION I.

De la crême.

Le premier de ces produits s'élève sur la surface du lait qu'on abandonne à lui-même ; on lui donne le nom de *crême*, ou de *fleur de lait*, *spuma*, *flos*, *caput*, *mel lactis*. Ce produit est un mélange de parties butyreuses & caseuses intimément mêlées ensemble, & contenant encore un peu de sérosité qui lui donne une sorte de fluidité. Cette matière abonde en plus ou moins grande quantité dans les différentes espèces de lait, celui de vache en contient le plus, aussi est-ce celle qu'on emploie le plus fréquemment dans les usages domestiques, comme en Médecine.

La crême est un des alimens les plus doux & les plus agréables que l'on connaisse. Quand on lui a mêlé un blanc d'œuf, on l'agite avec un ballet pour y introduire de l'air qui lui donne un plus grand volume, & l'on a alors ce qu'on appelle *crême fouettée*, *Aphrogala*. Galien l'a recommandé en cet état contre l'intempérie chaude du ventricule, notamment dans les grandes chaleurs

leurs de l'été ; mais l'autorité de ce Médecin ne doit point faire valoir ce mélange qui même en santé n'est pas un des meilleurs alimens.

On étend la crême sur les croûtes laiteuses qui surviennent au visage ou derrière les oreilles des enfans. On couvre ces croûtes avec des feuilles de poirée ou de papier brouillard, ou avec des morceaux de linge fin enduits de la même matière, pour les humecter & faciliter leur chûte. On l'étend encore sur les dartres vives ou croûteuses dont il diminue les douleurs, sur les gerçures du sein ou des lèvres, sur les rhagades, sur les ulcérations des paupières, les brûlures & généralement sur les parties privées de leurs tégumens, que l'air ride, crispe & rend douloureuses. Van-Swieten recommande beaucoup un mélange de crême fraîche, de jaune d'œuf, & de syrop de violettes délayé dans une suffisante quantité d'eau distillée de roses, pour remédier à l'inflammation des gencives.

SECTION II.

Du beurre.

En battant la crême verticalement, comme nous l'avons déjà dit, & d'une manière continue, dans une machine qu'on nomme *Baratte*, on en

retire une matière jaunâtre, douce, légèrement concrête, qui est le *beurre* (1). Cette matière a beaucoup d'analogie avec les huiles épaisses végétales, telles que le beurre de cacao, & n'a aucun caractère qui la puisse faire regarder comme une graisse animale. C'est une substance particulière qu'on ne rencontre que dans le lait, & qui vraisemblablement doit son origine au principe huileux des végétaux qui servent d'aliment aux animaux lactifères. Sa solidité paraît provenir d'un principe acide qui lui est intimement combiné, & qui s'exhale avec toutes ses propriétés quand on soumet le beurre à l'analyse à feu nud. Lorsqu'on a ainsi fait plusieurs fois subir à cette substance les effets d'une pareille analyse, on l'obtient sous forme fluide & assez semblable aux huiles essentielles végétales. Le beurre est en très-petite quantité dans le lait des animaux carnassiers; &, loin d'être solide & consistant, il est presque fluide & comme huileux, à raison de la moindre quantité d'acide qu'il contient. La présence de ce principe dans le lait, est une nouvelle preuve que cette humeur ne provient point du sang, & qu'elle n'est point le produit de la troi-

(1) On fait le beurre en Barbarie, en mettant le lait ou la crême dans une peau de bouc suspendue au milieu d'une tente. On en bat continuellement les deux côtés jusqu'à ce que le beurre se soit séparé des autres parties du lait.

sième coction, ainsi que l'ont pensé Aristote, Galien, & tous ceux qui ont prononcé d'après eux dans les Ecoles. Comment en effet le sang, déjà animalisé, pourrait-il, en entrant dans la composition du lait, lui donner les caractères d'une moindre animalisation qu'il n'a lui-même. Une pareille opinion, que dément la mixtion des principes du lait, ne saurait subsister d'après les loix connues de l'économie animale.

On n'emploie guères le beurre intérieurement comme substance médicamenteuse. Il pourrait cependant très-bien remplacer, comme béchique, le beurre de cacao qui coûte beaucoup plus cher, ce à quoi l'on doit faire attention chez les pauvres dont l'exiguité de fortune ne permet aucun faste dans la prescription des remèdes. Baglivi n'avait point recours à d'autre moyen pour adoucir les toux catharrales dont les accès étaient violens, qu'à des bols de beurre frais mêlé avec du sucre, qu'il faisait prendre le soir. Galien n'ignorait point les vertus du beurre en pareil pas, il l'unissait au miel, & le plus souvent il le faisait sucer seul, & quand les crachats avaient quelque difficulté à sortir, il le mêlait au miel & aux amandes amères. On prescrit encore le beurre comme invisquant dans le cas d'empoisonnement; alors il partage cette propriété avec le lait qu'il remplace souvent. On l'ordonne aux doreurs comme préservatifs des

cruels accidens auxquels leur état les expose. On le conseille aussi dans les affections calculeuses des reins, dans les douleurs néphrétiques ; on le liquéfie alors dans de l'eau de roses, &, lorsqu'il a repris de la consistance, on en forme des bols qu'on fait prendre plusieurs fois le jour. On le fait fondre encore dans les lavemens simples qu'on donne dans le ténesme, les ardeurs d'entrailles, les constipations, & la dyssenterie.

Nous passerons sous silence les usages domestiques de cette substance qui, considérée selon les règles de l'Hygiène, doit plutôt être regardée comme assaisonnement que comme aliment. Nous dirons seulement que ceux qui ont la fibre lâche, qui sont sujets aux hernies ou qui sont d'un tempérament bilieux, feront très-bien de s'en abstenir.

On se sert très-souvent du beurre comme topique dans les mêmes cas pour lesquels on emploie la crême ; mais alors il faut qu'il soit bien frais, & tel que l'Auteur du Poëme de l'Hygiène le désigne par les deux vers suivans :

> At butyrum novitas semper commendat odorque
> Nullus & ingrati dulcedo nescia gustûs (1).

---

(1) Il doit être inodore, au moins dans sa fraîcheur,
Et plaire cependant au goût par sa douceur.

On a coutume d'en couvrir les surfaces ulcérées par l'application des vésicatoires, pour les faire suppurer. L'acrimonie rance que contracte alors le beurre, contribue singulièrement à entretenir l'inflammation qui doit former le pus qu'on a intention d'exciter. On en recouvre encore les croûtes galeuses & autres éruptions impétigineuses qui se manifestent par des masses en forme de grappes plus ou moins sèches. On en frotte l'extérieur du pudendum, quand il présente trop de résistance à l'accouchement, & les écorchures des enfans, occasionnées par l'urine qui séjourne vers les plis des cuisses ; on y ajoute, dans ce dernier cas, un peu de sel de saturne.

SECTION III.

Du fromage.

QUAND on a enlevé la crême du lait qu'on a abandonné à lui-même, on trouve au-dessous un coagulum blanc d'une consistance assez ferme & nageant comme une île dans la sérosité. C'est la partie *caseuse* ou *fromageuse* du lait. Cette matière a beaucoup d'analogie avec le coagulum du sang. Distillée ; elle donne de l'eau, de l'alkali volatil fluor, du sel ammoniacal crayeux, & une huile pesante, semblable à celle que donne le sang. Cette partie serait-elle la charpente du coagulum

sanguin ? Quelle perfection lui manque-t-il pour acquérir la consistance fibreuse, & pouvoir être dissoluble dans les acides ? Laissons aux Chimistes ces questions à résoudre, pour considérer ce qui a trait à l'usage de cette substance.

Il y a beaucoup d'espèces de fromages eu égard à la nature du lait & au pays où on le fait. Le meilleur est celui qu'on obtient du lait de vache ou de brebis ; celui de chèvre lui est inférieur. Le moins estimé & celui qu'on laisse aux habitans de la campagne, est le fromage écrêmé dans lequel il n'entre rien de la substance butyreuse. Tous les fromages qui sont estimés, ont été faits avec du lait non-écrêmé ; ils sont moëleux & gras ; ils s'aigrissent difficilement, & tant qu'ils sont nouveaux, ils ont un goût & une odeur fort agréables. Chaque pays vante les siens, &, en cela comme en tout autre objet de caprice, la prévention guide souvent le jugement.

Les Médecins qui ont écrit sur l'Hygiène, ont avec raison distingué le fromage en frais ou récent, & en vieux ou en fort. Les Anciens ont prétendu que le fromage nouveau était froid, humide & venteux ; qu'il nourrissait mieux, excitait moins la soif, & fournissait un suc moins grossier que le vieux. Ils regardaient au contraire celui-ci comme chaud & sec, d'une digestion difficile, & très-propre à engendrer le calcul,

sur-tout s'il était trop salé. Galien, Dioscoride & Avicenne, qui avaient des notions fort incertaines sur ce qu'ils appellaient *atrabile* ou *bile noire*, le regardaient comme très propre à favoriser la production de cette humeur. La Physiologie actuelle, tout en reconnaissant l'existence d'une humeur analogue, n'en a pas moins renversé les théories des Anciens sur sa formation, & conséquemment toutes les règles diétiques qu'ils avaient établies dessus.

Le fromage, à moins qu'il ne soit entièrement dégénéré par la putréfaction, est un aliment qui contient abondamment la matière prochaine du suc nourrissier. Les Scythes & les Grecs en faisaient leurs délices, les héros d'Homère le mêlaient à leur vin. Ces anciens peuples n'ont point trouvé de meilleur moyen pour suppléer au manque de lait que la disette des fourages produisait souvent, que d'extraire du lait cette substance nutritive, facile à conserver & à transporter par-tout où leur genre de vie les forçait d'aller. Cette qualité singulièrement nutritive du fromage a été connue de tout temps. Pline assure que Zoroastre dans le désert, ne prit point d'autre nourriture pendant vingt ans de sa vie. On relève & l'on corrige sa fadeur en lui ajoutant une certaine quantité de sel. Le fromage est pour l'habitant de la campagne ce que sont les mets les plus succulens pour les citadins aisés. Celui qui est *fait*,

c'est-à-dire, celui dont un commencement d'altération spontanée a développé les principes, est moins nourrissant & moins sain que le frais,

> Quippe vetus sale mordaci turgescit & acrem
> Sanguineo latici latè diffundit amurcam (1);

mais il est plus irritant & convient mieux aux personnes robustes & exercées. Enfin le fromage presque pourri doit moins passer pour un aliment que pour un assaisonnement qui excite avantageusement le jeu de l'estomac déjà surchargé de viandes différentes; on peut conséquemment le manger avec succès à la fin des repas. C'est cette espèce que l'Ecole de Salerne a en vue dans les vers suivans:

> Ignari Medici me dicunt esse nocivum,
> Attamen ignorant cur nocumenta feram.
> Vires ventriculo languenti caseus addit
> Atque cibum sumptus, terminat ille dapes.
> Qui Physicam non ignorant hoc testificantur,
> Caseus ille bonus quem dat avara manus (2).

---

(1) Car s'il est vieux, il cache un sel âcre & mordant,
Et ce levain un jour se change en poison lent.

(2) L'ignorant Médecin prétend que je dois nuire;
Mais comment je le puis? il ne saurait le dire.
Tous ceux dont la Physique a dirigé les pas,
Disent tous que le fromage
Est bon, quand la prudence en modère l'usage.
Comme il donne le ton aux faibles estomacs,
C'est le dernier des mets qu'on sert dans un repas.

Quelques bons & quelques agréables que soient les différentes espèces de fromages en usage, les personnes délicates, qui ont le genre nerveux sensible, & celles qui sont sujettes au maladies de la peau, feront très-bien de s'en abstenir. Les principes exaltés de cet aliment solubles dans les humeurs aqueuses, en se portant à la peau, ne feraient qu'augmenter leurs maux.

Le fromage n'est point usité intérieurement comme médicament, quoiqu'on l'ait prescrit quand il est frais & bien exprimé, pour remédier à la diarrhée; mais il l'est à l'extérieur. On l'emploie en cataplasme quand il est tout récemment fait, dans les ophtalmies, & généralement dans le traitement des inflammations légères des parties très-délicates. On le regarde, quand il est vieux, comme propre à accélérer la maturation du pus & son éruption; on en fait également des suppositoires qu'on croit bons pour faciliter l'issue des excrémens endurcis.

SECTION IV.

Du petit-lait.

TOUTES les parties du lait que nous venons de considérer, sont tenues en dissolution dans un excipient aqueux qui reste à part, quand on les en a séparées. Cet excipient est connu dans les boutiques sous le nom de *petit-lait*, & sous ceux

d'Ὀῤῥὸς, d'ἰχὼρ ὑδατῶδες, de *serum* ou de *sérosité* en Médecine & dans les laboratoires de Chimie. A une couleur légèrement verdâtre, le petit-lait allie une saveur fade, sucrée, & un principe odorant dont la matière n'est pas mieux connue que celle de l'esprit recteur que beaucoup de végétaux fournissent. Sa saveur paraît provenir d'un mucilage saccharin qui y est dissout, & que l'art peut amener à une forme cristalline. Sa partie colorante est inhérente à une espèce de mucilage ou gelée qu'on trouve dans l'eau-mère de sa cristallisation.

Il est deux manières d'obtenir le petit-lait, l'une par la coagulation spontanée du lait, & l'autre par l'addition de quelques substances qui l'opèrent d'une manière instantanée. Chacune de ces deux espèces de petit-lait est différentes l'une de l'autre. Celui qu'on obtient spontanément est connu à la campagne sous le nom de *lait de beurre*, & sous ceux de *lac ebutyratum*, *serosum*, *acidum*, *pressum*, *lac Shyston* & *Oxigala* chez les Anciens. Il est acidule, & cette acidité paraît provenir d'un commencement de fermentation acéteuse opérée dans le mucilage saccharin qu'il renferme : ce petit-lait est très-peu usité en Médecine, & l'on n'en fait guère la raison. Il pourrait certainement remplacer, à tous égards, le petit-lait vineux dont on fait tant de cas en Angleterre dans les maladies putrides. L'épitète d'*acidule* lui conviendrait mieux

aussi qu'au petit-lait ordinaire dont parle Cartheuser, & que l'on obtient en ajoutant un excès d'acide au lait pour le coaguler. Si ce petit-lait est peu employé par les Médecins, il est en récompense fort usité dans l'économie domestique. Plutarque rapporte que les habitans de la Grèce & de l'Apulie n'avaient point d'autres boissons pour tempérer l'ardeur de la soif que la chaleur de leurs climats leur occasionnait. Il paraît que les bergers d'Italie en faisaient autrefois également leurs délices, si l'on s'en rapporte à ce que Virgile fait dire à Mélibée par Tytire pour l'engager à passer la nuit chez lui :

Sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles & pressi copia lactis.

Le petit-lait fait par la coagulation instantanée du lait ou celui des boutiques, est beaucoup plus doux que le petit-lait de beurre : le mucilage saccharin & la partie gelatineuse n'y ayant éprouvé aucune altération. On le purifie par la clarification (1) des parties fromageuses & butyreuses qui le troublaient & le rendaient désagréable à

(1) Voici en quoi consiste cette opération : On ajoute un blanc d'œuf sur chaque livre de petit-lait froid ; on mêle le tout exactement en le fouettant ; on le fait bouillir, & l'on y jette, pendant l'ébullition, dix-huit à vingt grains de crême de tartre ; on le passe au blanchet, & ensuite au papier à filtrer.

prendre, & souvent trop laxatif. Si cependant on voulait lui donner cette vertu, on pourrait se dispenser de le clarifier ; mais les Praticiens, qui aiment à consacrer quelque chose à l'élégance du remède, préfèrent d'ajouter au petit-lait clarifié les sels purgatifs qui ne peuvent en troubler la transparence.

Il est une troisième espèce de petit-lait qui est connue dans les laboratoires sous le nom de *petit-lait d'Hoffman ;* & que Cartheuser appelle *petit-lait doux.* On le prépare en faisant sécher le lait au bain-marie ; le résidu bien desséché présente une matière grumeuse, grainue & jaune, qu'on appelle *franchipane.* Si l'on verse de l'eau bouillante sur cette matière, une partie s'y dissout & lui donne une couleur blanchâtre, & l'autre se précipite sous forme de fromage, & une dernière, qui est le beurre, surnage. En filtrant la dissolution, on l'obtient plus claire, & l'on a le petit-lait dont il s'agit.

Le petit-lait, outre les différences qui naissent de la manière dont on le fait, varie encore selon l'espèce d'animal qui a fourni le lait dont il est formé. On n'a aucun égard dans la pratique à ces différences, & peut-être a-t-on tort. Des expériences scrupuleuses qui ont été faites à Londres, ont démontré que chacune contenait différentes quantités de matière sucrée auxquelles il convien-

drait peut-être de faire attention dans la prescription. Il résulte de ces expériences que les petits-laits, de douze onces de lait de femme & de lait d'ânesse, ont donné chacun huit gros de matière sucrée, que ceux d'égale quantité lait de vache & de chèvre n'en ont fourni qu'un gros & demi chacun, d'où il suit que le petit-lait d'ânesse se rapproche beaucoup plus de celui de femme, que les deux autres qui sont aussi très-analogues entr'eux.

Le petit-lait des boutiques est un laxatif fort doux, qu'on peut ranger dans la classe des *eccoprotiques*. Il est relâchant, humectant & adoucissant. On s'en sert efficacement comme tel dans toutes les affections des viscères du bas-ventre qui dépendent de tension spontanée ou d'irritation causée par la présence de quelque humeur viciée, ou de quelque poison ou remède trop actif. L'Ecole de Salerne caractérise ces propriétés par le vers suivant :

Incidit atque lavat, penetrat, mundat quoque serum (1).

On le donne conséquemment avec avantage dans les maladies hypochondriaques, dans lesquelles le foye paraît être engorgé, dans les affections hystériques accompagnées de beaucoup de chaleur & d'un peu de fièvre, & principalement dans les digestions fougueuses, les coliques habituelles d'es-

(1) Le petit-lait pénètre, incise & modifie.

tomac, les flux hémorrhoïdaux irréguliers & douloureux, les jaunisses commençantes qui viennent d'une manière prompte, & dans celles qui proviennent du croupissement de la bile dans ses propres réservoirs, dans les flux hépatiques, les coliques bilieuses, les fleurs blanches, les flux dyssentériques (1), les diarrhées douloureuses, les ténesmes, les superpurgations, &c. Son efficacité ne se borne pas au systême alimentaire, elle se porte encore au-delà; aussi le donne-t-on avec succès dans toutes les fièvres aigües, principalement dans les fièvres ardentes, malignes & putrides. Le petit-lait de beurre pourrait le remplacer dans ces cas. Il est utile dans toutes les maladies vénériennes inflammatoires, dans l'inflammation des intestins, dans les ophtalmies & dans le traitement des plaies à la suite des grandes opérations chirurgicales. C'est un fondant savoneux qu'on emploie encore comme désopilatif dans les engorgemens du bas-ventre. Il est béchique, à raison de son sucre, & nutritif par sa partie mucilagineuse sucrée, & la gelatineuse. Cette dernière

(1) Evitez, dans le traitement de la dyssenterie, la trop grande quantité de remèdes. Très-souvent en effet j'ai guéri des dyssenteriques par le seul usage du petit-lait donné intérieurement & en lavement. Plusieurs Praticiens font un secret de ce remède dans la dyssenterie. *Baglivi*, *Pratiq. de Med. Liv. I. de la diarrhée & de la dyssenterie.*

qualité du petit-lait fixait l'attention de Virgile quand il recommandait de donner cette boisson aux chiens de race grecque destinés à la garde des troupeaux :

Acremque Molossum
Pasce sero pingui.

Il est anti-putride, à raison encore du mucilage saccharin qui, venant à passer à la fermentation spiritueuse & acide, s'oppose en même temps à la putréfaction. Fred. Hoffman remarque à ce sujet que les Auteurs qui ont traité du scorbut, le recommandent tous contre cette maladie. Lind, qui nous a laissé un si bon Traité sur les affections de ce genre, le met au rang des remèdes les plus efficaces (1). Pour peu qu'on se rappelle les principes constitutifs du petit-lait, on cessera d'être surpris de la vogue que les Médecins lui ont donnée. Il n'y a point de substances qu'on puisse lui substituer, quand même l'on voudrait leur ajouter celles qu'on trouve dans le petit-lait. L'eau de veau ne peut le remplacer; elle contient

(1) Here milk of all sorts, where it agrees with the constitution, is beneficial as being a truly vegetable chyle, an emulsion prepared of the most succulent wholsome herbs, but whey by reason of its more diuretic and cleaning quality is rather preferable. *LIND. Treatise of the Scurvy. chap. V, pag.* 245.

bien le mucilage du petit-lait, mais elle est privée des parties saccharines, & quand on les lui ajouterait, pourrait-on dire qu'elles sont en même proportion que dans le petit-lait ? Le petit-lait d'Hoffman, qui paraît être celui qui lui ressemble le plus, en est cependant très-différent; il ne contient point d'esprit recteur ni de parties gelatineuses.

En général le petit-lait doit être donné à grande dose & long-temps continué, quand on veut en obtenir quelque bien. Il faut cependant prendre garde qu'il n'énerve l'estomac & ne fasse perdre l'appétit. Cet inconvénient a souvent lieu dans les maladies chroniques dans lesquelles on fait un long usage de ce remède; car dans les cas urgens, tels que les fièvres aigües & les inflammations des viscères, l'appétit & les forces musculaires ne sont pas des facultés que l'on doit se mettre en peine de ménager. Le petit-lait est utile en tout temps, cependant la saison où il paraît être le plus avantageux est le printemps & le commencement de l'été, temps où les animaux paissent une herbe nouvelle qui donne à leur lait une saveur agréable. L'automne, après l'été, est la saison la plus favorable, à raison des regains qu'on peut alors fournir aux animaux. Le petit-lait doit être bu au degré de la température de l'atmosphère; plus chaud, il perd de sa saveur, &

& devient moins agréable : dans ces maladies inflammatoires, on le donne tiède.

Le petit-lait est l'excipient de nombre de remèdes que l'on donne intérieurement dans différentes vues. On lui ajoute le tartre stibié à petite dose, pour le rendre purgatif & diaphorétique. On lui donne de l'alun à dissoudre, quand on veut l'avoir astringent, pour remédier aux diabètes, aux pertes de sang & aux hémoptysies. On l'unit aux sucs ou aux infusions de plantes antiscorbutiques (1), quand on veut remédier à la diathèse scorbutique des humeurs : on lui allie les sucs de limon, de citron ou la créme de tartre, quand on veut augmenter sa qualité rafraîchissante, & on lui mêle le miel, quand on le veut rendre pectoral. On le fait avec la moutarde écrasée qu'on mêle au lait & à l'eau ordinaire, à la dose d'une once & demie sur chaque chopine, quand on le veut fortifiant & corroborant, ainsi qu'il est indiqué dans les fièvres lentes nerveuses ; dans les rhumatismes chroniques, dans la paralysie & l'hydropisie : on le donne alors avec un peu de sucre à la dose d'une tasse à café, quatre à cinq fois par jour. On lui ajoute encore le suc d'orange

(1) Il vaut mieux unir à froid ces substances, que de faire bouillir les sucs exprimés des plantes antiscorbutiques avec le lait frais, comme quelques-uns le prescrivent.

ou de citron (1), comme cordial dans les fièvres putrides malignes & dans les fièvres lentes nerveuses. Quelques Praticiens emploient dans les mêmes cas le petit-lait au vin ou au vinaigre (2) qui se prépare de la même manière que le petit-lait ordinaire, excepté que l'on prend du vin ou du vinaigre au lieu d'autre acide, & ils préféreront le vin blanc à tout autre ; les Anglais choisissent toujours celui de Canaries. Le petit-lait vineux est un excellent remède dans les maladies putrides continues, quand on le donne à grande dose. Van-Swieten en a vu de très-bons effets dans la fièvre vermineuse des

(1) On peut faire ce petit-lait en faisant bouillir, dans parties égales de lait & d'eau, une orange amère coupée par tranches, jusqu'à ce que le lait caillé se sépare. Après que le petit-lait a bouilli, & qu'il est clarifié, on peut ajouter, selon les circonstances, deux ou trois cuillerées de vin blanc.

(2) Les Anciens appellaient *melca* le petit-lait qu'ils obtenaient en coagulant le lait par le vinaigre. Constantinus César s'étend beaucoup sur les moyens de procéder à cette opération. Le petit lait qui en est le produit, était chez les Romains d'un usage commun, comme un raffraîchissant agréable & sédatif ; ils y avaient particulièrement recours dans les grandes chaleurs de l'été. Galien, qui pratiquait à Rome, ne trouvait point de meilleur remède pour tempérer l'effervescence de la bile trop exaltée ; il lui ajoutait cependant un peu de sucre, & lorsqu'il était ainsi adouci, il l'appellait Ὀξυγλυκνές.

armées. Les Médecins Irlandais donnent généralement, dans toutes les fièvres, une boisson qui est fort agréable, & propre à raffraîchir & à étancher la soif; c'est le petit-lait fait avec le lait de beurre aigri & du lait frais bouillis ensemble; ils l'appellent le *two milk whey*. C'est la boisson commune qui paraît le mieux réussir dans le commencement des fièvres, & pendant que le pouls est plein & fort.

FIN.

TABLE

Des Matières contenues dans cet Ouvrage.

A

B

D

E

M

R

S

T



EXPLICATION ALPHABÉTIQUE

De quelques termes de l'Art, dont la véritable signification pourroit être inconnue à ceux qui sont peu familiarisés avec les phénomènes de l'économie animale.

A

ABSORBANS (vaisseaux). Ils sont les racines du systême des vaisseaux lymphatiques dont le canal thorachique est le tronc. Ce sont des tubes infiniment subtils qui pompent de la surface, tant intérieure qu'extérieure du corps, l'eau qu'ils contiennent.

Acini. Ce sont de petites masses globuleuses & vasculaires qui forment la plupart des viscères glanduleux, comme le foye, les reins, &c.

Adipeux, *d'adeps*, graisse. Epithète qu'on donne au fluide huileux & concret qui séjourne dans le tissu cellulaire.

Anasarque. Hydropisie dans laquelle la sérosité répandue dans le tissu cellulaire, occupe toutes les parties du corps.

Artères. Vaisseaux sanguins qui prennent leur origine du cœur, & delà se distribuent à toutes les parties du corps pour leur fournir le sang qu'elles contiennent.

Anthelminthique, d'αντι & d'ελμινθος, *contrà vermes*, contre les vers. Ce sont des remèdes qui ont la propriété de détruire les vers.

Aura vitalis, souffle vital. Fluide infiniment tenu, destiné à vivifier la machine.

B

Béchique, de Βὴξ Βηχὸς, toux. Remèdes propres à calmer cette affection.

C

Cardia. Ouverture de l'estomac qui correspond à l'œsophage.

Cardialgie. Douleur & inflammation des membranes de l'estomac, qui forment cette ouverture.

Carreau. Maladie dans laquelle les enfans dépérissent, & dont le principal symptôme est un gonflement du ventre accompagné de duretés plus ou moins sensibles.

Cartilage. Substance moins dure que l'os, & plus que toutes les autres parties; on l'appelle communément le *croquant*.

Choledoque, porte-bile. C'est l'épithète qu'on donne à un canal qui, formé par la réunion des conduits cystiques & hépatiques de la vésicule du fiel & du foye, va s'ouvrir dans le premier des intestins, pour y verser la bile.

Chyle. Humeur blanche & comme laiteuse qui se sépare

sépare des alimens pendant la digestion, & qui est prise par les orifices d'un système particulier de vaisseaux qu'on nomme *lactés*, d'où il va se rendre à la veine souclavière gauche.

Colostrum. Lait ébauché que les mamelles donnent après l'accouchement.

Cosmétique de κοσμος, ornement. Remèdes qui blanchissent & adoucissent la peau.

D

Diaphorétiques. Remèdes qui excitent la transpiration insensible.

Diathèse. Constitution.

Drastiques. Purgatifs violens.

Duodenum. Premier des intestins qui commence à l'estomac, & finit à un autre qu'on nomme *jejunum*.

E

Eau-mère. C'est l'eau qui reste après que tous les sels qui y étaient dissous, se sont déposés sous forme de cristaux.

Eccoprotiques. Remèdes qui lâchent doucement le ventre.

Epigastrique, d'ἐπὶ & de γαστὴρ, qui signifie *sur le ventre.* C'est une épithète qu'on donne aux vaisseaux veineux & artériels qui, nés des vaisseaux cruraux, vont communiquer avec ceux des mamelles derrière les muscles droits.

Eréthisme. Etat voisin de l'inflammation, & qui consiste dans une augmentation de ton des vaisseaux.

Excrémens. Nom qu'on donne à toute humeur qui, une fois séparée dans un organe, ne peut de nouveau être mêlée à la masse des humeurs sans occasionner les plus grands troubles; l'urine & la sueur sont de ce genre.

Excrétoires. Vaisseaux qui dans les glandes prennent l'humeur séparée des secrétoires pour la porter au-dehors.

F

Fécules. Matières pulvérulentes que déposent beaucoup de végétaux quand, après leur trituration, on les mêle à l'eau.

G

Galactopoïétiques, du grec γάλα, lait, & de ποιεῖν, faire. Ce sont des remèdes qui ont la faculté d'exciter & d'augmenter la séparation du lait.

Gestation. Grossesse, temps où la mère porte en elle le produit de la conception.

H

Hémiplégie. Paralysie de la moitié du corps.

Hémoptysie. Crachement de sang.

Hygiène. Partie de la Médecine qui traite des moyens de maintenir le corps en santé.

Hypochondres. Régions du ventre placées de chaque côté sous les dernières fausses côtes.

Hypogastrique. Epithète qu'on donne à tout ce qui a rapport à la région inférieure du ventre qu'on nomme *hypogastre.*

Hystérisme. Maladie souvent convulsive à laquelle les femmes sont sujettes, & que les Anciens croyaient provenir toujours de la matrice.

I

Impétigineuses (affection) d'*impétigo*, dartres. Ce sont des maladies de la peau, qui se manifestent par des boutons de différentes espèces.

L

Lames cellulaires, tissu cellulaire lamineux. C'est une substance comme soyeuse qui unit toutes les fibres.

Ligamens larges (*de la matrice*). Liens qui retiennent cet organe sur les côtés du bassin.

Lombes. Partie postérieure du bas-ventre.

Lubréfier. Oindre, enduire.

Lymphatiques (vaisseaux) de *lymphâ*, eau. C'est un ordre de tubes destinés à rapporter l'humeur aqueuse du sang, des parties au cœur.

M

Mammaire, de *mammâ.* Epithète qu'on donne à tout ce qui a rapport aux mamelles.

Melæna. Maladie noire, affection dans laquelle on rend des excrémens plus ou moins approchans de la couleur de l'encre.

Menstrues. Evacuations périodiques des femmes. On désigne encore par ce terme toute substance qui, en Chimie, en dissout une autre.

Mésentère. Membrane qui dans le ventre, est attachée d'une part à l'épine du dos, & de l'autre aux intestins qu'elle retient.

N

Nerfs. Filets blancs qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, pour porter aux organes la cause du sentiment & du mouvement dont ils jouissent.

O

Oléagineux, d'*oleum.* Huile.

Ophtalmie. Inflammation des yeux.

P

Pancreas. Glande située derrière l'estomac, & qui verse dans l'intestin duodénum une humeur assez approchante de la salive.

Paniculeuses. Epithète donnée aux plantes qui portent des panicules, c'est-à-dire, des fleurs éparpillées ou écartées de la tige commune, à laquelle cependant elles tiennent par autant de pédicules particuliers. L'avoine est une plante paniculeuse.

Parenchyme. Subſtance intime d'un corps, & notamment d'un corps organiſé ; ainſi les plantes & les animaux ont leur parenchyme.

Part. Terme employé dans l'Art vétérinaire pour déſigner chez les brutes la fonction de l'accouchement.

Pathologiſtes. Médecins qui s'occupent de tout ce qui regarde l'hiſtoire des maladies.

Phrénéſie. Etat inflammatoire de la ſuperficie du cerveau & de ſes membranes, accompagné d'un trouble dans les idées.

Pilore. Ouverture ou détroit qui de l'eſtomac mène au premier des inteſtins grêles ou au duodénum.

Placenta. Petit gâteau, diſque ou maſſe vaſculaire, qui, comme le fétus, eſt le produit de la génération, & ſort avec lui lors de l'accouchement. Il eſt deſtiné à pomper, par les vaiſſeaux infiniment fins qui compoſent celle de ſes ſurfaces qui touche la matrice, l'humeur que cet organe lui donne pour le développement du fétus.

Plaſtique. Epithète priſe du ſubſtantif grec πλαστική, qui veut dire l'*art de la poterie.* On déſigne par elle, en Médecine, la portion de nos humeurs qui s'unit aux fibres de chaque partie pour les accroître ou en réparer les pertes.

Plexus ſe dit des nerfs. C'eſt un entrelacement merveilleux de ces filets, ainſi que le mot l'exprime.

Pulmonaire. Epithète relative au mot *pulmo*, poumon.

R

Rachitis. La noueure des enfans.

Récrémens-excrémens. Nom qu'on donne aux fluides qui, séparés de la masse du sang, peuvent y rentrer de nouveau ou en sortir sans nuire aux loix de l'économie; la salive, l'humeur des larmes, &c. sont de ce genre.

Rhagades. Gerçure qui paraît au bord de l'anus, & qui est toujours le symptôme de la maladie vénérienne confirmée.

S

Saccharin, de *saccharum*, sucre. Epithète donnée à tout ce qui contient cette substance.

Sébacée (*glandes*). Ce sont de petits corps glanduleux qui séparent une humeur de la nature du suif, *sebum*. Elles sont placées à l'extérieur du corps dans tous les endroits qui sont exposés au frottement.

Sousclavière. Epithète donnée à tout ce qui avoisine la clavicule ou l'os de la salière.

Systême. L'ensemble de parties qui servent à opérer une fonction; ainsi l'on dit *systême alimentaire*, *digestif*, *intestinal*, pour caractériser tous les organes qui servent à la digestion. *Systême circulatoire*, *respiratoire* ou *pneumonique*, pour désigner

ceux qui sont employés à la circulation, à la respiration, &c.

T

Tétanos. Maladie où tous les muscles sont dans une contraction permanente.

Thorachique, de *thorax*, poitrine. Epithète qui se donne à tous les vaisseaux & nerfs qui se distribuent dans cette région.

Trisme. Maladie convulsive dans laquelle la mâchoire inférieure est appliquée avec force contre la supérieure.

Tympanite, de τυμπανίζω. Affection qui consiste dans une tuméfaction constante & égale du ventre, de manière que, quand on le frappe, il rend un son pareil à celui d'un tambour.

U

Utérin, adjectif du mot latin *uterus*, matrice. On l'attribue à tout ce qui a rapport à cet organe; ainsi l'on dit les artères & les veines utérines, &c.

V

Valvules, du mot latin *valva*, portes. Ce sont de petites membranes qui, dans les veines, les vaisseaux lymphatiques, &c., permettent aux humeurs de couler dans un sens, & non dans un autre.

Villosités. Ce sont des espèces de houpes, comme soyeuses, qui flottent sur la surface intérieure des intestins & notamment des grêles, & que les Anatomistes regardent comme propres à pomper tout ce qu'il y a de plus fluide dans les substances alimentaires, qui parcourent toute l'étendue de ce canal.





QUÆSTIO MEDICA,

QUODLIBETARIIS DISPUTATIONIBUS, manè discutienda in Scholis Medicorum, die Jovis decimâ-quartâ mensis Decembris, anno Domini M. DCC. LXXX.

M. CAROLO-LUDOVICO-MARIA-GABRIELE DUPRÉ, Doctore Medico, Præside.

AN AD FETUS NUTRITIONEM LAC ET SANGUIS.

I.

ANIMANTIUM generatio Naturæ arcanum, quod ab ævo condito velamine oculis hominum impervio obducere sibi complacuit summi rerum Opificis Sapientia. Mirum sanè quòd corporum elementa, mixta, aggregata inter se divino nutu coadunata, motibus jam propriis gaudeant, suâ cujusque vitâ vivant pro singulis speciebus, eamque propagando communicent. Huicce continuatæ creationi providens stupenda Omnipotentis œconomia, ignem cuilibet animanti supposuit, qui subdolè errans

primis annis, dùm vernat ætas, incendia volvit; brumali vitæ tempore sensim consopiendus. Urit præcordia flamma hæc quâ alliciuntur eædem animantium species, intimosque pervadit corporis recessus. Exarsis penitùs medullis, brevì rueret animata compages, nunquam resurrectura, ni generosus ille fomes in animandum novum embryonem abrumperetur. Idcirco coeunt animantia, ea est omnibus ferè calcanda via, ea œconomiæ viventis lex, cui usquedùm fractus illabatur orbis, obsequendum. Obsequuntur vegetantia quorum sponsalitiis ineundis totus impenditur vegetationis labor. Sulcis creditum semen humescit, turget; divulsis cotyledonibus emergunt hinc radix fundum petens, indè in altum vergens caulis; armis quibus repellantur infensi hostes, instruitur; viridescentem comam explicat; tandem innascuntur flores variis depicti coloribus, totidem geniales tori quibus solemnes celebrantur nuptiæ. Horam indicant antheræ polline turgidæ, dùm voluptariè roscida deosculantur stigmata; ruptæ fecundantem vibrant favillam, quæ ubi assugitur à vulviformi ostiolo, femineo latici immiscetur, ovumque in pericarpio sopitum excitat, explicat. Evanescente autem brevi illâ venere, mox arescunt, senescunt seminifera vasa, nutanteque comâ sternitur pratorum vernus honos. Quæ vegetantia, eadem, variè pro variis, animantia trahit necef-

ſitas; cùm porrò quæ ſexu carent (1) vivam, eorumque ſimillimam edant ſobolem, quæ exiguiſſima primò, brevi adoleſcit. Latè tenet imperium illa gens; nuda ſcilicèt per ſtagnantes aquas, innumeros crederes anguiculos (2), ramoſavè (3) confertim hùc & illùc fluctuat. Ejuſdem ſtirpis animantia in alto degunt, quæ vaga fluctus agunt (4), excipiuntvè, corallini generis domicilia. Ea ſola *vivipara* tribus: quæ verò *ovipara* vocant animantia, ea diſſimile futuro animali gerunt hibernaculum, ovum ſcilicet, quo hoſpitetur & alatur recens excita proles. Hujuſce ordinis vix conſtituas limites, cùm intùs extuſvè incubetur progenies, ſolus ſuperſit propagandi modus. Non coeuntia oviparorum quædam, feminei nempè generis, ova deponunt mare non fecundata (5) quæ intrà ſemetipſa genitabilem continent favillam. Androgyna numero pauca ſubſequuntur, quæ

(1) Zoophytæ.

(2) Volvox, Zoophytarum genus, lente criſtallinâ granulorum, ovulorumve pellucentium congeries eſſe videtur.

(3) Hydra, gallicè, *polype d'eau douce*, vivos ramos expandit, qui à corpore abſciſſi in ſingula animalcula mirè abeunt.

(4) Volvox, Beroë, in pelago Americam, Europamque interjecto habitat. *Linn. Syſt. Nat. pag.* 1324. Pennatula. *Linn. Syſt. Nat. pag.* 1321. Metridia.

(5) Conchæ, oſtreæ, mituli, aphis, &c.

utroque gaudent ſexu, quo fecundant, & viciſſim fecundantur (1). Numeroſa claſſis eorum eſt quæ ut ſobolem gignant, apertâ venere indigent, quâ ſcintilla maris feminæ ova fecundet. Quemadmodùm miranda, quæ pandit Natura in ſecreto generationis adyto, quæcumque phœnomena, ita & ejus diligentiam ſolertiamque miraberis in fovendis vix natæ progeniei rudimentis. Ova quippe ferunt inſecta : quæ nec utero gerunt, nec incubant, ſed ea ſemine maſculino afflata in contortis ſæpè ſæpiùs plantarum foliis deponunt. Indè benigno ſolis calore excalefactæ atomi emergunt, totidem repentes dixeris vermiculos, mox debitam molem aſſecutæ quaſi inertes in aurelias ſe contrahunt. Rupto demùm quo ſepeliebantur, feretro, variegatis induuntur veſtibus, expanſiſque alis, hùc & illùc volitant novi ætheris hoſpites (2).

(1) Limaces penem & vulvam in viciniâ ineſſe notat Bradley, *Philoſop. account. tab.* 23. *fig.* 3. Cochleæ pleræque, mituli margaritiferi, buccinæ, lepades, pectines, &c.

(2) Sat namquam mireris inſectorum ſolertiam in eligendo quem nôrunt idoneum ovis deponendis, loco, præſertìm cùm mater prolem enixa brevi moriatur, neque ideò prolis curam gerere poſſit. Quæque planta ſuum alit inſecti genus. Illis cunæ ſunt folia, his flores, truncus & radices aliis ; ſæpè ſæpiùs in tubera (gallas) excreſcunt terebratæ ab his plantæ, totidemque fiunt domicilia, queis commodiùs inhabitent

Amphibia multa vel vivos, ut vipera, bufo; vel corticatos, ſicuti rana, lacerta, crocodylus, teſtudo fetus edunt, quos matres incubant foventve ſolis benigni aſpectus. Piſces aquarum frigidi incolæ, frigidum in venis gerentes ſanguinem, ad littora, ubi undæ mitiores, ova deponunt, quæ ibi ſemine maris irrorantur, deindèque plura in eſcam aquatilia inſecta recèns natis piſciculis apponuntur (1). Et ſui ſunt avibus hymenæi dulces, ſuum tunc melos, ſua plumarum venuſtas cerviciſque rutilantis ſua ſuperbia. Suis garritibus declarant amabile jugum, obmuteſcentes ubi, verſis in futuram prolem curis, jamjam edendis ovis à parentibus ſtruendæ ſunt, queis incubentur, cunæ. Quo in aliis uſa eſt animantibus, Natura, idem neque minùs in aptè collocando quadrupedum embryone deprehenditur ſtudium. Quippè fetæ utero eum gerunt feminæ ab externis ſecurum injuriis, tutum

---

ova. Culices in ſtagnis ſua ova deponunt, ſcarabeus in fimetis & ſtercoribus; dermeſtes in pellibus; muſcæ in caſei rimis, œſtri quidam in boûm dorſo tubove inteſtinali habent hybernacula.

(1) Ova depoſituræ ſalmones fluvios petunt, ubi aqua inſulſa eſt, motuque purificata. Secùs de pelagicis piſcibus qui in alto degentes, littus nequeunt appellere: hinc ipſis conceſſa ſunt natantia ova. Plagiuri calido gaudentes ſanguine, vivam progeniem edunt quam uberibus lactant,

à matris erroribus, temperato calore fovent, transmissâque imis ex medullis alimoniâ, communem vitam præstant, quousque molem idoneam, idoneas adeptus vires, vitalem auram spirare possit & aperto jove vivere. Quænam verò illa sit conclusi utero fetûs alimonia ? An ex transmisso per umbilicalis venæ radiculas cruore, an lacte lymphâve exsuctis per capillares placentæ flocculos, vel aliâ tandem ratione nutriatur ? prælibatis quæ rem dilucident nonullis, in muliere nobis evolvendum factisque confirmandum.

I I.

Pubertas vitæ stadium adolescentiam inter & juventutem. Anteà quicquid nutrimenti accedebat homini, ipsius conservationi atque accretioni impendebatur. Sibi tùm vivebat debilis, timidus; innumeris obnoxius malis : at lucente voluptatum aurorâ, vitæ turgescunt principia, quæ ubicumque refusa, novam vim cunctis impertiunt partibus. Hinc sopita priùs excitantur organa, & novo, cui destinantur, vacant muneri. Propriis in canalibus exæstuans sanguis rapido volvitur turbine, effugium undequaque molitur impatiens, ac demùm muliebri campo exspatiatus, diductis lacunarum orificiis, singulo mense instar roris benigni dimanat. Eadem vis complanatas mammas in eburneos protrudit orbes, tumenteque sub cute areolarum plexu

ſolemnem præparat materni muneris apparatum. Ea puellam conditio, altera ephebum manet; feriantia ſi quidem organa, ſeminales nempè glandulas, juveniliter exſultans mirè impetit, diſtendit ſanguis, ſubtilior indè, ac quaſi ſpirituoſior, dædaleos per anfractus ſecernitur vivificans latex ductu flexuoſo in ſpeciales utriculos devehendus, ibi perficiendus & uſquè aſſervandus, quoad in ſedem procreando homuncioni idoneam, annuente Hymenæo, propelli queat. Dùm autem numini honores perſolvuntur debiti, quàm miranda in muliere panduntur phænomena! Convulſis ſcilicèt omnibus ferè corporis partibus, ſanguis ad omne genitalium ſyſtema affatìm cietur, turgent ovaria, perfectamque veſiculam è calice propellunt; intumeſcunt tubæ Fallopianæ, diſtenſis turgidæ vaſis rubent, rigent, utriuſque fimbriatum oſtium ovarium versùs attollitur, ſpaſticèque id amplexans, ovulum maturum, prominulum, aurâ ſeminali animatum de vaſculoſo petiolo eximit, contractione periſtalticâ abſorptum promovet, urget uterum versùs, ubi prima delibanda ſunt embryoni vitæ pabula. Suas tùm orditur, contractiones ipſius corculum, complicataque humore impulſo explicat vaſa, inertia hactenùs, & quaſi mucaginoſa. Elapſis verò primis à conceptione diebus, ovulum è totâ ſuâ ſuperficie lanuginoſos emittit flocculos, qui meatibus uteri exhalantibus & reſor-

bentibus coalescunt (1). Sic fetum inter & matrem, primum tenuium humorum instituitur commercium. Decimo jam circiter octavo die exacto, informis anteà mucus comparare sibi organa videtur, cylindrulum diceres. Mòx majora adeptus incrementa capite grandescit, pusillo tamen remanente trunco, pusillis artibus, totaque apparet umbilici area. Interim ovi pellucidi parietes crescente embryone, sudantibus aquis extenduntur; sic ampliati utero vim inferunt, productisque poros inter & rugas, quibus intùs dehiscit, lamellulis vasisvè, arctiùs ei coalescunt. Nec mora, rubescens emergit discus, *placentam* vocant, suas latè membranas inter dispergens propagines, quæ vasculosæ, sinuosæ, tuberosæ, porosæ, uteri parietibus ità adnectuntur, ut tubera scrobiculis, poros poris, sinus omnes similibus uteri sinubus, fistulis nempè ex utrinquè productis (2), accumbant. Autumes hinc tùm arteriosos, tùm venosos placentæ fines in his sinubus evanescere effusumque ibi laticem in sinus uteri recto tramite deduci, ubi hinc & indè hiant venosi arteriosive uteri

(1) Hunter, *The anatomy of the human gravid uterus exibited in figures. Plate* 34.

(2) Avulsâ placentâ rumpuntur fistulæ cellulosæ collapsæque totidem fiunt sinuum valvulæ. Donald Monroo. *Ess. on natural Philosoph.*

apices

apices (1). Sic his in communibus latebris matris & fetûs promiscuè miscetur sanguis, quodque alibile inest ad fetum deducunt sorbentes venæ umbilicalis radiculæ, eructantque dein officio functum arteriarum umbilicalium fines. Medium hujusce commeatûs chordam umbilicalem agnoscas cujus vena, dipersis per placentæ tubera innumeris propaginibus, volubilibus ludit gyris, emensâque hiulci umbilici areâ, sinum hepatis subit, suumque evomit sanguinem partìm in majores venæ portarum ramos, partìm in ductum venosum; indè ad cavam appulsus, thalamos sinusque cordis petens, evolvendam pervadit totius corporis molem. Is verò insortitus huic muneri sanguis per ultimos hypogastricarum arteriarum ramos hederaceis venæ umbilicalis spiris revinctos recto itinere ad communes placentæ & utero sinus revehitur, venosis uteri osculis resorbendus. Stabilito novo illo cibariorum proventu, continuò crescunt iniquâ ratione fetus ejusque nutritor discus, quippè indesinenter succos alibiles à placentæ latebrosis anfractibus magis ac magis ille attrahit. Quâ verò contenta augentur, eâ proportione extenditur includens uterus; vasa nempè ejus serpentina impulso indiès urgentur, expanduntur sanguine, sicque textûs musculoso-mem-

(1) ALEXAND. MONROO. *Ess. plate* 7, *fig.* 7.

branacei extenuationem compenſant. Creſcit imprimis uteri fundus qui primodùm gravis, inferiùs devolvebatur & poſteriùs, ore tincæ anticè & ſursùm exporrecto. Elapſo autem ſecundo geſtationis menſe, explicatur fundus, antrorsùm delabitur, recedit ſimùl reconditurque poſteriùs os tincæ. Ineunte quarto exit è pelvi uterus, ſæpiùſque dextrorsùm inclinat, retrò ſiniſtrorsùm ſpectante altiùs ore tincæ. Orto quinto patent magis omnia: quippè uteri fundus digitis duobus ab umbilico diſtat, obviaque hùc & illùc diſpellit viſcera. Eadem ſexto ſeſe habent, præterquàm quòd dimidiato uno pollice exuperet tunc uterus, qui ſeptimo epigaſtrium jam pertingit. Priùs immutata cervix, eâ nunc dilatari incipit zonâ, quæ utero proximior. Menſe octavo uteri ſæpè antrorsùm inclinati fundus epigaſtrium tenet, undè præcordia dolent. At verò dùm humidior, brevior, retrorſumque à vulvâ remotior ſpectat cervicis hiatus perpetuò minuitur ipſius longitudo. Orto denique nono menſe altiſſimè extollitur uterus, uſquequò tanto oneri ferendo nullatenùs idoneâ cervice jam evanidâ, pelvis marginem versùs devolvatur uterinus globus. Circulum tunc deſcribunt tumida & dura priùs oris tincæ labia, ſpheræque, quam in membranis adhùc incluſæ efformant aquæ, apprimuntur. Gemunt intereà ſub pondere duro omnia abdominis viſcera, gemit & ipſe uterus,

ac musculosâ pollens, quæ priùs feriabatur, carne (1), in repetitas cietur contractiones, quibus fistulæ sinuum, placentæque tubera à sede dimoventur. Tollitur indè omnis humorum commeatus, reclusisque ad viam ritè lubricandam fontibus, excluditur sympathico omnium corporis musculorum spasmo novus advena, dolorum nescius quibus matri emenda fuit lubrica sub spirabili jove ipsius existentia.

III.

INSTAR Zoophytorum Holothuriarumque plurimorum, quæ tota gelatinosa sunt, placidè quiescit in utero novâ afflatus vitali aurâ embryo; in eo tamen non serum partium discrimen. Varios earum evolutionis intuenti gradus fluidæ primùm sese objiciunt partes, pellucidæ, mucosæ, aquosæ, mòx albescere, flavescere, rubescere. Seriùs urina conspicitur, serosa, turbida, insipida, decolor. Apparent feces subvirides, non acres, non odoræ; è gelatinâ emergit acinosa pinguedo; cylindracea figuratur medulla, cruenta, spissiuscula; bilis decolor magis

(1) Carnea uteri substantia graviditate tantum conspicua est. Nùm decurrente prægnatione compagi cellulosæ uteri accedunt, quæ conficiant musculum, purpureæ moleculæ, mensibus posthàc evanidæ. Innuunt torosi, plethorici quibus fortè emaciatis, & musculosi quicquam vix habentibus accedit deinceps succorum nutritiorum fenus.

indies viridescit; oculi humores rubore suffunduntur; rubescunt & cuncta ferè etiam tenuissima sese explicantia viscera. Labiles coercent conscribuntque humores lamellata strata, plus minùsve solidescentia. Micat *Punctum saliens*, micant huic annexi venosi & arteriosi stipites. Sic intrà mucidos canales pellit nascentis cordis embolus flaveum laticem, quo convoluta evolvantur hinc & indè vasa. Sic etiam vitæ functiones sua sumunt exordia, tarda verò & lenta, donec reddita terrearum molecularum appulsu firmiora organa, majorem motûs vim acquisiverint. Hinc variè solidescunt prò suis, quibus destinantur, usibus solidæ partes, varioque earum contextu viscera quæcumque conficiunt, disponunt, definiunt. Quodnam autem alimenti genus embryoni suppeditet Natura, ut mira hæcce partium promoveatur accretio? disputant inter se Medici. Humanum nempè embryonem pulli instar in ovo delitescentis lymphaticum amnii liquorem per os assugi affirmant (1) negantque diversi, quam opinionem fulciunt sua, suaque labefactant argumenta. Observant equidèm fetui, veluti adulto concessa

(1) Hippocr. Περι σαρκων, n. 8. *Democrit. Epicurus* apud *Plutarch.* Placit. Philos. lib. 5, cap. 16. *Diogenes* apud *Censorinum.* De die Natali, pag. 26. *Gal.* De util. part. Lib. 15. cap. 6. *Jussæus*, &c.

fuisse suctûs organa, quorum functiones, etiam in gremio materno, exerceri possunt (1). Ideò-ne verò respirat fetus, qui toto instruitur respirationis apparatu? Fiunt-ne gestationis tempore cunctæ apud eum actiones excretoriæ, ex eo quòd apti hisce exequendis cuncta organa ritè apponantur? Teste experientiâ, inquiunt, constitit vaccino fetu membranis adhùc concluso, geluque correpto, stiriam visam fuisse concretam ab amnii lacu ad ventriculi cavum, fili continui instar ductam, quæ sanè amniosi laticis in interiora animalis transitum indigitat (2). Æquiùs profectò phænomènum deducerent ab expansivo liquidi motu, quod frigore obdurescens vias forsan insolitas subire potuit; temerè etiam pro deglutito amnii latice hic fortassis assumunt ipsummet concretum tùm oris tùm gulæ naturalem mucum. Imò nimiùm acres & urinosæ toto ferè, quo gestit mulier, tempore illæ aquæ, ut delicatulo fetûs corpori in nutrimentum veniant. Quin insuper belluæ cujusdam gravidæ perforato hypogastrio, evacuatis indè amnii undis, lac intùs adegit, nec guttulam tamen in fetûs stomachum pervenisse posthàc comperit D. MONROO, quamvis eum ad

(1) TILLING. De placentâ, pag. 379.

(2) HEISTER. Compend. anat. tom. 2, pag. 87. *Ræderer* in cervi hinnulo.

finem, alvum circumquàque compresserit. Quid demùm sugere effingitur os infantis usquè contractum, usque occlusum, dùm mandibularum elevatores contrahuntur musculi (1), lingua ad palati fornicem apprimitur (2) stringiturque ipsemet pharinx deglutionis actu tantùm dilatandus ? At necessariò asserent in totâ alimentorum fistulâ amnii laticem devehendum esse, ne coalescant illorum parietes, talique alimento feces ultimis ejus finibus reperiundas tribuunt.... Providit Natura, providunt glandulosi fontes, atque indè scaturientes succi ; nec alia causa origoque fecum quæ, ut vulgò, sic & apud fetus ore imperforatos (3), acephalos (4) dimidiumve hominis tantùm gerentes copiosè in alvo congeruntur. Nec est quod apponant exuberari magis remoto quàm proximiori partu membranarum aquas. Dùm enim lacu innatat vix conspicuus piscis, limpidiorem aquarum partem segniter sorbent ab intùs numerosi placentæ pori ; auctis verò ejus vitæ viribus, jam eâ, quâ depluunt, combibuntur proportione. Adventante tandem graviditatis septimo mense, impendiò magis absorbetur quàm secernitur earum

(1) Monroo. Ess. of a Societ. of Edimb. t. 3, p. 192.

(2) Rœderer. Satura de suffocatis, pag. 50.

(3) *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1715.

(4) *Eph. Nat. Curios. ann.* 3, *decad.* 1, *observ.* 227.

copia. Hinc diversa ubertatis aquarum ratio intelligi potest citrà effictam deglutionis actionem. Nec acriùs depromptum militat argumentum è funiculo umbilicali corrupto (1) atque in nodum contorto (2). Elucidandus enim hic sermo; decantata-ne illa σῆψις solum textum cellularem depascebatur, an sanguifera vasa? Stricti-ne, an laxi erant nodi? Versabatur-ne interim incolumis fetus, necne? De his omnibus cùm taceant Observatores, nulla fides. Nec movemur ampliùs quòd adjiciant, obturato umbilico, natos esse fetus (3): constat enim paucissimis antè ortum diebus rumpi funiculum umbilicalem, & ferruminari seorsim potuisse ejus extrema, quin ideò interierint. Apage hinc quicquid somniaverunt Veteres de uteri tuberculis quæ sugere noverunt fetus, quòd in lucem editi papillam digitumve sugere indocti ament. Procùl etiam allata frigidorum animalium, piscium insectorumve exempla, quorum nutriendæ proli ab amnii humore succum depromi facile dederimus. Aliæ autem fetui humano concessæ sunt pabuli scaturigines, à divaricatis nempè venæ

---

(1) Fredericus Hoffman, de Adipe, pag. 10.

(2) Jean-Louis Petit, *Chirurg. Acad. Royale des Sciences. Ann.* 1718.

(3) *Journal des Savans. Ann.* 1673. Stalpart. cent. 2. observat.

umbilicalis finibus. Nobis nunc in abditissimo hocce humorum transitu ancipites, quas implicare amavit Natura, tendandæ sunt viæ, repertâque semel eâ quà ire sibi placuerit, firmiter ei insistendum.

I V.

Antequam in utero radicetur ovulum, quomodo nutritur inibi degens homunculus? res exploratu difficillima. Nùm per fluitantis in pellucido, cui innatat, lacu funiculi umbilicalis finem, quasi in paniculam expansum, sugeretur alibilis humor; eumve potiùs undequaque hauriret porosa, bibula tenelli corpusculi compages (1)? Utrumque innuunt peracta tùm in pullorum, tùm in insectorum ovis observata. Ubi verò omnis exhaustus fuit innatus ovi humor, uteroque, quâquâ parte obnubilum est, adhæsit ovum, nova tunc contento embryoni scaturit alimonia, per innumeros scilicèt cananiculos, qui quaquaversùm è disco vasculoso ad uterum protenduntur (2). Sit-ne autem lactea (3), sanguineave succi hujusce

(1) Alcmæonis Crotonis opinio, Plutarch. in Placit Philosoph. lib. 5, cap. 16.

(2) Ita senserunt olim Stoïci, Dulaurens, lib. 8, cap. 6. Fabricius ab Aquapendente. *De format fetus*, &c. cap. 8.

(3) Eo humore ali fetum autumârunt Hippocrates, Aristoteles, Harveus, Riolanus, Riverius, Bartholinus, Graffius, Laurentius, M. Falconet, M. de la Rivière, Monro, P. du Petit, &c.

nutritii indoles ? anxii hærent Phyſiologi, neque ſua deſunt cuique opinioni argumenta. Iis enim, quæ fluxu menſtruali non laborant, animantibus (1) nullatenùs deprehenditur toto geſtationis ſtadio fetui allabi uterinum ſanguinem. Secto equidèm maturo partui utero, ſtudioſèque ademptis placentæ cotyledonibus, ex imis membranæ internæ acetabulis emergunt villi, nulluſque effluit tunc ſanguis, quin è contrà mucoſus (2), viſcidus, inſipidus, albuminoſus (3) lacteuſve (4) humor, quo imbuitur quilibet cotyledo. At quæ ità in belluis ferè omnibus, ſecùs in muliere parturiendo emortuâ comperiuntur, cùm totius uteri parietes ſanguine coacervato ingurgitentur, ab evellendâ placentâ undique effluendo (5). Porrò mulieris ità diſpar uterus diſparem neceſſariò fetui poſcit humorum diſtributionem ; in anfractibus enim uteri ſinuoſis ſingulo menſe congeritur egurgitandus ſanguis, neque aliundè ſibi moliens effugium, recto itinere ad fetum deducitur (6). Rutilantis

---

(1) Ovis, vacca, cuniculus, cerva, &c.

(2) Vesal. de Fabr. corp. humain, pag. 669.

(3) Tilling de placentâ uteri, pag. 337.

(4) Vieussens Novum vaſor. Syſt. pag. 41.

(5) La Mothe obſervat. 386. Donald Monroo, Alexand. Monroo, Eſſays and obſervations of natural Philoſophy of Edimbourg.

(6) Hæc olim divi Senis opinio ; « cæterum, ait, incteſcit

hujus laticis commercium matrem inter & fetum; quod dictat ratio, arteriis ex utrinque protensis fieri autumârunt Clarissimi Viri (1); suamque, ut stabilirent opinionem, varios per matris arterias (2) adegerunt liquores, qui pluries ad fetum,

---

» illa (genitura) materno sanguine in uterum delabente.
» Nam gravidis menstrua non profluunt nisi magno salutis
» pueri detrimento, nisi fortè quibusdam primo mense
» quàm minimùm sanguinis menstrui exeat : at verò sanguis
» ab universo mulieris corpore promanans circùm ipsam
» membranam (*chorion*) diffunditur, atque cum spiritu
» intrò per membranam attractus, quâ forata est eminetque,
» agglutinatur, & futuro animali incrementum præbet.
» Rursùm verò procedente tempore, multæ aliæ mem-
» branæ tenues intrà primam producuntur eodem modo
» quo & illa prior formata est. Tenduntur verò & hæ
» quidem ab umbilico, atque mutuis sibi vinculis cohærent.
» Quod cùm jam effectum fuerit, sanguine materno acce-
» dente, concrescente, caro gignitur in cujus medio um-
» bilicus eminet, per quem tùm spirat, tùm incrementum
» accipit ». HIPP. *De natur. pueri.*

(1) ROUHAULT, *Mém. de l'Acad Royale des Sciences. Ann.* 1714, 1715, 1716. NOORTWICK. Ess. of a Soc. of Phys. and Litt. pag. 421. *Mauriceau*, *Mery*, *Lieutaud*, &c.

(2) COWPER. Adnot. on BIDLOO anat. Tab. 54. DRAKE. Anthropol. lib. 2, cap. 7. VIEUSSENS, *Observ. d'Anat. & de Chirurg. prat. pag.* 293. TOURNER, *of the force of the mother's imagination on the fetus, pag.* 161. *Philosoph. transact. A discourse concerning some influences*

ad uterum (1) verò conversâ vice appulêre. Huicce verò eò pertinaciùs adhæserunt quòd Ill. ALBINUS arterias uteri serpentinas sanguine turgidas se invenisse asseruerit, quem indè pro lubitu ad placentam usque propulit (2). Quòdque easdem cerâ repleverit delineaveritque celeb. HUNTER ad placentam flexuosè euntes (3). Malè autem raro obviis, nec unquam citrà injectionis vim ad placentam usque producendis arteriis, munus sanguinei commeatûs demandari videtur, cùm alias diversas prorsùs naturam sibi fabrefecisse vias indicet ipsa partium autopsia. Placentam enim in emortuâ prægnante ab uteri parietibus removendo, ne minima quidèm ob oculos obversatur subeuns placentam arteria (4); quin potiùs cellulosæ abeunt lamellulæ, à scrobiculis villosa excedunt tubera, collapsaque hinc, & hinc diducuntur sinuum orificia, quæ similibus uteri sinubus accumbunt; sique calens adhùc placenta digitis prematur, ex orificiis tantùm eructatur sanguis, qui

---

of respiration on the motion of the heart hitherto unobserved, by DRAKE. n°. 281.

(1) LANGII, Physiol. pag. 243. MONROO, *Ess. of a Soc. tom. II, pag.* 127. COWPER.

(2) ALB. *Adnot. lib.* 1, *p.* 35.

(3) *The Anat. of the human gravid uterus, Plate V.*

(4) Si quæ sint, flexuosè tantùm uterum inter & placentam serpunt, neque in evellendâ placentâ rumpuntur.

in sinubus congerebatur. Neque certè funiculo uterove injectis, melius prodeunt arteriarum protensarum serpentini fines (1), quippè turgidis ex utrinque sinuum loculamentis, placentam inter & uterum in grumos coacta effunditur cera (2): solus indè maternus ille sanguis ad fetum appellit, qui in communibus uteri & placentæ sinubus moras nectitur. Ejusce autem generis derivationem non sola demonstrat partium structura, in probationis partem etiam venit observatio. Magnam enim sanguinis in prægnantis utero congestionem verè arguunt quæcumque graviditatis phænomena; veram quoquè uteri inter & placentæ vasa communionem evincunt enormia illa sanguinis profluvia,

---

(1) Nequimus hìc prætermittere ipsiusmet Ruischii verba: « A multis, ait, seculis inconcussum fuit placentam uniri » utero per utriusque vasorum extremitates... repleveram » eum in finem multoties vasa sanguinea placentam consti» tuentia ceraceâ materiâ rubrâ, repperique placentam non » solum amictam membranâ eâ facie quâ fetum spectat, & » *Chorion* appellatur, verùm etiam eâ facie uterum spectante » membranâ analogâ esse obductam & extremitatibus vaso» rum firmiter connatam ». *Thes. anat. II n. XVIII. not. 1.* » Hæc itaque expertus concludendum censeo vasa sangui» fera uterina non immediatè uniri cum vasis placentam » conficientibus, sed utriusque adhæsionem fieri mediante » predictâ substantiâ membranaceâ ». *Ibid. not. 4.*

(2) Haller *Elem. Physiol t. 8, p. 211.* Donald Monroo *Essays and observations on the nat. phil. &c.*

quæ abortum trimeſtrem placentæve partialem evulſionem ſubſequuntur, vel etiam accidunt dehiſcente, dùm torpet uterus, haud ligato umbilicali funiculo. Nec aliam ſanè ob cauſam, mortuo, diſſolutove in gremio materno fetu, miram in molem accreſcit, veram graviditatem mentiens placenta, *Molam* vocant, ſanguine nimirùm continuò appellente textumque ejus intimum ſubeunte. A ſanguine uterino tenerrimæ fetûs compagi ſic illabente, expandi, explicarique magis ac magis ipſius organa nil mireris, cùm ab hujuſce coccinei laticis derivatione in quibuſlibet nondùm evolutis partibus pendeant earum accretionis phænomena (1). Ea quidem fetui, alia verò embryoni pabuli ſors obtigit. Proſpexit enim Natura ne ipſiſmet vitæ primordiis fervente ingurgitarentur ſanguine debiliora nimis ipſius organa, eoque fine ab uterinis lacunis flocculiſve ſcaturiunt lymphatici lacteique ſucci, quos jugiter ſorbent, abſque ullo intùs degentis plantæ damno, tenerrima ovi hiſpidi ſtamina. Ibi ejuſce indolis humorem à ſanguine parari, ſecerni, cuilibet meditanti varios uteri cum mammis conſenſus mirum haud videbitur. Eodem etenim ſenſu, iiſdem reguntur affectibus, communibus & dolent pathematibus:

(1) Haller. Oper. Min. circà motum ſanguinis. Exp. 54, 92, 93, 95, 183.

quidni in gestatione secretionis commune munus (1)? Quod innuit organorum sympathia, illud labor improbus Anatomistarum evincit. Sic incisis gravidarum uteris, sæpè sæpiùs placentam evulsè- runt extùs lacte consperam (2). Pluries, & ipsis fumantia adhùc puerperarum consulentibus exta, sese protulère lactifera hinc, & indè repentia in utero vasa, è quibus pro lubitu lac emulserunt (3). Invenêrunt, & haud rarò gravidam apud candicantes canaliculos qui in placentam immergebantur (4). Appendiculas lymphatico-arteriosas, in puerperis lacte plenas deprehenderunt alii, quæ punctæ lactescentem fundebant humorem (5). In ultimam tandem probationis partem ultrò veniunt subalbida, *lochias* vocant, puerperarum purgamina.

---

(1) Neque his dissentientem habemus Hippocratem: datâ enim circà lactis genesim suâ opinione sic prosequitur: « namque pingui concalescente, & candido facto (*omenti*), » quicquid calore matricum dulcescit, exprimitur & cons- » cendit in mammas. At verò etiam in ipsas matrices exi- » gua quædam portio per easdem venas refertur, si quidem » tùm hæ, tùm aliæ persimiles venulæ in mammas, at- » que uterum protenduntur; quum autem pervenit in ute- » rum, jam speciem lactis induit, eoque exiguo puerulus » fruitur ». *De nat. pueri.*

(2) Deidier, *Anat. raisonné, pag.* 413.

(3) Vieuss. *de Fabrica uteri, tom.* 11, *p.* 41.

(4) Murry, *Thes. Paris propug. anno* 1735.

(5) Fizes, *de generat. corp. hum. pag.* 182.

Omnes etenim referunt lactis dotes, ideòque effluunt quòd dimoti à placentæ scrobiculis suos emittant succos flocculi uteri lactiferi, usquedùm denegato ibi exitu, per mammarum excernicula lacti summa detur perfectio & effugium. Sic omnium catulorum instar placidè vivit mox conceptus embryo, quòusque pristinum relegens iter, at ambagibus undequaquè quasi irretitus menstruus sanguis sistatur, coacervetur, latèque per omnes uteri sinus expatietur. Interim similes in accrescente placentâ sinus efformati uterinis occurrunt, accumbunt sinubus, & demùm contiguè tantùm, datis ex utrinquè fistulis, sese osculantur. Tùm maternus sanguis per nascentes placentæ anfractus molitur inter, ibique hiantia eum sensim absumunt venæ umbilicalis oscula. Neque tamen intereà feriantur flocculi placentæ galactophori, quin lacteum simul ex uterino sanguine laticem assugunt per capillares venæ umbilicalis radiculas fetui deìn devehendum. Sic uteri parietes humoribus aggestis turgidi, dùm ex amplioribus lacunis validior suctus venis peragitur, magis ac magis detumescunt. Eâ matrem inter & fetum communione institutâ, miranda sane Omnipotentis providentia. Ita enim securè vivit pusillus hospes, quàmvis diversæ mentis affectiones matrem commoveant, quippè omnis tunc sanguinis impetus in ipsissimet cohæsionis puncto sistitur. Repentinam necem fulmine veluti

tactæ obeunt matres, nihilominùsque superstes fetus pabula accipit, quæ latent anfractuosa inter placentæ, & uteri loculamenta; flabilis ehen vita cui frigida mors improbâ falce undequàque minitatur.

V

UTINAM prolata quævis de Microscomi phœnomenis explanandis opinio, utpotè naturæ legibus morigera, æternùm staret inconcussa. At ea rerum humanarum sors iniqua, ut veritatem, quam deprehensam gloriamur, quaquaversùm impetant spicula; urget periculum, crebris tamen ictibus nutantem ac penè fatiscentem, remisso impetu, novas eam miramur recuperare vires, majorique indè fulgore irradiare. Ac veluti mollis, ubi agmine facto, adversi confligunt venti, versatile dat latus arundo: stratam doleres; compositâ verò turbinis rabie, indejectam stupent omnes & ad nova prælia paratam. Sic incassùm ad convellendam, quam circà materni sanguinis ad fetum illapsum propugnamus opinionem, turmatìm confluxerunt Clar. Viri. Afferunt enim plurimi, adacto in hypogastricas, vel carotides gravidæ canis arterias hydrargiro, nec ullum argenteum in placentæ vasis cucurrisse rivulum (1). Mercurio

(1) DONALT MONROO, *Essay of a Society of. Edimb. t. III. p.* 267, 272. RŒDERER, *de fetu perfecto, n. II.*

acidum

acidum substituerunt (1) liquorem; nec idcircò cogebatur fetûs sanguis. Spiritu therebentinæ usi sunt nonnulli (2), neque tamen therebentinaceum spirabat odorem catuli corpusculum. Iisdem per funiculum injectis liquoribus transfusionem è placentâ in uterum moliri fuerunt (3), nec felicior eventus (4). Quænam autem tentaminibus adhibenda fides, quibus mulieri assimilatur bellua; quamvis ejus uterus absimili planè structurâ donetur? Nec nostræ magis adversatur opinioni quicquid adjicitur ampliùs de iisdem experimentis, frustra super muliere ipsâ tentatis; deficiunt enim hic hujusce, quam negant actionis, instrumenta præcipua, deficit vita, deficit vis absorbens fetûs, injectique forsan liquores in cavernosis uteri sinubus vim suam eliserunt, ibi effusi stagnaverunt, & avulsâ dein placentâ passìm effluxerunt.

Nunc è praxi arma depromunt Adversarii. Fetus, inquiunt, non exhauriuntur sanguine gravissimis matris vulneribus. Falso quidèm: quippè C. C. Mery, & Heister exangues, sectis à vulnerata-

---

(1) St. Vast. Thes. Paris prop. ann. 1735.

(2) Monroo, Essay of a Soc. at. Edimb.

(3) Berger Physiol. 473. Monroo Essay, t. II. p. 127.

(4) Eller, *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1769. Verheyen, *Anat. corp. hum. l.* 11. *p.* 365.

rum matrum nece uteris, eduxerunt fetus (1). Opponent insuper modicè stillantem à funiculo umbilicali sanguinem, dùm partûs tempore resecatur. Potiùs certè in hujusce phænomeni rationem afferrent vim contractilem uteri, à suis scrobiculis sanguisuga placentæ tubera dimoventis, indè solus eructatur per funiculum, qui priùs placentam subibat sanguis. Adducent & mirabilem hanc observationem, à variis memoratam, uteri placentæ-ve calcariâ argillaceâ aut (2) crustâ quandoque obductorum; & placentam lapidosam intùs, quam semel se invenisse refert Ruischius (3). Minimè morantur his nostræ opionis fautores; rati scilicèt per hiantes lapidosi stratûs intercapedines vasis idoneum patere iter, ut vitale uterum inter & placentam servent commercium.

Forsan tandem contrà nos insurgent pro solius sanguinei commeatu militantes, asserentque lac nutrimenti genus esse, quod ventriculi actione indiget, ut in alimoniam facessat. Estò de lacte uberum excrementitio, secùs autem de uterino,

---

(1) Merx, *Probl. d'Anat. Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, *ann.* 1708. Heister, Annal. Jul. 1722, p. 128.

(2) Chapman, Midwifry new edit. p. 339. Puzos, *Traité d'Accouch. pag.* 157.

(3) Thes. Anat. II. not. 4. n°. 10.

quod mera lympha (1) est recrementitia, seu potiùs lac inchoatum quod, ut omnibus lactis glorietur insignibus, à mammarum interniculis ultimam vim expectat & characterem.

Divulsis jam, quibus hinc & indè obruebatur, telis nostra de fetûs nutritione opinio, cur otiosè tentaremus leviorem armaturam repellere, cùm præstò sint aliundè melioris momenti argumenta, necessariamque adducant conclusionem.

Ergò ad fetûs nutritionem lac & sanguis.

---

(1) Lympha seu fluidum quod innatat sanguinis coagulum, ubi catino ille exceptus sibimetipsi relinquitur, maximâ pro parte calidâ aquâ cogitur. Si tùm coletur, albescens exit liquor qui igne supposito instar lactis ebullit, supernatâ priùs levi cuticulâ. Sibimet datus etiam fermentescit, acidis coit, alkalinis è contrà solvitur. Primigenium inde lac est omni ætati & sexui commune, quod sensibilis uterus à sanguine attrahit, elaborat, ut tenello embryoni fiat congruum. Abacto fetu, mammas cum utero amicè consentientes, idem subit, vixque subactum, quâ datâ porta ruit, *Colostrum* vocant. Titillatis verò suctu infantis uberibus, indèque adauctis eorum sensu & tono lac genuinum emergit, verè excrementium, ventriculique actione, ut nutriat, denuò subigendum.

Proponebat Parisiis PHILIPPUS PETIT-RADEL, Parisinus, Doctor Medicus Rhemensis, Saluberrimæ Facultatis Parisiensis Baccalaureus, Theseos Auctor.

A. R. S. H. 1780. AB OCTAVA AD MERIDIEM.

TRADUCTION

DE LA THÈSE PRÉCÉDENTE.

Le lait & le sang sont-ils l'aliment de l'enfant dans le sein de sa mère ?

I.

LA génération des animaux est un mystère que la suprême Sagesse s'est plue, dès le commencement de la création, à couvrir d'un voile impénétrable aux yeux des hommes. On ne saurait trop admirer en effet comment les élémens, les mixtes & les aggrégés des corps, réunis ensemble par une force surnaturelle, jouissent des mouvemens qui leur sont propres, vivent d'une vie particulière à leurs especes, & se la communiquent réciproquement par la propagation. Le souverain Être, pour favoriser cette création toujours nouvelle, cacha dans les entrailles de chaque animal, dès qu'il fut formé, un feu qui, dans les premiers temps de son existence, en parcourt tacitement toutes les parties. Ce feu se développe & porte par-tout l'incendie, lorsque le printemps de l'âge fait éclore les fleurs de la jeunesse; mais ce n'est plus qu'une flamme mourante quand la saison dernière de la vie a paru;

Il consume jusqu'aux parties les plus profondes ce feu qui entraîne les différentes espèces d'animaux à s'unir, & il n'est aucune région du corps qui puisse se préserver de ses atteintes. Sa rapacité s'étendant indistinctement sur tout, eût bientôt fait succomber la machine entière, sans lui laisser aucun espoir de retour, si son foyer n'eût été employé à la vivification d'un nouvel être. C'est pour cette fin que les animaux s'unissent; c'est une route qu'ils doivent tous tenir; c'est une loi de l'économie organisée à laquelle ils seront astreints jusqu'à ce que l'univers dissous s'écroule. Les végétaux, aux noces desquels tout le travail de la végétation contribue, y obéissent également. La semence confiée à la terre s'humecte, se gonfle; &, en écartant les cotyledons d'une part, la racine se plonge dans son sein, & de l'autre la tige s'élève dans l'air. Celle-ci se fournit d'armes pour repousser par la force les ennemis qui attenteraient à sa constitution. Elle étend au loin sa chevelure verdoyante sur laquelle naissent enfin ces fleurs brillantes qui sont autant de lits nuptiaux propres à célébrer les sacrifices de l'Hymen. Les anthères pleines de pollen indiquent l'heure du sacrifice en embrassant voluptueusement les stigmates. Elles lancent, en se rompant, l'étincelle fécondante qui, absorbée par la sommité du pistile, se mêle à l'humeur qu'il contient, & vient

exciter dans le péricarpe le principe endormi de la vie. Cette Vénus passagère évanouie, tout vieillit, tout se sèche; &, en se courbant vers la terre, la fleur, l'ornement de nos prairies, semble demander sa matrice première. Cette nécessité qui entraîne les végétaux à la propagation de leurs espèces, y attire également les animaux, mais d'une manière variée, selon la différence des individus. Ceux qui sont dépourvus de sexe donnent une lignée vivante (1) qui leur est absolument semblable, qui, très-petite d'abord, parvient bien vîte à l'adolescence. L'empire de cette nation est très-étendu. On la trouve nue dans les eaux stagnantes; on croirait, en la considérant, voir autant de petites anguilles (2); ou bien rameuses (3), elle flotte çà & là en grande abondance. Des animaux de même nature vivent en pleine mer, les flots les portent de tous côtés (4) ou des domiciles de la

---

(1) Les Zoophytes.

(2) Le Volvox, genre de zoophyte. A la loupe il paraît être un assemblage de grains ou de petits œufs transparens.

(3) L'Hydre ou le Polype d'eau douce étend des rameaux vivans qui, séparés du corps, deviennent autant d'animalcules.

(4) Le Volvox, le Béroë, qui habitent la mer qui est entre l'Europe & l'Amérique.

nature du corail, les mettent à l'abri des injures extérieures. Telle eſt la ſeule claſſe d'animaux *vivipares*. Ceux qu'on appelle *ovipares* rendent un réceptacle d'une nature étrangère au futur animal; c'eſt l'œuf où il doit trouver ſa nourriture & ſon domicile dans les premiers temps de ſa vie. On ne ſait trop où poſer les limites de cet ordre, étant le ſeul moyen établi de propagation, ſoit que le fétus ſoit couvé au-dedans du corps ou au-dehors. Quelques eſpèces du genre des ovipares dépoſent leurs œufs ſans être fécondés du mâle (1); ils contiennent vraiſemblablement en eux-mêmes le principe vivifiant. Les androgynes, peu en nombre, leur ſuccèdent; ils jouiſſent de l'un& de l'autre ſexe, de manière qu'ils peuvent féconder & être fécondés à leur tour (2). La claſſe la plus nombreuſe eſt celle des animaux qui demandent une réunion de ſexe moyennant laquelle le principe vivifiant du mâle féconde les œufs de la femelle. Si l'on ne peut trop admirer les phénomènes que la Nature manifeſte dans l'ouvrage de la génération,

---

(1) Les coquillages, les huitres, les moules, les pucerons.

(2) Bradley remarque que le pénis & la vulve ſon voiſins l'un de l'autre chez les limaçons, *Philoſop. Account. tab.* 23, *fig.* 3, chez pluſieurs limaçons, les moules margaritifières, les buccins, les lepas, les peignes, &c.

on ne ſaurait être également trop étonné de ſon exactitude & de ſes ſoins à conſerver les premiers rudimens de l'animal vivifié. En effet, les inſectes qui ſont privés de matrice, & qui ne couvent point leurs œufs, les dépoſent quand ils ſont fécondés, dans les feuilles contournées des plantes. La chaleur du ſoleil les échauffe, des atômes vivans s'en développent ; l'on dirait d'abord autant de petits vermiſſeaux. Bientôt, parvenus à leur perfection, ils ſe reſſerrent & deviennent autant de chriſalides ; mais, rompant enfin le cercueil où ils étaient comme enſevelis, ils ſe parent de vêtemens bigarés de riches couleurs, & développant leurs aîles, ils voltigent çà & là dans les plaines de l'air dont ils ſont devenus les habitans (1).

---

(1) On ne ſe laſſe point d'admirer la ſagacité des inſectes à choiſir le lieu qu'ils ſavent le plus convenable aux œufs qu'ils y dépoſent, d'autant plus que la femelle, devant mourir auſſi-tôt qu'elle les a mis bas, elle n'en peut prendre aucun ſoin. Chaque plante nourrit ſon genre d'inſecte. Les feuilles ſont le berceau à ceux-ci, les fleurs à ceux-là, le tronc & les racines à d'autres. Souvent les plantes qu'ils piquent à cet effet, forment des excroiſſances qui deviennent autant de domiciles propres à loger les œufs. Les couſins dépoſent les leurs dans les étangs ; les ſcarabées dans le fumier & les matières fécales, les teignes dans les peaux, les mouches dans les fentes du fromage, quelques taons ſur le dos des bœufs ou dans les inteſtins.

Beaucoup d'amphibies, tels que la vipère, le crapaud, rendent leurs petits tout vivans; d'autres, tels que la grenouille, le lézard, le crocodyle & la tortue, les dépofent couverts d'une coque, & les femelles les couvent, ou bien ce foin eft abandonné aux influences du foleil. Les poiffons paifibles habitans de la mer, dont un fang froid parcourt les veines, expofent leurs œufs fur le rivage où l'eau eft beaucoup plus douce. La liqueur prolifique du mâle les arrofe, & bientôt les infectes aquatiles d'alentour deviennent la nourriture choifie pour les petits (1). Les oifeaux ont auffi leurs hymenées; leur mélodie eft alors plus raviffante, leurs plumes fe parent de riches couleurs, ils portent élevée leur brillante tête avec une certaine affurance. Leur gazouillement manifefte l'aimable joug qu'ils defirent de s'impofer. Mais ils ceffent bientôt leurs chants, dès qu'ils penfent à former un nid propre à couver les œufs qui viennent d'être fécondés. Cette induftrie de la Nature à placer ainfi convenablement le petit

(1) Les faumons, qui cherchent à dépofer leurs œufs, remontent les rivières dont l'eau eft douce & purifiée par un mouvement continuel. Il en eft autrement des poiffons de pleine mer qui ne peuvent aborder le rivage; leurs œurs furnagent facilement. Les plagiûres, dont le fang eft chaud, donnent des petits vivans qu'elles allaitent de leurs mamelles.

au moment de sa naissance, n'est pas moins merveilleuse considérée chez les quadrupèdes. Leur matrice le renferme de manière à le préserver de toutes les injures extérieures aussi bien que des erreurs du régime de la mère. Il est échauffé par une chaleur tempérée, & moyennant une nourriture prise du fond des organes où il se trouve, il jouit d'une vie commune, jusqu'à ce qu'ayant acquis assez de force & de volume, il puisse supporter impunément les intempéries de l'atmosphère. Mais quelle est cette nourriture du fétus ainsi renfermé dans la matrice? Vient-elle d'un sang qui lui soit transmis par les radicules de la veine ombilicale, ou du lait, d'une lymphe pompée par les houpes vasculaires du placenta, ou enfin d'une autre manière quelconque? C'est ce que nous entreprenons de développer chez la femme, & de confirmer par les faits, en considérant légèrement auparavant ce qui peut éclaircir la matière.

II.

La puberté est l'espace de la vie interposé entre l'adolescence & la jeunesse. Toute la nourriture que l'enfant recevait avant ce temps, était employée à sa conservation & à son accroissement. Faible, timide & sujet à nombre de maux, il vivait pour lui-même; mais dès que l'aurore de la

jeuneſſe commence à paraître, les principes de la vie abondent, & en refluant par-tout, ils y portent une activité nouvelle. Dès-lors les organes qui avant, étaient comme aſſoupis, ſe réveillent pour vaquer au nouvel emploi auquel ils ſont deſtinés. Le ſang bouillonnant dans ſes propres canaux, eſt emporté d'un tourbillon rapide, &, dans ſon impatience, il cherche iſſue de toute part, il ſe fraie enfin voie à travers les organes qui ſe développent, & dilatant les orifices des lacunes de la matrice, il tranſude, chaque mois, ſous la forme de roſée. La même force contourne les mamelles applaties en deux globes d'une blancheur éblouiſſante, & en tuméfiant le tiſſu ſouſcutané de l'aréole, elle diſpoſe tout l'appareil aux fonctions ſolemnelles qu'il doit remplir. Ces changemens que le ſexe éprouve alors, ont pareillement lieu chez l'homme, avec néanmoins les différences qu'amène la diſpoſition de ſes parties. En effet, le ſang, également exalté, ſe porte aux glandes ſéminales, organes qui juſqu'ici avaient été dans le plus profond repos; il les diſtend, devenu plus ſubtil & plus ſpiritueux, il abandonne dans leur labyrinthe une liqueur féconde qu'un conduit flexueux amène dans des utricules particulières. Là, elle reçoit un nouveau degré de perfection, & y ſéjourne juſqu'au moment où l'union ſexuelle favoriſe ſa tranſmiſſion dans le lieu même deſtiné à la fécondation

de l'embryon. Que de merveilles ſe paſſent alors dans les organes intérieurs de la femme pendant que l'un & l'autre ſexe contribuent à une opération ſi myſtérieuſe ! Toutes les parties en ſpaſme déterminent le ſang vers les organes deſtinés à la conception. Les ovaires ſont tuméfiés, ils chaſſent de ſon calice la véſicule en maturité, les trompes de Fallope ſe gonflent, le ſang dont elles abondent les fait paraître rouges & éréthiſées, leurs pavillons s'élèvent vers les ovaires, ils les embraſſent étroitement, & l'un ou l'autre exprime du pétiole vaſculaire, ſur lequel il eſt appuyé, l'œuf mur & ſaillant que l'étincelle ſéminale vient d'animer. Leur contraction périſtaltique ſe porte vers la matrice, là où l'embryon doit prendre les premiers alimens de la vie. Son petit cœur commence dès-lors ſes contractions, les humeurs qu'il chaſſe, déployent alors ſes vaiſſeaux muqueux & faibles qui ſont reployés ſur eux-mêmes. Les premiers jours de la conception paſſés, l'œuf donne de toute ſa ſuperficie, des flocons lanugineux qui pénètrent les orifices exhalans & réſorbans de la matrice (1). Et ainſi s'établit entre la mère & l'enfant le premier commerce d'humeurs qui ſont alors très tenues. Le dix-huitième jour paſſé, en-

(1) Voyez l'anatomie de la matrice d'une femme groſſe de Hunter, planche 34.

viron, cette mucosité, auparavant informe, paraît s'organiser ; on dirait d'abord un petit cylindre ; mais bientôt, en prenant de plus grands accroissemens, la tête paraît, & devient plus volumineuse, quoique le tronc & les membres restent toujours petits, & que son ombilic semble tout formé. Cependant l'embryon croissant toujours, & les eaux affluant de toute part, les parois pellucides de l'œuf s'étendent; elles portent leur effet sur la matrice, leurs fibres & leurs vaisseaux pénètrent les pores & les rugosités de cet organe. Bientôt un disque rouge (*le placenta*) se manifeste; il étend ses rayons entre les membranes, & déjà tout vasculeux, sinueux, inégal & poreux, il adhère tellement à la matrice, que ses tubercules répondent aux cavités, ses pores aux pores, ses sinus à de semblables de cet organe, moyennant cependant des vaisseaux qui, de part & d'autre, se prêtent à cette union (1). De-là on a tout lieu de croire que les houpes veineuses & artérielles du placenta s'évanouissent dans ces sinus, & qu'ils y répandent leurs humeurs, là même où de tout côté s'ouvrent les bouches artérielles ou veineuses de la matrice. Ainsi, dans ces retraites communes,

---

(1) Le placenta enlevé, les filets celluleux se rompent, & leurs collapsus forment autant de valvules aux sinus. DONALD MONROO, *Essai de Physique*.

le ſang de la mère & de l'enfant ſe mêlent également; les radicules de la veine ombilicale portent au fétus la portion nutritive, &, lorſqu'elle a rempli les fonctions auxquelles elle était deſtinée chez lui, les derniers rameaux des artères ombilicales la rapportent au même réſervoir d'où elle avait été priſe. Le moyen choiſi pour une pareille diſtribution, eſt le cordon ombilical, dont la veine, après avoir jetté nombre de ramifications dans les tubercules du placenta, vient jouer dans ſon intérieur en multipliant ſes ſpirales. Dès qu'elle eſt parvenue à l'ombilic, elle gagne le ſinus du foye, & jette ſon ſang en partie dans les grands rameaux de la veine porte & dans le conduit veineux, d'où, parvenant à la veine cave, aux oreillettes & au ſinus du cœur, il eſt porté dans toute la machine au développement de laquelle il doit être employé. La portion de ſang qui, chez le fétus, n'a point ſervi à un pareil uſage, en paſſant par les derniers rameaux des artères hypogaſtriques & par les artères ombilicales que les ſpirales de la veine du même nom entourent dans toute leur étendue, eſt portée en droiture aux ſinus communs du placenta & de la matrice, pour être réſorbée enſuite par les orifices veineux de cet organe. Une fois ce commerce de vivres établi, le fétus & le placenta croiſſent, mais d'une manière inégale, l'enfant recevant continuellement des ſucs alimentaires des ſinus du placenta. Mais,

à mesure que le produit de la conception se développe, à mesure aussi la matrice prend de nouveaux accroissemens. Les vaisseaux serpentins s'étendent, se développent par les efforts répétés du sang, & compensent ainsi l'exténuation du tissu musculeux & membraneux de ce viscère. Le fond de la matrice est le premier à croître; plus pesant dans les premiers instans, il descendait inférieurement & postérieurement, de manière à faire avancer en avant & en-haut le museau de tanche: le second ou le troisième mois de la gestation écoulé, le fond se dilate, tombe en avant, le museau de tanche se retire & se cache en arrière. Vers le quatrième, la matrice sort du bassin, s'incline le plus souvent à droite, pendant que le museau de tanche regarde en arrière, en haut & à gauche. Au commencement du cinquième, tous ces effets sont plus sensibles, le fond de la matrice n'est éloigné du nombril que de la largeur de deux doigts; il chasse çà & là les viscères circonvoisins. Il en est de même au sixième mois, sinon qu'il n'y a qu'un demi-pouce entre le fond de la matrice & l'ombilic. Au septième, ce viscère est parvenu à l'épigastre; c'est alors que le cercle du col, qui est près de la matrice, commence à se développer. Au huitième, le fond de la matrice souvent incline en avant, occupe l'épigastre, & gêne les viscères thorachiques;

A mesure que l'orifice du col devient plus humide, plus court & plus éloigné de la vulve, à mesure aussi son étendue diminue. Enfin au neuvième mois, la matrice est portée aussi haut qu'elle peut l'être, & elle reste à ce point jusqu'à ce que le col ayant disparu, elle retombe en totalité vers la marge du bassin. Les lèvres du museau de tanche, dures & tuméfiées avant, ne décrivent plus alors qu'un cercle qui s'appuie sur la sphéricité que forment les eaux qui sont encore renfermées dans leurs membranes. Cependant les viscères du bas-ventre souffrent d'un pareil poids; la matrice elle-même n'est point exempte de ces souffrances, & acquérant une texture musculeuse (1) qu'elle semblait ne point avoir avant, elle est excitée à des contractions continuelles, moyennant lesquelles les conduits des sinus & les tubercules du placenta se séparent de leurs calices. Tout le commerce des humeurs est interrompu dès-lors, & les sources qui sont destinées à lubréfier les passages, étant

(1) La texture charnue de la matrice n'est sensible que dans la grossesse. Des molécules sanguines, propres à former un muscle, afflueraient-elles à la matrice dans le cours de la gestation pour disparaître après? On aurait tout lieu de le croire, si l'on considère que les personnes maigres & ayant à peine quelque chose de musculeux, deviennent cependant nerveux & pléthoriques dès que les sucs nutritifs se distribuent régulièrement chez eux.

ouvertes,

ouvertes, la contraction sympathique de la matrice & de tous les muscles du corps, expulsent le nouvel être qui ignore les douleurs qu'il cause alors à sa mère pour obtenir les titres d'Habitant de l'Univers.

III.

L'EMBRYON, fécondé par l'*aura-vitalis*, séjourne paisiblement dans l'intérieur de la matrice, à la manière des zoophytes & de plusieurs holothuries qui sont des animaux entièrement gelatineux. Mais quelques jours écoulés, bientôt une différence nouvelle d'organisation se manifeste chez lui. En parcourant tous les temps de l'évolution par où il passe, l'on voit d'abord les différentes parties se présenter sous forme fluide. Elles sont diaphanes, muqueuses, aqueuses; mais bientôt elles blanchissent, jaunissent & rougissent. L'urine est plus lente à paraître; elle est séreuse, trouble, insipide & sans couleur. Les excrémens sont verds, sans aucune acreté ni odeur. Une graisse granuleuse se forme de la gelée; la moëlle se moule en cylindre, elle est rougeâtre & épaisse; la bile, peu colorée, devient plus verte de jour en jour. Les humeurs de l'œil sont rougeâtres; & tous les viscères, infiniment délicats, rougissent à mesure qu'ils se développent. Des couches lanelleuses, plus ou moins solides, retiennent & fixent les humeurs qui

cherchent à s'écouler. Le *punctum saliens* bat; les troncs artériels & veineux qui lui adhèrent, participent à son mouvement. Le piston du cœur chasse dans des canaux encore muqueux, un fluide jaunâtre, qui çà & là déploie des vaisseaux qui étaient reployés sur eux-mêmes. Ainsi commencent les fonctions de la vie, d'une manière lente & tardive, jusqu'à ce que les organes, plus affermis par la pénétration intime des molécules terreuses, aient acquis une énergie plus grande. Les parties solides se solidifient diversement selon l'usage auquel elles sont destinées, & par leur différente texture, elles forment, disposent & définissent chaque organe. Mais quelle espèce d'aliment la nature fournit-elle à l'embryon pour produire cet admirable accroissement de partie? C'est sur quoi les Médecins sont peu d'accord. Les uns en effet affirment que l'embryon, de même que le poulet dans l'œuf, absorbe par la bouche la liqueur de l'amnios (1); & le autres le nient, chacun fondant son opinion sur des argumens qu'il croit incontestables. Les premiers observent que le fétus a dans le sein de sa mère, comme l'adulte, des organes de la suction dont il peut alors faire

(1) Hipp. dans son Livre des *Chairs*, n°. 8. Democrit. Diocles, dans les *Placit. Philosop.* Liv. 5, chap. 16, & autres.

usage (1). Mais l'enfant respire-t-il également dans ce temps, parce qu'il a tout l'appareil destiné à la respiration ? Les fonctions secrétoires & excrétoires s'opèrent-elles pendant la gestation, parce que les organes, propres à les remplir, existent pareillement alors ? Mais, dit-on, l'expérience a constaté la présence d'une coagulation de l'humeur de l'amnios jusques dans l'estomac chez un fétus gelé de vaches, lorsqu'il était encore enfermé dans les membranes, effet qui indique l'absorbtion de l'humeur de l'amnios dans la cavité du ventricule (2). Quelque concluant que paraisse ce phénomène, on pourrait néanmoins l'expliquer par l'expansion de cette humeur qui, en s'endurcissant par le froid, peut s'être frayé des routes qui lui étaient inconnues. On peut encore croire que ces coagulations, loin d'être l'humeur de l'amnios, n'est peut-être que la mucosité propre de la bouche & de l'ésophage. D'ailleurs ces eaux sont trop âcres & tiennent trop du caractère urineux pendant tout le temps de la gestation, pour croire qu'elles puissent contribuer à la nourriture du fétus dont les organes sont si délicats. Le D. Monroo, pour completter les preuves contraires au passage des eaux dans l'estomac, chez le fétus, ayant

(1) Tilling. sur le Placenta, pag. 379.

(2) Heist., Abrégé d'Anat. tom. 2.

ouvert l'hypogastre d'une femelle quadrupède, & ayant évacué les eaux de l'amnios, y injecta du lait. Quoiqu'il comprimât ensuite le ventre de toute part pour faire parvenir l'injection jusques dans l'estomac, il ne put cependant, à l'ouverture du cadavre, en découvrir une seule goutte dans ce viscère. Mais comment citer cette suction chez un enfant dont la bouche est serrée & fermée par la contraction des muscles élévateurs de la mâchoire (1); chez un enfant dont la langue est appliquée à la voûte du palais (2), & dont le pharinx resserré, ne peut s'ouvrir que dans le temps de la déglutition? On dira cependant qu'il était nécessaire que l'humeur de l'amnios fût portée dans tout le canal alimentaire pour empêcher les parois de ce conduit de se coller entr'elles, & l'on rapportera à cet aliment, les excrémens que l'on trouve dans les derniers intestins. La Nature a pourvu à cette nécessité. Des sources glanduleuses sont répandues par-tout, elles répandent une humeur qui est la source & l'origine de ces matières excrémenteuses qui s'accumulent également chez les fétus sans bouche (3), chez les acéphales (4), &

(1) Monroo, Essai de la Soc. d'Edimb. t. 3, pag. 192.

(2) Rœderer, Histoire des Suffoqués, pag. 50.

(3) Hist. de l'Acad. R. des Sciences, année 1715.

(4) Eph. nat. cur. ann. 3, décad. 1, ob. 227.

ceux qui n'ont que la moitié du corps, comme chez ceux qui sont bien conformés. En vain l'on dirait que ces eaux abondent davantage au commencement de la grossesse que vers la fin, quand l'on peut trouver une raison plausible de ce phénomène. En effet, lorsque l'embryon, à peine sensible, nage dans l'espèce de lac où il se trouve plongé, les pores nombreux du placenta ne pompent que lentement la partie la plus limpide des eaux; mais, dès que la force de la vie augmente chez le fétus, l'absorbtion se fait à l'égalité de l'exhalation. Enfin, au septième mois de la grossesse, il s'en absorbe une bien plus grande quantité qu'il ne s'en sépare. De-là cette différence dans la quantité des eaux dont on peut rendre raison sans recourir à une prétendue déglutition. L'argument pris de la corruption (1) du cordon ombilical ou de ses nœuds (2), n'est pas plus convainquant. En effet, cette corruption attaquait-elle le seul tissu cellulaire, ou les vaisseaux sanguins? ces nœuds étaient-ils serrés ou lâches? l'enfant alors était-il sain, ou non? Comme les Observateurs gardent le plus grand silence sur tous ces points, on doit avoir peu de confiance à leurs rapports. Les enfans nés avec le nombril

---

(1) FRED. HOFFM. de Adipe. pag. 10.

(2) J. L. PETIT, Chir. Acad. R. des Sciences, ann. 1718.

fermé (1) ne nous arrêteront pas davantage. On ſait en effet que le cordon peut ſe rompre quelques jours avant la naiſſance, & les parties ſe diviſer, ſe cicatriſer enſuite ſéparément, ſans occaſionner la mort de l'enfant. Si la liqueur de l'amnios ne peut être la nourriture de l'enfant, cette nourriture ne lui parvient également point des tubercules de la matrice qu'il ſuçerait, ainſi que l'avaient cru les Anciens, d'après l'inſtinct qui porte les enfans à ſuçer la mamelle ou le doigt immédiatement après la naiſſance. Nous excluons toutes preuves priſes des animaux froids, des poiſſons, des inſectes, chez qui il ſe peut faire que l'humeur de l'amnios entre pour beaucoup dans la nutrition de l'embryon. D'autres ſources alimentaires ont été accordées au fétus humain, & ce ſont les dernières terminaiſons de la veine ombilicale qui la lui fourniſſent. Cherchons actuellement, dans les obſcurités de ce paſſage des humeurs, quelles ſont les voies que la Nature s'eſt plu à compliquer; &, ayant une fois trouvé celle qu'elle a choiſie, fixons-nous à elle.

I V.

Il eſt très difficile de ſtatuer comment l'embryon ſe nourrit avant que l'œuf ait pris racine dans la

---

(3) Journal des Sav. ann. 1673. STALPART. cent. 2, obſ.

matrice. L'humeur alimentaire ferait-elle absorbée par les dernières terminaisons du cordon ombilical, épanouies en forme de panicule flottant dans le fluide où nage l'embryon ? ou passerait-elle à travers la substance poreuse de ses tendres organes (1) ? L'observation de ce qui s'opère dans les œufs des insectes & des poulets semblerait insinuer l'une & l'autre opinion. Cependant, dès que cette humeur innée de l'œuf est entièrement consumée, & que celui-ci s'est implanté sur la matrice par sa superficie la moins transparente, alors une autre nourriture parvient à l'embryon par des canaux innombrables qui s'élèvent de toute part du disque obsur & vasculeux pour se plonger dans la matrice (2). Mais cette humeur nutritive est-elle de nature laiteuse, ou doit-on la regarder comme un véritable sang ? C'est sur quoi les Médecins sont en suspens ; chacun produisant ses preuves pour accréditer l'opinion qu'il a entreprise de défendre. En effet, pendant tout le temps de la gestation, on ne découvre aucun transport du sang maternel au fétus, chez les femelles des ani-

(1) Opinion d'ACLMŒON CROTON, comme on le peut voir dans les *Plac. Phil.* de Plutarq. t. 5, ch. 16..

(2) Ainsi pensaient autrefois les Stoïciens DULAURENS, liv. 8, chap. 6. FABRICE D'AQUAPED. dans son Traité de la formation du fétus.

maux qui ne sont point sujets aux écoulemens lunaires (1). Et, quand, chez elles, on ouvre la matrice vers le temps du pârt, & qu'on détache avec soin chaque cotyledon du placenta, on voit sortir un nombre infini de villosités du fond des cavités qui recevaient ces cotyledons; &, loin de voir couler un véritable sang, on ne découvre qu'une humeur muqueuse (2), visqueuse, insipide, albumineuse (3), dont chaque cotyledon se trouve gorgé. En vain l'on s'attendrait à observer pareille chose chez la femme qui serait morte avant d'avoir rendu l'enfant qu'elle porte dans son sein. Au contraire, on trouve alors chez elle les parois de la matrice entièrement remplis du sang qui s'y est accumulé pendant tout le temps de la gestation, & l'on ne peut détacher la plus petite partie du placenta, sans donner lieu à son issue (4). Une telle différence dans l'état de la matrice chez la femme, demandait nécessairement une toute autre distribution d'humeur pour le fétus. En effet, le sang qui, à chaque période lunaire, devait natu-

(1) La brebis, la vache, la biche, &c.

(2) Vésale, de fabricâ corp. hum. p. *669*.

(3) Tilling, sur le placenta, p. 337.

(4) Vieussens, nouveau système de vaisseaux, p. 41.

(5) La Mothe, obs. 386. Donald & Alexand. Monroo Essay and obs. on nat. Philos. at Edimburg.

rellement sortir de la masse générale, s'amasse régulièrement dans les réservoirs sinueux de la matrice, & ne cherchant point à se frayer issue au-dehors, il doit nécessairement se porter au fétus par le chemin le plus court (1). Des hommes célèbres (2) ont pensé que ce commerce mu-

(1) Telle était l'opinion d'Hippocrate : « Le produit de » la conception s'accroît, disait-il, par le sang maternel » qui tombe dans la matrice : car, chez les femmes » grosses, les menstrues ne coulent point sans le plus grand » danger pour la vie de l'enfant, sinon chez quelques-unes » dans le premier mois ; mais ce n'est qu'en petite quan- » tité. Or, tout le sang du corps affluant vers cette mem- » brane (le chorion), il s'y épanche, il y est en quelque » façon attiré avec l'esprit qui le vivifie, & il s'agglu- » tine, après avoir passé par les éminences & les poro- » sités, & ainsi il va servir de nourriture à l'animal qui » doit naître. A mesure que le temps avance, à mesure » aussi se forment d'autres membranes tenues qui pro- » viennent de la première, & dont l'accroissement s'opère » de la même manière. Celles-ci se portent vers l'ombilic » & se tiennent par des liens mutuels. Quand tout est à » sa perfection, le sang maternel s'épanchant & se coagu- » lant, il se forme un corps charnu, au centre duquel » l'ombilic promine : c'est par cette voie que l'enfant » respire, & qu'il reçoit son accroissement ». Hipp. *de Nat. pueri.*

(2) Rouhault, Mém de l'Acad. R. des Sc. ann. 1714, 1715, 1716. Noorwick, Ess. of a Soc. of Phys. and Litt. pag. 421. Moriceau, Mery, Lieutaud, &c.

tuel du ſang entre la mère & le fétus, tel que la raiſon ſemble l'indiquer, ſe faiſait par une prolongation de vaiſſeaux de part & d'autre. Pour confirmer leur opinion, ils ont pouſſé différentes liqueurs dans les artères de la mère (1), & ces liqueurs ſont toujours parvenues juſqu'au fétus, comme pareillement elles ont paſſé juſque dans la matrice (2), lorſqu'elles ont injecté les artères du fétus. Ils ont d'autant plus ſoutenu leur opinion, que le célèbre Albinus aſſurait avoir trouvé des artères flexeuſes dans la matrice, leſquelles étaient pleines de ſang, & dont il pouvait ſuivre la prolongation à volonté juſque dans le placenta même (3). Hunter avoit déjà injecté ces vaiſſeaux, & il les avait deſinés comme ſe portant flexueuſement vers le placenta (4). Quoi qu'il en ſoit de ces prétendus vaiſſeaux, il paraît peu convenable de les charger du tranſport du

(1) Cowp. Adn. on Binloo Anot. Tab. 54. Drake Anthrop. liv. cap. 7. Vieussens. obſ. d'Anat. & de Chir. prat. pag. 293 Turner, of the forces of the mother's imagination on the fetus, pag. 161. Phil. tranſact. A diſcourſe concerning ſome influences of reſpiration on the motion of the heart hitherto unobſerved. by Dracke, n°. 281.

(2) Langius, Phyſiol. pag. 243. Monroo, Eſſay of à Soc. tom. II. ſeq. 127 Cowper.

(3) Alb. Adnot. lib. 1. pag. 35.

(4) The Anat. of the human gravid uterus. Plate, V. 24, fig. 1, 2 & 3.

ſang, d'autant plus qu'on les obſerve rarement, & qu'on ne peut appercevoir leurs communications avec le placenta, que par le moyen d'une injection forcée qui en prolonge l'étendue. Une attention ſérieuſe à la ſtructure des parties indique que la Nature parvient à ſes fins par une voie abſolument différente. En effet, ſi l'on conſidère la matrice chez une femme morte pendant ſa groſſeſſe, on ne découvre aucune artère (1) quelconque qui aille pénétrer le placenta. On ne voit que des lames celluleuſes qui ſe détachent des tubercules villeux qui ſortent de leurs cavités, & çà & là les orifices affaiſſés des ſinus que l'on peut ouvrir, & que l'on voit répondre à autant de ſinus de la matrice. Si l'on preſſe le placenta pendant qu'il eſt encore chaud, on voit ſortir, ſeulement des orifices, le ſang qui s'était amaſſé dans les ſinus. Les extrémités ſerpentines des artères ne paraiſſent pas mieux quand on a injecté la matrice ou le cordon (2). Les cavités des ſinus,

(1) S'il en eſt quelques-unes, elles rampent flexueuſement entre la matrice & le placenta, & ne ſe rompent point lorſqu'on enlève ce diſque.

(2) Le paſſage ſuivant de Ruiſch, a trop de rapport à ce que nous diſons, pour le paſſer ſous ſilence. « Depuis » pluſieurs ſiècles, dit-il, il paſſe pour certain que le » placenta s'unit à la matrice par les dernières ramifica- » tions des vaiſſeaux de chaque partie... J'avais rempli

dans ces cas, étant gorgées de part & d'autre; la matière de l'injection s'épanche en grumeaux entre le placenta & la matrice (1). Il paraît donc, d'après cela, que le sang de la mère, qui stagne dans les sinus communs de la matrice & du placenta, est la seule humeur qui parvienne au fétus. Une dérivation de ce genre, non-seulement est prouvée par la structure des parties, mais encore par l'observation. En effet, la considération des phénomènes qui se manifestent pendant la grossesse, indique une congestion abondante de sang dans la matrice, congestion que prouvent encore ces écoulemens considérablesde sang qui surviennent lors de l'avortement au sixième mois, à la suite du décolement partiel du placenta, ou ceux qu'on voit venir

» plusieurs fois, pour m'en assurer, les vaisseaux du pla-
» centa d'une injection de cire rouge, & j'ai trouvé, non-
» seulement que le placenta était recouvert du côté qui
» regarde le fétus d'une membrane qu'on appelle *chorion*,
» mais encore qu'il y en avait une autre analogue du côté
» qui regarde l'uterus, & que cette membrane était ferme-
» ment adhérente aux extrêmités des vaisseaux; *Th. Anat.*
» *II. n°. XVIII. not.* 1. Ce dont m'étant assuré, je pense
» qu'on doit conclure que les vaisseaux sanguins de la ma-
» trice ne s'unissent pas immédiatement avec ceux du pla-
» centa, mais que l'adhésion des uns & des autres s'opère
» au moyen de cette membrane. *Ibid.* n°. 4. ».

(1) Haller, Elément. Physiol. tom. 8, pag. 211. Donald, Monroo, Ess. and obs. on the Nat. Philosop.

également du cordon même, lorsque la matrice est dans un état de stupeur. On ne doit point, sans doute, rapporter à d'autres causes ces tuméfactions du placenta qui imitent une véritable grossesse, après la mort ou la dissolution de l'enfant dans le sein de sa mère ; tuméfactions qu'on appelle *moles*, & qui paraissent être le produit du sang qui s'est coagulé. Qu'un pareil sang parvienne jusqu'au fétus, qu'il développe la trame primordiale de ses faibles organes, en cela rien ne doit surprendre, puisque, par une pareille dérivation de cette humeur vers certaines parties, encore imparfaites, on les voit, de reployées qu'elles étaient sur elles-mêmes, se développer & s'étendre de plus en plus (1). Telle est la matière de la nourriture première du fétus, qui chez l'embryon paraît être d'un caractère différent. La Nature, en effet, a pourvu à ce que, dans ces premiers instans de la vie, les organes délicats fussent hors des atteintes d'un sang trop bouillant. C'est pour remplir cette fin que des sucs lymphatiques & laiteux sourdent de toute part des lacunes & des tubercules de la matrice. Les filets soyeux du disque obscur de l'œuf les absorbent continuellement, & de-là ils passent à la plante qui y végète, sans que son organisation puisse

(1) Haller, Op. Minor. Exp. 71. 91. 93. 95. 183.

ſouffrir des irrégularités qui pourraient ſurvenir dans ſon cours. Pour peu que l'on conſidère les divers rapports de la matrice avec les mamelles, on ne ſera point étonné qu'une humeur de ce genre ſe ſépare dans le premier de ces organes. En effet, le ſentiment, les affections & les paſſions étant communes à ces deux organes, pourquoi, pendant la geſtation, le travail de la ſecrétion, ne ferait-il point également commun (1) ? Ce que la ſympathie des organes indique, eſt prouvé par les expériences réitérées des Anatomiſtes. Ils ont ſouvent trouvé à l'ouverture des femmes groſſes le placenta couvert extérieurement d'une liqueur véritablement laiteuſe. Ils ont ſouvent également vu, en conſidérant la matrice chez les femmes groſſes qui venaient de rendre les derniers ſoupirs, des vaiſſeaux laiteux qui rampaient çà & là ſur les parois de cet organe, & dont ils ont

(1) Hippocrate eſt encore ici de notre opinion ; ayant dit ce qu'il penſait ſur la formation du lait, il continue ainſi : « La partie graiſſeuſe, s'échauffant & devenant » blanche (l'épiploon), tout ce qui eſt adouci par la chaleur » de la matrice, eſt exprimé & monte dans les mamelles. » Mais une petite portion paſſe dans la matrice même par les » mêmes veines ; car celles-ci, ou d'autres ſemblables, » s'étendent aux mamelles comme à la matrice. Quand » cette portion eſt parvenue à la matrice, elle a déjà pris » le caractère du lait, & c'eſt d'elle que le fétus tire ſa » nourriture ».

pu à volonté exprimer une assez grande quantité de lait (1). Ils ont encore trouvé assez souvent chez les femmes grosses des canaux blanchâtres qui se plongeaient dans le placenta (2). D'autres ont trouvé des appendices lymphatico-artérielles pleines de lait dont la piquure donnait issue à une humeur laiteuse (3). Ne pourrait-on pas rapporter en dernières preuves les écoulemens blancs qu'on nomme *lochies*, lesquels succèdent à l'accouchement? Ces écoulemens ont en effet toutes les qualités du lait, & paraissent provenir des tubercules soyeux de la matrice, qui versent la matière laiteuse dont ils sont gorgés aussi-tôt qu'ils sont dégagés des scrobicules du placenta jusqu'à ce que toute issue leur étant fermée vers cet endroit, la même matière soit portée vers les mamelles, où elle doit trouver une nouvelle perfection, & se faire voie au-dehors. Ainsi se nourrit paisiblement l'embryon dans les premiers temps de sa conception, selon les loix établies pour les animaux, jusqu'à ce que le sang menstruel, parcourant les voies qui lui sont déjà connunes, & trouvant par-tout des obstacles, s'arrête, s'accumule & se répande dans tous les sinus de la

(1) Didier, Anat. raison. pag. 413.

(2) Murry, Thes. lac. prop. ann. 1735.

(3) Fizes, de gener. corp. hum. pag. 182.

matrice. Pendant ce temps, de pareils sinus se forment dans le placenta qui augmente continuellement. Ils viennent au-devant de ceux de la matrice, s'y appliquent, & enfin s'unissent entièrement par contiguité, en donnant, de part & d'autre, des canaux propres à cette union. Le sang de la mère se fait alors voie dans les anfractuosités naissantes du placenta, & les orifices béans de la veine ombilicale le prennent à mesure pour le porter au fétus. Les houpes lactifères du placenta ne cessent pas, pour cela, de vaquer à leur emploi; elles pompent toujours du sang de la matrice, une humeur laiteuse qui est portée au fétus par les radicules de la veine ombilicale. Ainsi, les parois gorgées de la matrice s'émincissent de plus en plus lorsque les veines absorbent avec plus de force les humeurs qui séjournent dans les cavités plus amples. On ne saurait assez admirer la prévoyance de la Sagesse infinie dans l'établissement de ce commerce entre la mère & l'enfant. L'embryon, de cette manière, vit à l'abri de tous les dangers qui pourraient lui arriver, quand diverses affections de l'ame viennent porter le trouble chez la mère, parce que toute l'impétuosité de son sang, mis alors en action, vient se briser dans le point de cohésion. Si la mère meurt subitement, son fruit, qui lui survit, n'en tire pas moins encore, pour son existence, l'aliment qui lui était préparé dans les

les anfractuosités du placenta & de la matrice ; mais cette existence est une flamme légère qui n'attend que le souffle de la mort pour disparaître.

V.

PLUT au souverain Être que toute opinion proposée pour expliquer les phénomènes qui s'opèrent dans le corps humain, fût à jamais inébranlable dès qu'on la trouve convenir aux loix de la Nature ! Mais tel est le sort malheureux de l'humanité, que les vérités dont on croit avoir une entière connaissance, soient exposées de toute part aux traits de l'incertitude. Le danger est imminent ; mais sa violence s'appaisant, on voit ces vérités reprendre des forces nouvelles, & briller d'une lumière plus belle lorsqu'elles résistent aux coups redoublés qui leur sont portés de tous côtés. Tel le flexible roseau, lorsque réunissant leurs forces, les vents viennent déployer sur lui leurs fureurs : il fléchit, & on le croit renversé ; mais le calme revenant, on est étonné de le revoir sur pied, & prêt encore à de nouveaux assauts. Ainsi, en vain sont venus en foule des Hommes célèbres, pour combattre l'opinion que nous soutenons sur le passage du sang maternel au fétus. Plusieurs ont assuré qu'en poussant du mercure dans les artères carotides ou hypogastriques d'une

chienne pleine, on n'avait jamais vu le moindre atôme de métal dans les vaiſſeaux du placenta (1). Ils ont ſubſtitué un acide (2) au mercure, ſans cependant que le ſang du fétus en ait éprouvé la moindre coagulation. Quelques-uns ont employé l'eſprit de thérébenthine (3), & néanmoins l'embryon n'exhalait aucune odeur qui approchât de celle que donne cette ſubſtance. D'autres ont tenté la même transfuſion du placenta dans la matrice (4), en pouſſant les injections dans le cordon, & l'événement n'en a pas été plus heureux (5). Mais quelle croyance peut-on avoir à des expériences dans leſquelles on aſſimile l'organiſation de la femme à celle des animaux, lorſque ſa matrice eſt d'une ſtructure ſi différente ! Tout ce que l'on rapporte des tentatives infructueuſes, faites ſur la femme, ne combat pas davantage notre opinion. En effet, les principaux inſtrumens de l'action que l'on nie, manquent alors entièrement ; il n'y a plus de vie,

(1) Donald, Monroo, Eſſ. of a Soc. of Edimb, t. III, p. 267, 272. Rœder : de fœt. perf. n. II.

(2) St. Vast, Th. Prop. ann. 1735.

(3) Monroo, Eſſ. of a Soc. at Edimb.

(4) Berger, Phyſiol. p. 473. Monroo, Eſſay, tom. II, p. 127.

(5) Eller, Mémoires de l'Académie de Berlin, 1769. Puzos, Trait. d'An. pag. 157. Werheyen, Anat. corp. h. Liv. II, pag. 365.

plus de force attractive de la part du fétus. Et peut-être les injections ont-elles perdu toutes leurs forces dans les sinus caverneux de la matrice, d'où elles ne se sont écoulées qu'à l'extraction du placenta.

Les expériences ne fournissant point d'armes victorieuses à nos Adversaires; ils en ont été chercher dans la pratique même. Les fétus, ont-ils dit, ne sont point épuisés de sang lors des pertes considérables de la mère. Cette allégation est démontrée fausse, d'après les expériences de Méry & d'Heister (1), qui ont retiré de la matrice des femmes blessées à mort, des enfans entièrement à sec. Ils opposent encore le peu de sang qui coule après la resection du cordon ombilical, lors de l'accouchement. Mais n'auraient-ils pas plus de raison de chercher la cause de cet effet, dans la contraction de la matrice qui détache des scrobicules de sa substance, les tubercules du placenta; de sorte qu'il ne s'écoule alors du cordon, que le seul sang qui était avant dans le placenta. Ils apportent encore l'observation singulière dont plusieurs Auteurs ont déjà fait mention, celle d'une matrice couverte de toute part d'une couche calcaire ou argilleuse, & de ce placenta intérieurement pierreux que Ruisch a

(1) Méry, Problêm. d'Anat. Mém. de l'Acad. Roy. des Sc. ann. 1708. Heister, ann. Jul. 1722, pag. 128.

trouvé une fois. Mais ferons-nous arrêté par de pareils faits, lorsqu'il peut y avoir un chemin ouvert aux vaisseaux dans les interstices des couches pierreuses, de manière à permettre le commerce de la vie entre le fétus & la matrice ?

Les Partisans du seul passage du sang de la mère à l'enfant, pourront peut-être s'élever encore contre nous, en disant que le lait est un aliment qui a besoin de l'élaboration qu'il subit dans l'estomac pour servir de nourriture à l'enfant. Nous l'accorderons, s'ils veulent parler de celui qui se sépare dans le laboratoire des mamelles; mais nous serons contre eux, s'ils ont la même opinion de celui que contiennent les vaisseaux de la matrice, lequel est une véritable lymphe recrémentitielle (1), ou un

(1) La lymphe ou le fluide dans lequel nage le caillot du sang, se coagule en grande partie dans l'eau chaude. Si l'on passe alors la liqueur, on obtient un fluide blanchâtre qui, au feu, bout à la manière du lait, en formant pellicule à sa surface, & qui fermente abandonnée à lui-même. Les acides le coagulent, pendant que les alkalis, au contraire, le dissolvent. En un mot, c'est un lait commencé, propre à tout âge & à tout sexe, que la matrice attire & élabore pour le fétus. Après l'accouchement, il est porté aux mamelles qui ont une si grande correspondance avec la matrice, il en sort d'abord dans un état de crudité ; mais l'action des mamelles devenant plus énergique par la titillation qu'elles éprouvent des lèvres de l'enfant, le lait en sort bientôt avec tous les caractères d'une humeur excrémenteuse, qui demande l'action de l'estomac pour devenir nutritive.

lait commencé qui n'attend, pour prendre tous les caractères du lait ordinaire, que le travail des mamelles.

Ayant écarté tous les traits qui assaillaient notre opinion sur la nutrition du fétus, pourquoi tenterions-nous oiseusement de repousser les plus faibles, lorsque d'ailleurs nous avons pour nous, les argumens de la plus grande force qui amènent nécessairement avec eux la conclusion.

Donc le lait & le sang sont l'aliment de l'enfant dans le sein de sa mère.

FIN.

ERRATA.

Page 9, le renvoi (1) à la 9e ligne après le mot *glanduleux*.

Page 12, à la dernière ligne de la première remarque, *duits*, lisez *conduits*.

Page 23, ligne quatrième de la première remarque, *petits*, lisez *petites*.

Page 28, ligne 21, *casuse*, lisez *caseuse*.

Page 29, ligne 6, effacez *le*.

Page 84, ligne 1, *sconeillent*, lisez *conseillent*.

Page 152, ligne 14, *subrésie*, lisez *lubrésie*.

Page 108, cinquième vers français, *forces*, lisez *formes*,

RAPPORT

Des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine.

Nous, Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, avons examiné un Ouvrage sur le lait composé par M. Petit-Radel, notre Confrère. Cet Ouvrage est divisé en trois parties, dans lesquelles l'Auteur considère 1°. les organes où se forme le lait; 2°. le lait par rapport à l'enfant; 3°. le lait comme aliment & comme médicament. Quoique l'Auteur ne se soit proposé pour but principal que l'instruction des personnes étrangères à l'Art, nous estimons néanmoins que les jeunes Médecins trouveront dans cet Ouvrage, écrit avec ordre & rempli d'observations utiles, des connaissances capables de les guider dans les conseils qu'ils ont à donner dans une infinité de cas où le lait peut être employé, tant comme medicament, que comme un aliment formant une partie considérable de la diète. Nous pensons donc que la Faculté peut donner son approbation à cet Ecrit. Délibéré aux Ecoles de Médecine, ce 15 Mai 1786.

Pourfour du Petit, Censeur de la Faculté.

Thièry. Corvisart.

La Faculté ayant entendu la lecture du Rapport ci-dessus, a entièrement adopté l'Avis de ses Commissaires. En foi de quoi, j'ai signé le présent. A Paris le 15 Juin 1786.

Sallin, Doyen.

De l'Imprimerie de Couturier, quai des Augustins, près de l'Eglise.





